

Le Perroquet chinois

Earl Derr Biggers

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I – Les Perles des Phillimore

De la rue brumeuse, Alexandre Eden pénétra dans le vaste hall aux piliers de marbre où la firme Meek et Eden offrait à sa riche clientèle ses collections de bijoux et d'orfèvrerie. Derrière les vitrines où étincelaient pierres précieuses, argent, platine et or, quarante employés solennels se tenaient rigides comme des soldats au garde-à-vous. Le revers gauche de leurs jaquettes de coupe impeccable s'ornait d'un œillet rose aussi frais que s'il venait de s'épanouir sur leur boutonnière.

Eden inclina aimablement la tête à droite et à gauche et continua son chemin, frappant allègrement du talon le dallage d'une propreté éblouissante. Cet homme de petite taille, aux cheveux gris, au costume élégant et à l'œil vif, affectait les manières hautaines qui convenaient à son rang social. En effet, le dernier descendant des Meek, héritier légitime d'une immense fortune, avait dû abandonner ses biens terrestres pour passer dans un monde meilleur, laissant Alexandre Eden seul propriétaire de la bijouterie la plus fameuse de toute la région située à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Arrivé au fond du magasin, il monta quelques marches qui le conduisirent au mezzanine dans les bureaux somptueux où s'écoulait la plus grande partie de ses journées. Dès l'antichambre, il rencontra sa secrétaire.

— Bonjour, Miss Chase.

La jeune fille répondit en souriant.

Sa profession de joaillier contribuait à développer chez Eden un goût naturel pour la beauté, qui ne lui faillit point le jour où il choisit comme employée Miss Chase : cheveux cendrés, yeux violets, manières et toilettes exquises.

Bob Eden, le fils du patron, que rebutait la vocation paternelle, prétendait qu'en arrivant dans le bureau de son père, on croyait entrer dans un salon où des gens du monde se réunissaient à l'heure du thé.

Alexandre Eden jeta un coup d'œil à sa montre.

— Dans dix minutes j'attends une visite, annonça-t-il… une vieille amie, M Jordan, d'Honolulu. Dès son arrivés, veuillez m'avertir.

— Bien, M. Eden, répondit la jeune fille.

Il pénétra dans son bureau directorial et se débarrassa de son chapeau, de son manteau et de sa canne. Sur la table se trouvait le courrier du matin ; il le parcourut l'esprit distrait. Bientôt il se leva et se dirigea vers l'une des fenêtres, où il demeura en contemplation devant la façade du building situé de l'autre côté de la rue.

Le brouillard qui enveloppait la ville de San Francisco la nuit précédente, s'attardait encore dans les rues. Sur cet écran d'un gris terne se dessinait aux yeux d'Eden un tableau saisissant de couleur, de lumière et de vie. Son imagination le reportait quarante années en arrière, et il se revoyait jeune homme de dix-sept ans, aux cheveux bruns et au corps souple.

Une nuit à Honolulu, — le joyeux Honolulu du temps de la monarchie, — derrière un rideau de fougères, dans un coin du

grand salon des Phillimore, l'orchestre jouait et sur le parquet ciré, Alec Eden et Sally Phillimore dansaient ensemble. De temps à autre le cavalier faisait un faux-pas, car la nouvelle danse appelée two step venait d'être introduite à Hawaï par un jeune enseigne du Nipsic. Peut-être n'était-ce pas seulement son manque de familiarité avec le two step qui troublait Alec Eden… Ne tenait-il pas dans ses bras l'enfant chérie des îles ?

Les fées semblaient avoir présidé à la naissance de Sally. Outre sa beauté, suffisante pour la faire remarquer dans cette aimable société d'Honolulu elle était l'héritière d'une fortune fabuleuse. Les navires des Phillimore sillonnaient les sept océans et leurs plantations de canne à sucre promettaient une récolte douce et dorée. Baissant les yeux, Alec aperçut sur la gorge blanche de la jeune fille un symbole de son rang et de sa richesse : le fameux collier de perles rapporté de Londres par Marc Phillimore et dont le prix stupéfia tout Honolulu.

Eden, de la firme Meek et Eden, regardait toujours dans le brouillard. Il revivait avec plaisir cette nuit de Hawaï ; nuit magique chargée des parfums de la flore exotique ; il entendait encore les rires insouciants, le murmure lointain du ressac et les notes mélancoliques de l'orchestre hawaïen. Vaguement il se souvint des yeux bleus de Sally. Homme d'affaires approchant de la soixantaine, il revoyait maintenant de façon plus nette les énormes perles qui chatoyaient sur la poitrine de sa cavalière et reflétaient la lumière avec éclat.

Àquoi bon évoquer ce passé ? Alexandre Eden haussa les épaules. Depuis quarante ans, bien des événements s'étaient produits ; par exemple, le mariage de Sally avec Fred Jordan, et, quelques années plus tard, la naissance de leur unique enfant,

Victor. Eden fit la grimace. Vraiment, Sally avait été fort mal inspirée en donnant le nom de Victor à ce garçon stupide et débauché.

■■

Il s'assit et songea qu'il devait sans doute imputer à une escapade du fameux Victor, la scène qui, dans un moment, se déroulerait ici même, dans son bureau de Post Street. C'était à prévoir. Victor, dissimulé dans les coulisses, laisserait tomber le rideau sur le dernier acte du drame des perles des Phillimore.

Quelques instants après, tandis qu'Eden s'absorbait dans la lecture de son courrier, la secrétaire ouvrit la porte et annonça :

— Monsieur, voici M Jordan.

Eden se leva. Sally Jordan avançait vers lui, vive et enjouée comme toujours. Vaillamment, elle luttait contre les années.

— Bonjour, Alec, mon cher ami…

Il prit ses deux mains fragiles dans la sienne.

— Sally ! Quel plaisir de vous revoir ! Asseyez-vous.

Il approcha un grand fauteuil de cuir.

— À vous la place d'honneur, toujours…

Elle s'assit et remercia d'un sourire. Eden reprit sa place derrière son bureau. Ses doigts manipulaient machinalement un coupe-papier et, pour un homme pondéré comme lui, il paraissait agité.

— Ah… hum… depuis combien de temps êtes-vous à San Francisco ?

— Il y a eu exactement quinze jours lundi dernier.

— Vous avez failli à votre promesse, Sally. Vous deviez me prévenir de votre arrivée.

— Oh ! le temps passe si vite ! protesta-t-elle. Victor se montre toujours si gentil pour moi.

— Ah, oui… Victor ! Il se porte bien, j'espère ?

Eden regarda du côté de la fenêtre.

— Le brouillard se lève. La journée s'annonce belle.

— Pauvre cher Alec ! Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Cela ne sert à rien. Droit au but… voilà ma devise. Comme je vous le disais l'autre jour au téléphone, je veux vendre les perles des Phillimore.

— Pourquoi pas ? Autant vous en défaire, puisque vous ne les portez pas.

— Là n'est pas la raison… Certes, une femme doit s'habiller suivant son âge… et ces perles magnifiques conviennent à la jeunesse. Cependant, je les conserverais si je le pouvais. Mais… je n'ai plus le sou, Alec.

De nouveau les yeux d'Eden se tournèrent vers la fenêtre.

— Cela vous paraît incroyable, n'est-ce pas ? continua-t-elle. Tous les navires des Phillimore, les plantations… évanouis en fumée. La grande maison au bord de la plage… grevée d'hypo-

thèques. Victor a effectué de désastreux placements. Alors, vous comprenez…

— Oui, je comprends, fit Eden d'une voix douce.

— Oh ! je devine vos pensées, Alec. Victor est un mauvais fils, un sot, un insouciant… pire peut-être. Mais, depuis la mort de Fred, il ne reste que lui… lui seul me retient à l'existence.

— Comme une bonne mère que vous êtes, remarqua Eden en souriant. Non, Sally, je ne veux nullement accabler Victor. J'ai… j'ai moi-même un fils.

— Pardonnez-moi, J'aurais dû vous demander de vos nouvelles. Comment va Bob ?

— À merveille. Peut-être viendra-t-il ici avant que vous partiez… s'il a déjeuné de bonne heure.

— S'intéresse-t-il à vos affaires ?

Eden haussa les épaules.

— Pas précisément. Bob a quitté le collège voilà trois ans ; la première année il a voyagé dans les mers du Sud, la seconde, en Europe, et la troisième — autant que je sache — il l'a passée dans la salle de jeu de son club. Toutefois, le choix d'une carrière semble maintenant le préoccuper. Il paraît que le journalisme l'attire. Il a quelques amis dans les rédactions. Tout ceci, fit le joaillier en étendant les mains vers les bureaux, cette profession à laquelle j'ai consacré mon existence, ennuie Bob au possible.

— Pauvre Alec ! La nouvelle génération me semble incompréhensible. Mais… je venais vous parler de mes propres soucis. Je

vous le répète, je suis complètement à sec. Ces perles représentent tout ce que je possède au monde.

— Ma foi… c'est quelque chose !

— Assez pour tirer Victor d'embarras. Père les acheta pour la somme de quatre-vingt-dix mille dollars… une fortune à l'époque, mais aujourd'hui.

— Aujourd'hui, comme tout le reste, les perles ont augmenté de valeur. Aujourd'hui, ce collier vaut au bas mot trois cent mille dollars.

— Pas possible ! En êtes-vous certain ? Vous ne connaissez pas le collier…

— Oh ! si. Je me demande si vous vous en souvenez… Je crois que non… Un peu avant votre arrivée je me reportais en imagination quarante années en arrière, lorsque je rendis visite à mon oncle, dans les îles Hawaï. Dix-sept ans — c'est tout ce que j'avais — mais je vins à votre soirée dansante et vous m'avez appris le two step. Vous portiez le fameux collier en cette soirée, un des moments les plus mémorables de ma vie.

— De la mienne aussi, Alec. Je m'en souviens parfaitement à présent. Père avait rapporté le collier de Londres et je le mettais pour la première fois à mon cou. Quarante ans passés ! Oh ! Alec, revenons au temps présent. Les souvenirs blessent parfois.

Elle demeura un instant silencieuse

— Trois cent mille dollars, dites-vous ?

— Je n'affirme point que je les obtiendrai. Le collier les vaut. Mais on ne trouve pas aisément l'acheteur prêt à accepter un tel

prix. L'homme que j'attends…

— Oh ! vous avez déjà trouvé quelqu'un ?

— Oui. Mais il refuse de payer plus de deux cent vingt mille. Bien entendu, si vous êtes pressée de vendre…

— Je le suis. Qu'est cette personne ?

— Il s'appelle Madden… P. J. Madden.

— Le fameux spéculateur de Wall Street ?

— Lui-même. Vous le connaissez ?

— Seulement par les journaux. Je ne l'ai jamais vu.

Eden fronça le sourcil.

— C'est bizarre. Il semble vous connaître. Je savais qu'il était à San Francisco et, après votre coup de téléphone, je courus à son hôtel. Il reconnut qu'il cherchait un collier pour offrir à sa fille, mais il se tint sur la réserve. Cependant, quand je mentionnai les perles des Phillimore, il se dérida.

— Les perles des Phillimore, je les prends !

— Trois cent mille dollars.

— Deux cent vingt et pas un cent de plus, riposta-t-il.

Il me dévisageait de ses yeux froids. Autant vouloir discuter avec un poussah.

Il indiquait un petit bouddah en bronze posé sur son bureau.

Sally Jordan paraissait intriguée.

— Mais, Alec… Comment me connaîtrait-il ? S'il offre une fortune, j'accepte… j'en ai grand besoin. Je vous en prie, hâtez-vous de conclure l'affaire avant qu'il reprenne le train.

De nouveau la porte s'ouvrit et la secrétaire annonça :

— M. Madden, de New-York.

— Bien. Nous le verrons tout de suite.

Il se tourna vers sa vieille amie.

— Je l'ai prié de vous rencontrer ici, ce matin. Suivez mon conseil, Sally : ne vous montrez pas trop pressée. Peut-être tirerons-nous davantage. Mais j'en doute : il est dur comme roc. Les histoires que racontent sur lui les journaux ne sont que trop véridiques.

Il s'arrêta net, car l'homme inflexible dont il parlait se tenait debout à la porte… le célèbre Madden en personne, le héros de milliers de batailles à Wall Street. Haut de plus de six pieds, il se dressait comme un bloc de granit dans son costume gris, couleur qu'il affectionnait particulièrement. Le regard de ses yeux d'un bleu d'acier produisit dans cette pièce un effet glacial.

— Entrez donc, monsieur Madden, fit Eden, en se levant.

■■

Madden avança, suivi d'une grande jeune fille à l'air languissant, habillée de riches fourrures, et d'un homme maigre, aux manières cérémonieuses, vêtu d'un costume bleu marine.

— M Jordan, je vous présente. M. Madden, dont nous parlions tout à l'heure, fit Eden.

— M Jordan, répéta Madden en s'inclinant légèrement. (À force de spéculer sur l'acier il conservait dans la voix quelque chose de métallique.) J'amène avec moi ma fille, Evelyn, et mon secrétaire, Martin Thorn.

— Enchanté, fit Eden.

Pendant un instant, il observa ce groupe intéressant qui venait d'envahir son paisible bureau : le fameux financier, froid, retors, conscient de sa force, l'altière jeune fille à qui Madden prodiguait toute son affection, et le secrétaire, à l'air décidé, qui se tenait respectueusement au dernier plan ; pour quelque raison cependant, celui-ci n'était pas aussi insignifiant qu'on aurait pu le croire.

— Prenez la peine de vous asseoir, dit le joaillier, en approchant des sièges.

Madden s'assit tout près du bureau. Sa présence écrasait les autres personnages et alourdissait l'ambiance.

— Ne perdons point de temps en préambules, dit Madden. Nous venons pour examiner ces perles.

Eden sursauta.

— Mon cher monsieur… vous faites erreur, Les perles ne sont pas encore à San Francisco.

Madden le regarda fixement.

— Lorsque vous m'invitiez à venir ici pour voir la propriétaire…

— Pardon… je ne voulais pas dire autre chose.

Sally Jordan le tira d'embarras.

— Voici les faits, M. Madden. En quittant Honolulu, je ne songeais nullement à vendre le collier. Des circonstances imprévues m'y ont décidée depuis. Mais je l'ai envoyé chercher…

Rejetant le col de son manteau de fourrure sur ses épaules, la jeune fille parla à son tour. Elle possédait une certaine beauté, mais paraissait froide et sèche comme son père… en ce moment, la contrariété durcissait particulièrement les traits de son visage.

— Je me figurais que les perles étaient ici, sans quoi je ne serais pas venue.

— Tu ne t'en porteras pas plus mal, observa son père. M Jordan, vous avez envoyé quelqu'un chercher ces-perles, dites-vous ?

— Oui. Le collier partira d'Honolulu cette nuit même, et, si tout va bien, il arrivera dans six jours.

— Pas de chance ! Ma fille prend le train ce soir pour Denver, et moi pour le Sud demain matin. La semaine prochaine je pense la rejoindre dans le Colorado, d'où nous voyagerons ensemble vers l'Est du pays. Vous voyez… c'est impossible.

— Qu'à cela ne tienne, suggéra Eden, j'accepte de vous remettre les perles là où vous le voudrez.

— Entendu.

Madden sembla réfléchir, puis se tourna vers M Jordan.

— Ce collier est-il celui que vous portiez au Palace Hôtel en 1889 ? demanda-t-il.

Toute surprise, elle le regarda.

— Parfaitement.

— Je parie qu'il est encore plus beau, fit Eden en souriant. M. Madden, vous connaissez sans doute cette légende selon laquelle les perles deviennent ternes ou brillantes suivant l'humeur de la personne qui les porte ? S'il y a là quelque chose de vrai, ce collier n'a fait qu'embellir d'année en année.

— Des fadaises ! remarqua Madden. Oh ! pardon ; M Jordan est charmante, mais je n'ajoute aucune foi à ces préjugés stupides. Je suis avant tout homme d'affaires. Je prendrai le collier… au prix que je vous ai proposé.

Eden hocha la tête.

— Il vaut trois cent mille dollars au bas mot.

— Pas pour moi. Deux cent vingt mille, vingt mille à la conclusion du marché et le reste trente jours après la livraison du collier. À prendre ou à laisser.

Madden se leva et observa le joaillier. Eden aimait à marchander, mais devant cet homme inébranlable comme le rocher de Gibraltar, tout son esprit mercantile l'abandonna. Il tourna vers sa vieille amie un regard découragé.

— C'est très bien, Alec, j'accepte, fit M Jordan.

— Bon, soupira Eden. Vous l'obtenez à bon compte, M. Madden.

— Je n'achète jamais autrement.

Il prit son carnet de chèques.

— Voici vingt mille dollars, selon nos conventions.

■■

Pour la première fois, le secrétaire prit la parole. Sa voix froide et aigrelette affectait une politesse onctueuse.

— Vous disiez, Madame, que les perles arriveraient dans six jours ?

— Environ six jours, rectifia M Jordan.

— Ah, oui ! fit-il d'un ton conciliant. Et elles viendront par…

— Un messager privé, répondit Eden, d'un ton sec.

Jusque-là, il n'avait prêté aucune attention à Martin Thorn. Un peu tardivement, il l'examina : un grand front pâle, des yeux vert pâle qui, par instants lançaient un regard déconcertant, des mains pâles, longues et crochues. En somme, un individu à éviter, songea Eden.

— Un messager privé, répéta-t-il avec énergie.

Madden ayant rédigé le chèque, le posa sur le bureau devant le joaillier.

— M. Madden, permettez-moi une petite suggestion, continua Thorn. Si Miss Evelyn doit revenir passer la fin de l'hiver à Pasadena, elle désirera sans doute porter le collier. Comme dans six jours nous serons encore dans ces parages, il me semble que…

— Qui achète ce collier, vous ou moi ? interrompit Madden. Je ne veux pas qu'on promène ce bijou d'un bout à l'autre du pays…

spécialement à notre époque où sur deux hommes on compte un escroc.

— Père, je voudrais bien, en effet, le porter cet hiver…

Elle n'en dit pas davantage. Le visage écarlate de P. J. Madden s'empourpra et il secoua sa grosse tête, selon son habitude, lorsqu'on lui résistait.

— Le collier devra être livré à New-York, dit-il à Eden, sans tenir compte des remarques de sa fille et de Thorn. Je passerai quelque temps dans le Sud — j'ai une propriété à Pasadena et un ranch dans le désert — à quatre milles d'Eldorado. Je n'y suis pas retourné depuis plusieurs mois et si, de temps à autre je n'y jette pas un coup d'œil, les intendants en prennent à leur aise. Dès mon retour à New-York, je vous télégraphierai et vous pourrez faire livrer le collier à mon bureau. Trente jours après, vous recevrez un chèque de deux cent mille dollars.

— Parfait ! approuva Eden. Si vous voulez bien attendre un instant, je vais demander qu'on vous prépare l'acte de vente suivant nos conditions. Les affaires sont les affaires : vous le savez mieux que personne.

Le joaillier quitta la pièce.

Evelyn Madden se leva.

— Père, je t'attends en bas. Je voudrais voir la collection de jades. Savez-vous, continua-t-elle en se tournant vers M Jordan, que le plus beau jade se trouve à San Francisco ?

— Vraiment ?

La vieille femme sourit en se levant, elle aussi, et elle prit la main de la jeune fille.

— Quelle jolie gorge !... Je disais justement, avant votre arrivée, que les perles de Phillimore voulaient de la jeunesse. Cette fois, elles l'auront ! Je vous souhaite de les porter pendant de longues années de bonheur.

— Merci... au revoir, fit la jeune fille en s'en allant.

— Attendez-moi dans la voiture, ordonna Madden à son secrétaire.

■■

Une fois seul avec M Jordan, il lui demanda :

— Vous ne m'aviez jamais vu, n'est-ce pas ?

— Excusez-moi, je ne m'en souviens pas.

— Non... mais moi, je vous ai déjà vue. Oh ! à présent que nous prenons de l'âge nous pouvons, sans danger, aborder certains sujets. Sachez que la possession de ce collier fermera chez moi une grande et profonde plaie.

Elle le regarda fixement.

— Je ne comprends pas...

— Évidemment, vous ne pouvez comprendre. Mais autrefois, lorsque vous et votre famille quittiez les îles, vous descendiez au Palace Hôtel. À cette époque je... j'étais petit groom dans ce même hôtel. Je vous voyais souvent... une fois vous portiez ce fa-

meux collier. Je vous trouvais la plus belle femme du monde… Oh ! pourquoi pas ?… Tous deux nous sommes… hum…

— Nous sommes vieux tous deux à présent, acheva-t-elle.

— C'est cela. Je vous adorais alors, mais j'étais un simple groom. Vous me regardiez sans me voir, Pour vous j'étais un meuble de l'hôtel, rien de plus. Oh ! comme je souffrais dans ma fierté ! Je fis le serment de devenir riche et de vous épouser. Maintenant nous pouvons en rire. Mes projets ne se réalisèrent pas tout de suite. Mais aujourd'hui… je possède vos perles… elles orneront le cou de ma fille. C'était ce que je pouvais faire de mieux. Je vous apporte de l'argent. La blessure de mon orgueil est enfin guérie.

Elle le dévisagea et secoua la tête. Jadis elle eût mal accueilli ces réflexions, mais elle se contenta de répondre :

— Vous êtes un homme étrange, M. Madden.

— Je suis ce que je suis. Je devais vous faire cet aveu pour que mon triomphe fût complet.

Eden rentra dans le bureau.

— Voici l'acte, M. Madden. Voulez-vous en prendre connaissance et le signer… Merci.

— Je vous enverrai un télégramme, dit Madden. Vous m'enverrez le collier à New-York et pas ailleurs ! Au revoir.

Il se tourna vers M Jordan et lui tendit la main.

— Au revoir, répondit-elle en souriant. Enfin, je ne vous regarde plus sans vous voir.

— Et que voyez-vous ?

— Un homme épouvantablement orgueilleux, mais au demeurant très sympathique.

— Merci du compliment. Je m'en souviendrai. Au revoir.

Il sortit. Eden retomba lourdement dans son fauteuil.

— Ma foi, l'affaire est conclue. Ce Madden vous exaspère. Je voulais obtenir un meilleur prix, mais en vain. Il finit toujours par gagner.

— Toujours, acquiesça M Jordan.

— À propos, Sally. Je ne tenais point à vous entendre dire devant son secrétaire le nom de celui qui apporterait les perles. À présent vous pourriez peut-être me le faire connaître.

— Certainement. J'ai confié cette mission à Charlie.

— Qui ça, Charlie ?

— Le détective Charlie Chan, sergent de la police d'Honolulu. Autrefois, dans notre propriété de la côte, il exerçait l'emploi de maître d'hôtel.

— Charlie Chan… un Chinois ?

— Oui. Charlie nous quitta pour entrer dans la police et il y occupe un belle situation. Comme depuis longtemps il désire venir en Amérique, j'ai songé à lui et lui ai fait obtenir un congé. Où trouver un messager plus dévoué ? Je confierais ma vie à Charlie… non, à présent elle n'a guère de valeur… mais je lui confierais sans hésiter la vie de mon enfant chéri.

— Et Chan quitte Honolulu ce soir ?

— Oui. Il s'embarque sur le Président Pierce attendu ici jeudi prochain, vers la fin de l'après-midi.

■■

La porte s'ouvrit et un élégant jeune homme apparut sur le seuil. Son visage était fin et bronzé et son allure pleine de distinction et d'assurance. Miss Chase demeura rêveuse à la vue de son sourire.

— Oh ! pardon, papa… tu es occupé. Mais c'est M Jordan !

— Bonjour, Bob. Je suis heureuse de vous voir. Comment allez-vous ?

— La vie est belle et je nage dans le bonheur, répondit-il. Et vous, M Jordan, ça va toujours ?

— Très bien, merci. Si vous étiez venu quelques minutes plus tôt, vous auriez rencontré une très jolie personne.

— Vous faites allusion, sans doute, à Evelyn Madden… Je l'ai vue en entrant, elle parlait à un de ces grands ducs exilés que nous employons dans nos magasins pour servir la clientèle. Je ne me suis pas attardé à lui tenir conversation… La semaine dernière je l'ai croisée partout sur mon chemin.

— Je la trouve charmante, fit M Jordan.

— Oui, mais un vrai glacier, objecta le jeune homme. Brrr ! le vent du nord souffle à son approche.

— Vous plaisantez ! Avez-vous jamais essayé sur elle l'effet de votre sourire ?

— Tout juste le sourire commercial. Voyons… où voulez-vous en venir ? Vous désirez m'embrigader dans l'institution surannée du mariage ?

— Tous les jeunes gens devraient y songer. Cela vous ferait du bien ?

— En quel sens ?

— Comme stimulant, pour vous aiguillonner, afin que vous tiriez le plus de joie possible de l'existence.

Bob éclata de rire.

— Permettez, chère madame. Lorsque le brouillard franchit la Porte d'Or et s'amoncelle sur la ville et que les lumières scintillent dans O'Farrell Street, je ne tiens nullement à m'embarrasser de soucis matériels. D'autre part, les jeunes filles ne sont plus ce qu'elles étaient au temps où vous brisiez les cœurs.

— Vous ne savez ce que vous dites. Elles sont bien plus gentilles alors que les jeunes gens deviennent stupides. Alec, je m'en vais.

— Je vous reverrai jeudi prochain, dit le joaillier. Je suis désolé de n'avoir pu obtenir de ce Madden une somme plus forte.

— Le résultat me satisfait pleinement. (Les yeux de M Jordan s'humectèrent). Mon cher papa… il me sort encore d'embarras, ajouta-t-elle en sortant précipitamment.

■■

Eden regarda son fils.

— Tu n'es pas encore journaliste, à ce que je vois ?

— Pas encore. (Le jeune Bob alluma une cigarette.) Bien entendu, tous les directeurs de journaux sollicitent ma collaboration, mais je repousse leurs offres.

— Repousse-les un peu plus longtemps. Garde ta liberté deux ou trois semaines encore. Moi-même je vais te proposer un petit travail.

— Si cela t'arrange papa, ce n'est pas de refus.

Il jeta son allumette dans un vase Kang-Hsi d'une valeur inestimable.

— Quel genre d'ocupation ? Quel rôle jouerai-je ?

— D'abord, jeudi après-midi tu te trouveras au quai à l'arrivée du Président Pierce.

— Cela promet. Une jeune femme voilée débarque…

— Non. Un Chinois.

— Un quoi ?

— Un détective chinois d'Honolulu, portant sur lui un collier de perles valant plus de deux-cent-cinquante mille dollars.

Bob Eden acquiesça d'un mouvement de tête.

— Bien. Et après ?

— Après, fit Alexandre Eden, pensif, qui sait ? Ce ne sera peut-être là que le commencement.

II — Le Détective d'Hawaï

Le jeudi suivant, à six heures du soir, Alexandre Eden se rendit à l'hôtel Stewart. Durant toute cette journée de février, la pluie s'était déversée sur la ville, amenant un crépuscule prématuré. Eden demeura un moment debout à la porte de l'hôtel et regarda la procession de parapluies le long de Geary Street et les lumières qui trouaient de clarté jaune l'épais brouillard.

À San Francisco l'âge importe peu, et il se sentait redevenu jeune homme lorsque l'ascenseur le conduisit à l'appartement de Sally Jordan.

Elle l'attendait sur le seuil de son salon, gracieuse comme une jeune fille dans sa robe de soie gris-perle. On ne peut le nier, songea Eden, chez les femmes le rang s'affirme encore davantage vers la soixantaine. Il prit la main qu'elle lui tendait en souriant.

— Bonjour, Alec. Entrez donc. Vous vous souvenez de Victor ?

Victor s'avança et Eden l'observa avec curiosité. Depuis des années, il n'avait pas vu le fils de Sally Jordan et il remarqua chez Victor, âgé seulement de trente-cinq ans, les traces d'une existence de citadin écervelé et noceur. Les traits de son visage s'empâtaient, sa taille s'épaississait et cette vie de noctambule dans les lieux de plaisir éclatants de lumières, avaient fatigué ses yeux. Mais, son costume atteignait la perfection : de toute évidence, son tailleur ignorait encore les embarras financiers des Phillimore.

— Entrez ! entrez ! fit aimablement Victor.

La grosse somme d'argent en perspective lui rendait le cœur joyeux.

— Alors, M. Eden, le grand événement doit se produire ce soir ?

— Quel bonheur de me sentir délivrée de ce souci ! déclara Sally Jordan. À mon âge, ce collier représentait une trop lourde charge.

Eden s'assit.

— J'ai envoyé Bob au quai, à l'arrivée du Président Pierce en lui recommandant de se rendre directement ici avec votre ami Chinois.

— Excellente idée ! dit Sally Jordan.

— Voulez-vous prendre un cocktail ? proposa Victor.

— Non, merci.

Eden se leva brusquement et arpenta la pièce.

M Jordan le regardait avec inquiétude.

— Qu'est-il arrivé ? lui demanda-t-elle.

Le joaillier reprit sa place dans son fauteuil.

— Voici… il se passe quelque chose… qui me semble plutôt bizarre.

— Au sujet du collier ? interrogea Victor, soudain intéressé.

— Oui. (Eden se tourna vers Sally Jordan). Vous rappelez-vous les dernières paroles de Madden lors de votre visite dans

mon bureau ?. « À New-York, et pas ailleurs ! »

— Je m'en souviens parfaitement.

— Eh bien ! il a changé d'idée. Le joaillier fronça le sourcil. Cela m'étonne de Madden. Ce matin, il m'a téléphoné de son ranch dans le désert, et il désire que le collier lui soit livré à cet endroit.

— Dans le désert ?

— Exactement. J'en demeure surpris. Mais ses instructions étaient formelles et vous savez qu'on ne discute pas avec des individus de sa trempe. Je promis de me conformer à ses nouvelles instructions. Toutefois, l'appareil raccroché, je réfléchis et ce qu'il m'avait dit devant vous, au bureau. La voix paraissait bien la sienne… malgré tout… je ne voulais courir aucun risque.

— Et je vous approuve, dit Sally.

— Je le rappelai donc au téléphone. J'eus toutes les peines du monde à découvrir son numéro, mais je réussis enfin à l'avoir par un de ses associés habitant San Francisco. Eldorado 76. Je demandai la communication avec P. J. Madden et l'obtins. Oh !… pas de doute possible : c'était bien la voix de Madden.

— Que disait-il ?

— Il me recommanda de prendre mes précautions, mais ses ordres étaient encore plus impératifs que la première fois. Il ne raconta que certaines histoires entendues par lui depuis notre entretien le poussaient à croire qu'il serait dangereux de faire envoyer les perles à New-York. Le désert lui semblait l'endroit rêvé pour une transaction de ce genre. Personne ne songerait à y trou-

ver l'occasion de voler un collier valant deux-cent-cinquante mille dollars. Naturellement, au téléphone, il s'exprimait en termes voilés.

— Selon moi, son raisonnement est logique, acquiesça Victor.

— Si l'on veut. J'ai moi-même habité le désert assez longtemps. En dépit des romanciers, la loi y est respectée beaucoup mieux que partout ailleurs. Personne ne ferme sa porte à clef et on ne songe point aux voleurs. Demandez à un homme du ranch quelques renseignements sur la protection que lui assure la police, il se montrera tout ébahi et vous parlera vaguement d'un shériff à plusieurs centaines de kilomètres de distance. Malgré tout…

Eden se leva et de nouveau se mit à marcher, l'air inquiet.

— Malgré tout, l'idée d'envoyer le collier ne me sourit nullement. Si un escroc voulait opérer un mauvais coup, il aurait beau jeu sur cet océan de sable, sans autres visions que les arbres de Judée. Supposez que Bob se rende au ranch pour livrer les perles et qu'il tombe dans un guet-apens… Madden aurait peut-être quitté ce ranch solitaire ; avant l'arrivée de mon fils, il peut lui-même être assassiné, qui sait ?

Victor fit entendre un rire moqueur.

— Votre imagination bat la campagne, cher monsieur Eden.

— Possible. On s'aperçoit que je vieillis, n'est-ce pas. Sally ? (Il tira sa montre). Où est Bob ? Il devrait déjà être ici. Voulez-vous me permettre de téléphoner ?

Il demanda au bureau du port si le Président Pierce était à quai et raccrocha l'appareil, l'air encore plus soucieux.

— Le bateau est là depuis plus de trois quarts d'heure, annonça-t-il… Une demi-heure lui suffisait pour se rendre ici.

— La circulation est plutôt difficile à cette heure de la journée, remarqua Victor.

— Oui, c'est juste. Sally, je vous ai mise au courant de la situation. Qu'en pensez-vous ?

— Que pourrait-elle dire ? intervint Victor. Madden a acheté le collier et désire qu'on le lui livre dans le désert. Inutile de discuter ses instructions. Si nous refusons de nous y conformer peut-être s'en fâchera-t-il et annulera-t-il l'achat. Nous devons lui remettre le collier contre un reçu et attendre son chèque.

Ses mains boursouflées s'agitaient, avides. Eden se tourna vers sa vieille amie.

— Est-ce votre avis, Sally ?

— Ma foi… oui. Victor a raison.

Elle regarda son fils d'un air orgueilleux. Eden le considéra à son tour, mais avec une tout autre expression.

— Très bien… en ce cas ne perdons pas de temps. Madden est pressé, il compte retourner à New-York sans tarder. Bob partira ce soir même par le bateau d'onze heures… mais je refuse de le laisser voyager seul.

— Voulez-vous que je l'accompagne ? proposa Victor.

Eden hocha la tête.

— Non, merci. Je préfère un policier, même s'il vient d'Honolulu. Votre Charlie Chan… Croyez-vous Sally, qu'il accepterait d'escorter. Bob ?

— J'en suis certaine. Charlie ferait n'importe quoi pour m'être agréable.

— Voilà un point réglé. Mais où diable traînent-ils ? Je ne vous cache point mon inquiétude…

La sonnerie du téléphone l'interrompit et M Jordan prit le récepteur.

— Oh ! bonjour Charlie ! Venez tout droit à l'hôtel. Notre appartement se trouve au quatrième étage, numéro 492. Oui. Êtes-vous seul ?

Elle raccrocha l'appareil et revint au salon.

— Il me dit qu'il est seul, annonça-t-elle.

— Seul ? répéta Eden. Ma foi, je n'y comprends rien.

Il s'affaissa dans un fauteuil.

Un moment plus tard, il levait les yeux vers un petit homme grassouillet que Sally et Victor accueillaient chaleureusement. Le détective d'Honolulu, silhouette sans élégance dans son costume occidental, avança au milieu du salon. Dans sa face joufflue, au teint d'ivoire, Eden remarqua les yeux expressifs et pétillants d'intelligence, aux prunelles brillantes comme deux perles de jais.

— Alec, je vous présente mon vieil ami, Charlie Chan. Charlie… M. Eden.

Charlie s'inclina très bas.

— Les honneurs se multiplient pour moi : M Jordan m'appelle son vieil ami et me présente à M. Eden.

— Enchanté, fit Eden en se levant.

— La traversée a été bonne, Charlie ? demanda Victor.

— Le Grand Océan Pacifique paraissait souffrir d'une immense douleur et pour le prouver, il nous bousculait sans répit. Par sympathie, sans doute, je souffrais également.

Eden fit un pas vers lui.

— Excusez-moi, M. Chan, si je vous interromps. Mais mon fils devait… vous rencontrer au bateau.

— Faut-il que je sois stupide ! Je n'ai remarqué personne qui m'attendît au débarcadère.

— Je n'y comprends plus rien, soupira Eden.

— Je me suis attardé un moment auprès de la passerelle. De la nuit pluvieuse personne ne s'étant avancé vers moi, je pris un taxi pour me rendre à cet hôtel.

— Et le collier ? demanda Victor.

— Le voici. En arrivant ici, j'ai demandé une chambre et me suis déshabillé en partie pour enlever le collier dissimulé dans une ceinture. Il lança sur la table un collier de perles d'apparence bien innocente. Contemplons les perles des Phillimore au terme de leur voyage. Avec une joie indicible je décharge mes épaules de cet écrasant fardeau !

Eden, le joaillier, prit le collier et l'éleva au bout de ses doigts…

— Magnifique ! Splendide ! murmurait-il en admirant la transparence rose des perles. Sally, nous n'aurions jamais dû l'abandonner à Madden à un prix aussi dérisoire. Elles sont merveilleusement assorties. De ma vie je n'ai vu…

Il reposa le bijou sur la table.

— Je me demande où est Bob ?

— Il va arriver, répliqua Victor prenant à son tour le collier. Ils se sont manqués, voilà tout !

— C'est moi le coupable, insista Chan. Ma sottise me couvre de confusion.

— Maintenant que les perles sont bien arrivées, Sally, laissez-moi vous apprendre quelque chose. Je ne voulais pas vous tourmenter inutilement. Mais cet après-midi, vers quatre heures, quelqu'un m'appela au téléphone. « Madden » annonça mon interlocuteur. Une intonation bizarre dans la voix éveilla mes soupçons et je me tins sur mes gardes.

« Les perles arrivent sur le Président Pierce, n'est-ce pas ?

« — Oui.

« — Comment se nomme le messager ?

« Je lui demandai pourquoi il voulait le savoir. Il me répondit qu'il était au courant de certains faits et croyait le collier en danger. Il insista, sous prétexte qu'il pourrait intervenir en cas de besoin. Pour m'en débarrasser, je répliquai :

« — Entendu, M. Madden. Raccrochez et dans dix minutes, je vous rappellerai pour vous communiquer ce renseignement. »

« Après une courte pose, il raccrocha l'appareil. Mais au lieu de téléphoner au ranch, je demandai d'où provenait ce coup de téléphone, et j'appris qu'il m'était adressé de la cabine payante d'un marchand de tabac au coin de Sutter et de Kearny Streets.

Eden s'arrêta et remarqua l'attitude atterrée du Chinois.

— Comprenez-vous pourquoi je m'inquiète au sujet de Bob ? reprit le joaillier. Il doit se passer quelque chose de louche et la tournure que prend cette affaire ne me dit rien de bon.

Un coup fut frappé à la porte et Eden lui-même courut ouvrir. Son fils, aimable et souriant, pénétrait dans l'appartement. L'angoisse paternelle, comme presque toujours en pareil cas, se mua en une vive colère.

— En voilà un fichu homme d'affaires ! rugit Eden.

— Je t'en prie, papa, trêve de compliments ! riposta gaiement Bob. Dire que depuis une heure, je déambule dans tout San Francisco à ton service !

— Cela ne m'étonne pas de toi. Tu étais chargé de joindre M. Chan sur le quai.

— Un instant, papa, fit Bob en se débarrassant de son imperméable. Bonjour, madame Jordan, bonjour, Victor. M. Chan je vous salue.

— Excusez-moi de vous avoir manqué à l'arrivée du bateau. C'est ma faute, murmura Chan.

— Mais non ! protesta le joaillier. C'est sa faute à lui ; il ne changera jamais ! Pour l'amour de Dieu, quand donc acquerras-tu le sens de tes responsabilités ?

— C'est précisément le sens de ces responsabilités, comme tu le dis si bien, qui a déterminé ma conduite aujourd'hui.

— Bon sang ! Que me chantes-tu là ? Es-tu seulement allé au-devant de M. Chan ?

— Oui et non.

— Comment ?

— L'histoire est longue et je te la raconterai si tu cesses de m'accabler d'injustes reproches. Permettez que je m'assoie. Je tombe de fatigue d'avoir marché.

Il alluma une cigarette.

— Vers cinq heures, lorsque je sortis du club pour me rendre au bateau, je n'aperçus dans la rue qu'un vieux taxi délabré. J'y sautai et, arrivé au quai, je constatai que le chauffeur avait une mine patibulaire, la joue balafrée, une oreille en chou-fleur. Plein d'empressement, il s'offrit à m'attendre. J'allai au débarcadère. Le Président Pierce avançait dans le port et manœuvrait pour accoster. Au bout de quelques minutes je remarquai un homme debout à côté de moi, un individu à l'air frileux ; le col de son pardessus remontait sur ses oreilles et il portait des lunettes noires. Sans doute ai-je de l'intuition… mais ce type-là me parut louche… je devinai qu'il m'étudiait derrière ses verres fumés. Je continuai mon chemin à l'autre bout du quai ; le bonhomme me suivit. J'entrai dans une rue ; il me suivait encore. Puis je retournai au débarcadère ; le quidam aux carreaux noirs me suivait toujours.

Bob Eden fit une pause et sourit à son auditoire, vivement intéressé.

— Au même instant, je pris une décision. Voilà comme je suis, moi. Je n'avais pas les perles, mais M. Chan les portait sur lui. Pourquoi exposer M. Chan ? Je demeurai donc là, debout, suivant des yeux le débarquement des passagers. Bientôt l'homme que je pris pour M. Chan descendit du vieux Président Pierce, mais je ne bougeai pas. Je l'observai qui, du regard, cherchait quelqu'un dans la foule, puis je le vis s'éloigner du port. Le mystérieux individu ne cessait de scruter les gens à la sortie.

« Lorsque tous les passagers eurent quitté le bateau, je retournai vers mon taxi et payai le chauffeur.

« — Vous attendez quelqu'un au bateau ? demanda-t-il.

« — Oui, je suis venu à la rencontre de l'impératrice douairière de Chine, mais on n'apprend qu'elle est morte !

« Il me lança un regard rageur. Comme je partais, le type aux lunettes noires approcha. « Taxi monsieur ? » fit l'oreille en chou-fleur. Et l'autre monta à l'intérieur. J'eus toutes les peines imaginables à trouver une autre voiture. Suivi de Chou-Fleur dans son splendide équipage, je me rendis à l'hôtel Saint-Francis ; j'entrai par la porte principale et sortis par une porte de côté. J'y retrouvai Chou-Fleur qui me suivit à mon club. Je m'enfuis par la porte de la cuisine et me faufilai jusqu'ici. Mes amis m'attendant sans doute encore devant la porte du club…

Il fit une nouvelle pause.

— Voilà pourquoi, mon cher papa, je n'ai pas été à la rencontre de M. Chan.

Eden sourit.

— Tu as plus d'idée que je ne le pensais. Je te félicite, Bob. Écoutez. Sally, cette affaire me tracasse terriblement. Votre collier n'est pas un bijou, très connu sur le marché ; pendant des années il est resté à Honolulu. Un voleur s'en débarrasserait facilement. Si vous voulez suivre mon conseil, vous ne l'enverrez pas dans le désert…

— Eh ! pourquoi pas ? interrompit Victor. Le désert est l'endroit le plus sûr. Certainement San Francisco ne me dit rien qui vaille pour ce genre d'opération.

— Alec, fit M Jordan, nous avons besoin d'argent. Si Madden exige qu'on lui livre le collier dans l'Eldorado, envoyons-le lui, et lorsqu'il nous aura donné son reçu, à lui de prendre soin des perles. Pour moi, je désire m'en défaire le plus tôt possible.

Eden poussa un soupir.

— Fort bien. Puisque vous le désirez, Bob partira par le train de onze heures, comme convenu. À condition que quelqu'un l'accompagne.

Il tourna son regard vers Charlie Chan qui, debout à la fenêtre, observait, fasciné, la vie bruyante de Geary Street.

— Charlie ! fit Sally Jordan.

— Madame ! répondit Chan en se détournant, le visage éclairé d'un sourire.

— Tout à l'heure vous parliez de soulager vos épaules d'un pesant fardeau, de la joie que vous ressentiez…

— Certes, M Jordan, mes vacances commencent à présent. Toute ma vie j'ai souhaité venir admirer les merveilles de l'Amérique. Me voici à présent insouciant et heureux. Sur le bateau, ces perles me pesaient sur l'estomac comme un riz aigre.

— Pardonnez-moi, Charlie. Je vais vous demander de manger un autre bol de ce mauvais riz.

— Je ne saisis pas.

Elle lui exposa le projet de l'envoyer avec Bob dans le désert.

Chan demeura impossible.

— J'irai, promit-il d'une voix grave.

— J'attendais cela de vous, Charlie, et vous remercie.

— Madame, je garde dans mon cœur, comme dans un parterre fleuri, le souvenir ineffaçable du bon vieux temps où je servais dans la maison des Phillimore.

Il vit des larmes briller dans les yeux de Sally Jordan.

— La vie deviendrait une triste farce si la fidélité n'existait plus.

— Voilà un style fleuri, pensa Alexandre Eden.

Il introduisit dans la conversation une note plus prosaïque.

— On vous remboursera tous vos frais et votre congé se trouvera reculé seulement de quelques jours. Mieux vaut que vous portiez les perles… vous avez une ceinture spéciale et on ignore votre rôle dans cette affaire. Dieu merci !

— Je m'en charge, acquiesça Chan en prenant le collier. M Jordan, bannissez de votre esprit toute inquiétude. Quand ce jeune homme et moi nous rencontrerons la personne en question, nous lui remettrons les perles. Jusque-là, je les garde précieusement.

— Je n'en doute pas le moins du monde, déclara M Jordan.

— Voilà une question réglée, conclut Eden. M. Chan, vous et mon fils partirez ce soir pour Richmond par le bac de onze heures qui a correspondance avec le train de Barstow. Là, vous changerez de ligne pour prendre la direction d'Eldorado ; demain soir vous arriverez au ranch de Madden. S'il se trouve chez lui et si tout marche bien…

— Pourquoi si tout marche bien ? interrompit Victor. Suffit qu'il soit là.

— Évidemment, nous ne tenons à courir aucun risque inutile. Une fois là vous saurez bien que faire. Si Madden est au ranch, donnez-lui le collier et demandez-lui un reçu pour votre décharge. M. Chan, nous passerons vous prendre à dix heures et demie. Entre temps, faites ce qu'il vous plaît.

— Je vais d'abord me plonger dans un bon bain, plein d'eau fumante. À dix heures et demie, je vous attendrai dans le vestibule de l'hôtel ; les perles indigestes me pèseront de nouveau sur l'estomac. Au revoir.

Charlie Chan sourit en s'inclinant et sortit.

— Voilà trente-cinq ans que je suis dans les affaires et je n'ai pas encore rencontré pareil messager.

— Ce brave, Charlie ! fit Sally Jordan. Il défendrait le collier au risque de sa vie.

— J'espère que nous n'en arriverons pas là, remarqua Bob Eden en riant. Je tiens encore à l'existence.

— Voulez-vous rester à dîner avec nous ? proposa Sally.

— Une autre fois, répondit Alexandre Eden. Il serait, je crois, imprudent qu'on nous vît ensemble ce soir… Bob va préparer sa valise… Je l'accompagne. Je ne veux pas le quitter une seule minute avant le départ du train.

— Une dernière recommandation, Bob, ajouta Victor. En arrivant au ranch, laissez vos scrupules à la porte. Si Madden se trouve en danger, cela ne nous regarde point. Remettez-lui les perles en mains propres et emportez son reçu. Voilà tout.

Eden hocha la tête.

— Sally, la tournure que prend cette affaire continue de me tracasser.

— Ne vous tourmentez pas, Alec, J'ai pleine confiance en Charlie… et en Bob.

— Je dois me montrer digne d'un tel compliment, dit Bob Eden. Je vous promets en tout cas, d'agir de non mieux. Espérons que le quidam au manteau et aux lunettes noires ne reparaîtra pas dans le désert. S'il parvient à se réchauffer, peut-être ne serai-je pas de force à lutter avec lui.

III — Une visite à Chan-Kee-Lim

Une heure plus tard, Charlie Chan sortit de l'ascenseur et pénétra dans le vestibule de l'hôtel. Un sentiment de lourde responsabilité pesait sur lui ; il avait réintégré dans la pochette de sa ceinture le collier de perles, dernier vestige de la fortune des Phillimore. Après avoir jeté un coup d'œil autour du hall resplendissant de lumières, il revint dans Geary Street.

La pluie avait cessé de tomber et pendant un moment Chan s'arrêta au coin de la rue, observant de ses yeux éblouis un monde aussi nouveau pour lui que s'il se fût soudain éveillé dans la planète Mars. Les trottoirs grouillait de la foule se rendant aux spectacles, les taxis cornaient dans l'étroite artère ; à intervalles, les cloches des trams tintaient : bruits particuliers à San Francisco, cette ville qui possède une voix et une allure bien à elle.

Le continent américain offrait à Charlie Chan l'attrait d'une contrée inexplorée. De vieux habitants de San Francisco lui avaient affirmé qu'il ne voyait là qu'un pâle reflet de la vie nocturne d'autrefois, mais Chan, n'ayant pas de souvenirs, ne regrettait rien.

Juché sur un tabouret devant un comptoir, il se fit servir son repas du soir… Un tabouret et un bar où l'on dîne constituaient déjà une aventure pour un homme qui n'a pas connu le Café du Louvre à l'époque de Billy Bogan, sur l'emplacement duquel se dresse actuellement la Banque d'Italie… pour celui que ne hante pas la joyeuse mémoire du Delmonico, d'O'Farrell Street, de l'Odéon ou du Chat Noir, illustres restaurants disparus à jamais. Il mangea avec appétit de la cuisine des diables blancs et but trois tasses de thé fumant.

Un jeune homme à l'allure d'employé de bureau dînait modestement à côté de Chan. En passant du sucre à son voisin, Chan lui demanda un renseignement :

— Excusez ma hardiesse, monsieur, j'ai trois heures devant moi pour errer dans les rues humides, mais intéressantes de votre cité. Auriez-vous la bonté de m'indiquer celles que je devrais visiter ?

— Ma foi, je n'en connais point de remarquable, fit le jeune homme étonné. San Francisco n'est plus ce qu'il était autrefois.

— La côte de Barbarie, peut-être ? suggéra Chan.

L'autre se récria :

— Cela n'existe plus ! Le Thalia, l'Elko, le Midway… des vieux souvenirs. Kelley l'Araignée spécule dans les lotissements de l'Arizona. Oui, Monsieur, les anciennes salles de danse sont transformées en garages ou en boutiques. Attendez… aujourd'hui on fête la Nouvelle Année dans le quartier chinois… je ne vous l'apprends certainement pas, ajouta-t-il en riant.

— Tiens… c'est pourtant vrai ! approuva Chan. Le douze février… la veille du premier de l'an.

Il se retrouva bientôt debout sur le trottoir, les yeux brillants de plaisir. Il songeait aux rues mornes d'Honolulu le soir, à six heures… chacun rentrait chez soi pour n'en plus ressortir. Ici, quelle différence : le chauffeur d'un autocar de touristes essaya de le raccrocher et parla également de la ville chinoise.

— On visite les fumeries d'opium et les salles de fan-tan !

Ayant regardé Charlie Chan de plus près, il s'éloigna et cessa ses promesses fallacieuses.

Peu après huit heures, le détective quitta l'Union Square étincelant de lumières, prit une rue plus sombre et bientôt déboucha dans Grant Avenue. Il se renseigna auprès d'un passant, tourna à gauche et quelques minutes de marche l'amenèrent à la hauteur d'une rangée de magasins chinois où s'étalaient toutes sortes de pacotilles orientales pour attirer l'œil du touriste.

Chan pressa le pas, passa près de l'église érigée sur la crête de la colline et descendit dans l'authentique Chinatown.

Ici une gaieté carnavalesque flottait dans l'air. La façade de chaque maison Tong, ornée de centaines de lampes incandescentes, brillait d'une splendeur jaune dans la nuit brumeuse. La foule se pressait sur les trottoirs étroits, des touristes, des jeunes Chinois pétulants, habillés en collégiens, escortant des gamines aux yeux obliques et parées de leurs plus beaux atours, de vieux Chinois traînant leurs pieds chaussés de feutre, chacun heureux de savoir ses dettes payées, sa maison reluisante de propreté et la nouvelle année commençant sous de favorables auspices.

Dans Washington Street, Chan s'arrêta devant un building de quatre étages, plein de lumières et de gaieté. Il sentit battre son cœur de fierté et de joie à la vue de l'inscription en lettres d'or au fronton de la porte : « Société des Chan ».

Il arriva enfin sur la place de Wawerly, sombre et presque déserte. Un gamin de sa propre race, aux yeux brillants, lui offrit le Chinese Daily Times. Il acheta le journal et se mit à examiner les numéros des maisons au-dessus des portes.

Bientôt il trouva le numéro qu'il cherchait et monta un escalier obscur. À un palier où des lettres d'or inscrites sur des bandes de papier rouge préservaient des mauvais esprits, Chan s'arrêta et frappa à la porte. Elle s'ouvrit et, à la lumière de l'intérieur, apparut un Chinois de haute taille, à la barbiche grise, vêtu d'une ample blouse de satin noir ornée de broderies.

Pendant un instant, tous deux se turent ; puis Charlie Chan esquissa un sourire.

— Bonsoir, illustre Chan-Kee-Lim, dit-il avec le plus pur accent de Canton. Ne reconnaissez-vous point votre indigne cousin des îles ?

Une lueur éclaira les yeux étroits de Kee-Lim.

— À première vue, je l'avoue, il m'était difficile de vous reconnaître. Vous vous présentez chez moi dans le costume des diables étrangers et comme ces gens grossiers, vous frappez à ma porte avec vos doigts. Soyez, tout de même, le bienvenu et daignez pénétrer dans mon médiocre logis.

Toujours souriant, le petit détective entra. Il constata que l'appartement de son cousin, orné de somptueuses tentures en soie de Hang-Chou et de meubles en bois de teck aux sculpture remarquables, n'offrait rien de médiocre. Des fleurs s'épanouissaient devant l'autel des ancêtres, et le lis chinois, le pâle souisin-fah, symbole de l'année nouvelle, répandait dans l'atmosphère son âcre parfum. Sur le manteau de la cheminée, à côté d'un bouddha en bois de Ningpo, un réveille-matin américain émettait un bruyant tic-tac.

— Veuillez vous asseoir dans ce détestable fauteuil, fit Kee-Lim. Vous arrivez sans crier gare, comme la pluie en août, mais je me réjouis de vous voir.

Il claqua des mains et une femme entra.

— Mon épouse, Chan-So, fit-il. Apportez des gâteaux de riz et mon vin « Rosée des roses », commanda-t-il.

Il s'assit en face de Charlie Chan à une table en bois de teck parsemée de branches d'amandier fleuries.

— J'ignorais votre venue à San Francisco, observa Kee-Lim.

Chan haussa les épaules.

— Il valait mieux, car je suis chargé d'une mission. Pour affaires, ajouta-t-il.

Les yeux de Kee-Lim se rétrécirent.

— Oui… je sais de quel genre d'affaires il s'agit.

Le détective se sentait gêné.

— Vous me désapprouvez ?

— C'est beaucoup dire, riposta Kee-Lim. Mais je ne comprends pas que vous, un Chinois, fassiez partie de la police des diables étrangers…

Charlie sourit.

— Honorable cousin, il y a des moments où moi-même je ne me comprends pas.

Les rideaux du fond se séparèrent, et une jeune fille entra dans le salon. Dans son ravissant visage de poupée étincelaient des yeux noirs. Ce soir, en l'honneur de la fête traditionnelle, elle portait les pantalons de soie et la veste brodée de ses compatriotes, mais ses cheveux coupés, son allure, ses gestes, toute sa personne trahissait l'influence de ses sœurs américaines. Elle posa sur la table un plateau chargé des sucreries du Nouvel An.

— Ma fille, Rose, annonça Kee-Lim. Voici votre fameux cousin d'Hawaï. Elle aussi désire devenir une Américaine aussi délurée que toutes les filles des blancs insensés.

La jeune Chinoise sourit.

— Pourquoi pas ? Ne suis-je pas née dans ce pays ? J'ai étudié dans les écoles américaines et je travaille à la manière américaine.

— Vous travaillez ? demanda Charlie, intéressé.

— Toute la journée, elle demeure assise au Central téléphonique de Chinatown et, sans vergogne, elle bavarde devant un tableau de bois de teck qui darde sur elle des yeux rouges et jaunes, expliqua Kee-Lim.

— Trouvez-vous cela vraiment répréhensible, monsieur Chan ? demanda-t-elle, lançant un coup d'œil rieur vers son cousin.

— Un travail très captivant, approuva Charlie.

— Je le crierai sur les toits, répliqua la jeune fille en chinois, et elle sortit.

L'instant d'après elle reparut, portant une vieille cruche bosselée. Elle versa du vin chaud dans deux bols de porcelaine de Swatow puis elle alla s'asseoir dans un coin de la pièce et observa avec curiosité ce fameux parent venu des îles lointaines. Autrefois, elle avait lu un de ses exploits dans un journal de San Francisco.

Pendant une heure environ, Chan et son cousin s'entretinrent du temps de leur enfance, passée en Chine. Enfin Chan jeta un coup d'œil au réveille-matin.

— Cette pendule dit-elle la vérité ? demanda-t-il.

Kee-Lim haussa les épaules.

— C'est un réveille-matin des diables étrangers ; donc un fieffé menteur.

Chan consulta sa montre.

— Je vous quitte avec regret, fit-il. Ce soir, mes affaires m'entraînent dans le désert du Sud. J'ai eu l'audace, honnête et laborieux cousin, d'engager ma femme à envoyer à votre adresse toutes les lettres importantes qu'elle m'écrira. Si pendant mon absence un message arrivait, je vous prie d'avoir la bonté de le conserver jusqu'à mon retour. Dans quelques jours au plus, je reviendrai vous voir. En attendant, je pars pour un endroit où les messages ne peuvent m'atteindre.

La jeune fille se leva et s'avança vers lui.

— Les lignes téléphoniques parcourent même le désert.

Charlie la regarda avec curiosité.

— Même le désert, répéta-t-il.

— Parfaitement. Avant-hier, j'ai donné une communication avec un ranch près d'Eldorado. Un ranch appelé… voyons… Je ne m'en souviens plus.

— Ne serait-ce pas, peut-être, le ranch de Madden, encouragea Chan.

— Ouin c'est cela. Ce nom m'avait frappée. On ne donne pas tous les jours des communications téléphoniques avec le désert.

— Et l'appel venait de Chinatown ?

— Oui… de la boutique de porcelaines de Wong-Ching, de Jackson Street. Il voulait parler à son cousin Louie Wong, intendant du ranch de Madden, Eldorado 76.

■■

Chan dissimula son étonnement, mais son cœur de policier battait plus vite. Pour l'instant, seul importait son métier de policier américain.

— Vous avez sans doute entendu ce qu'on disait ?

— Louie Wong devait revenir sur l'heure à San Francisco. Une belle situation très lucrative l'y attendait.

— Ma fille, intervint Kee-Lim, vous ne devriez point trahir le secret professionnel… même devant un membre de la famille Chan.

— Vous avez raison, très sage cousin, vous et moi nous nous reverrons. Bien que le téléphone pénètre dans le désert, vous ne

sauriez m'y atteindre. À mon grand regret, il faut que je parte tout de suite.

Kee-Lim l'accompagna jusqu'à la porte. Il demeura quelques instants sur le seuil, caressant sa maigre barbe et clignant des yeux.

— Au revoir, honorable cousin. Avancez prudemment sur cette longue route où vous vous engagez.

— Au revoir, répondit Charlie. Tous mes bons vœux pour la nouvelle année. (Il remarqua soudain qu'il s'adressait en anglais à son cousin.) À bientôt !

Quatre à quatre, il descendit l'escalier.

Cependant, une fois dans la rue, il suivit le conseil de son cousin et marcha à pas lents. Rose, la petite téléphoniste, venait de lui fournir une indication précieuse. On demandait à Louie Wong de revenir à San Francisco… et son parent Wong-Ching, le marchand de porcelaines, lui offrait une situation… Dans quel dessein ?

Un vieux Chinois, au coin d'une rue, indiqua Jackson Street à Charlie Chan, et il suivit le trottoir en pente jusqu'au magasin de Wong-Ching. La devanture, brillamment éclairée, offrait un étalage magnifique de tasses et de bols en porcelaine de Swatow ; la boutique était fermée à la clientèle, car des rideaux masquaient la porte. Une minute durant, Chan secoua le loquet, mais personne ne se présenta. Il traversa la rue et se posta dans une entrée sombre. Tôt ou tard, on ouvrirait, songea-t-il. Sur un balcon voisin, un orchestre chinois remplissait l'air d'une joyeuse cacophonie. Bientôt la musique cessa et Chan entendit le bruit sec des ta-

lons américains et le glissement furtif des chaussons de feutre passant devant sa retraite.

Au bout de dix minutes, la boutique de Wong-Ching s'ouvrit et un homme franchit le seuil. Il observa avec précaution la sombre rue en haut et en bas. Cet individu portait un pardessus boutonné jusqu'au cou… il paraissait frileux. Son chapeau se rabattait sur ses yeux et, comme autre moyen de dissimulation, il arborait des lunettes noires. La face bouffie de Charlie Chan s'éclaira d'une faible lueur de curiosité.

Cet homme descendit allègrement la colline. Chan sortit vivement de l'entrée et le suivit à distance. Ils atteignirent Grant Avenue. Le type aux lunettes noires tourna à droite. Chan lui emboîta le pas. Ils arrivèrent à un hôtel d'aspect médiocre, le Killarney, et l'inconnu y pénétra.

Après un coup d'œil à sa montre, Chan se décida à lâcher sa proie et, l'esprit tourmenté, il se dirigea vers Union Square.

— Un fou le comprendrait tout de suite… nous allons nous jeter dans un piège… mais les yeux ouverts, les yeux bien ouverts, songeait-il.

■■

De retour dans sa petite chambre d'hôtel, il réintégra dans sa modeste valise les quelques articles qu'il en avait retirés. Il descendit au bureau et on lui annonça que sa malle venait d'arriver. Il s'arrangea pour la faire garder jusqu'à son retour, paya sa note, et assis dans un vaste fauteuil de cuir, sa valise à terre, il attendit patiemment dans le vestibule.

Àdix heures et demie précises, Bob Eden entra et salua Chan. Le Chinois le suivit et aperçut une grande limousine arrêtée devant la porte.

— M. Chan, veuillez monter, dit le jeune homme en prenant sa valise.

Alexandre Eden accueillit Chan à l'intérieur de la voiture.

— Recommande à Michel d'aller lentement… je veux parler à M. Chan, dit le joaillier à son fils.

Bob transmit l'ordre au chauffeur, puis sauta dans la limousine qui descendit Geary Street.

— M. Chan, murmura Eden, vous me voyez très ennuyé.

— De nouveaux événements se sont donc produits ?

— Vous n'étiez pas encore arrivé à l'hôtel, lorsque j'ai parlé d'un coup de téléphone venu d'une cabine payante à l'angle des rues Sutter et Kearny. (Il répéta les détails). Tout à l'heure j'ai eu une entrevue avec Al Draycott, le directeur d'une agence de détectives, avec qui je suis en rapport. Je l'ai prié de procéder à une enquête et de dénicher, si possible, l'individu à lunettes noires qui suivit Bob sur le quai. Voilà une heure, il m'annonçait qu'il avait découvert notre homme. Il loge à…

— À l'hôtel Killarney, sans doute, dans Grant Avenue ? avança Chan, cachant son triomphe.

— Vous l'avez donc trouvé, vous aussi… C'est étonnant.

— Oui, un hasard extraordinaire. Excusez mon indiscrétion.

— Donc, Draycott découvre ce type et m'apprend qu'il se nomme Shaky Phil Maydorf, un des frères Maydorf, une paire d'escrocs s'il en fut. Celui-ci a quitté New-York pour raison de santé : il souffre de la malaria ; à part cela, il est en bonne forme et paraît s'intéresser vivement à nos petites affaires. M. Chan… racontez-nous votre histoire… comment l'avez-vous dépisté ?

Chan haussa les épaules.

— Un détective qui réussit est souvent un homme à qui la chance sourit. Ce soir, je me rendis au quartier chinois pour réchauffer mon cœur au sein de la vie familiale.

Il parla de sa visite à Chan-Kee-Lim et de la communication téléphonique entre la boutique de Wong et le désert, et de son attente en face du magasin d'où il vit sortir l'homme au pardessus.

— Le filer jusqu'à son hôtel fut un jeu d'enfant, conclut Chan.

■■

— Tout cela m'ennuie, observa Eden. L'intendant du ranch de Madden rappelé à San Francisco… Pourquoi ? Je vous le répète, cette affaire ne me laissera pas dormir tranquille.

— Tu es stupide, papa, protesta Bob. L'affaire devient captivante, à mon avis.

— Pas au mien… Je ne me réjouis point de l'intérêt que me portent les Maydorf… À propos, où se trouve le second des frères ? Les Maydorf n'appartiennent nullement à la génération moderne des filous qui ne se fient qu'à leur revolver. Ce sont d'habiles escrocs, des hors-la-loi à l'ancienne mode, redoutés de la police contre laquelle ils luttent depuis des années. J'ai télé-

phoné à Sally Jordan et essayé de lui faire abandonner ce projet… mais son diable de fils attend impatiemment l'argent et presse sa mère d'aller de l'avant. S'il s'agissait d'une autre cliente, je laisserais tomber l'affaire… Mais c'est Sally Jordan… une vieille amie et, comme vous le disiez tantôt, M. Chan, la fidélité existe encore sur cette terre. Toutefois, je l'avoue, c'est à contrecœur, que je vous envoie tous deux vers ce ranch.

— Voyons, papa, inutile de te tourmenter. Nous allons, M. Chan et moi, nous divertir follement. Toute ma vie j'ai désiré être mêlé à un crime célèbre, comme spectateur, cela va de soi.

— Comment ? Que dis-tu ? demanda le père.

— Écoute-moi bien : M. Chan est détective, n'est-ce pas ?… détective en congé. Si tu as lu des romans policiers, papa, tu dois savoir qu'un policier ne travaille jamais autant qu'en vacances, comme le facteur qui, son jour de repos venu, fait une longue promenade. Rien ne manque à l'intrigue : nous avons notre millionnaire… P. J. Madden, un des financiers les plus fameux d'Amérique. Le pauvre P. J. n'y coupe pas. Je parie dix contre un que M. Chan et moi, en arrivant dans le ranch, nous découvrirons son cadavre sur le premier tapis qui s'offrira à nos yeux.

— Ne plaisante pas sur ce sujet, gronda sévèrement Eden. M. Chan, vous me paraissez très habile. Ne voyez-vous aucune suggestion à me faire ?

Chan sourit dans l'ombre de la voiture.

— La flatterie sonne toujours agréablement à l'oreille. Je désire, en effet, formuler une humble observation.

— Pour l'amour de Dieu, parlez ! s'exclama Eden.

— Veuillez considérez attentivement l'idée que je me permets de vous soumettre. Votre fils et moi nous nous rendons au désert, la main dans la main, comme des frères. Qu'en pensent les spectateurs ? Ah ! ah ! ils apportent les perles, ils viennent à deux pour se prêter main forte.

— C'est ma foi vrai, acquiesça Eden.

— Pourquoi voyager côte à côte ? reprit Charlie. Selon mon humble avis, M. Bob Eden arrive seul au ranch. À toutes les requêtes, il répond qu'il ne porte point les perles. Son honorable père l'envoie simplement constater si tout va bien. Lorsqu'il s'est assuré qu'il ne se passe rien d'anormal, il télégraphie pour que le collier soit livré immédiatement.

« À ce moment se présente au ranch, un vieux Chinois fatigué, en quête de travail… un vagabond misérablement vêtu… ce qu'on pourrait appeler… un rat du désert. Qui soupçonnerait que sur l'estomac de ce pauvre hère reposent les perles inestimables des Phillimore ?

— Mais votre idée est géniale ! s'écria Bob, enthousiasmé.

— Vous et le vieux Chinois, poursuivit Chan, ouvrirez l'œil. Si tout va bien, vous voyez Madden seul à seul et vous lui remettez le collier. Mieux vaut que personne d'autre ne soupçonne le but de votre visite.

— Parfait ! dit le jeune homme. Nous nous séparerons dans le train. Nous arriverons à Barstow demain à une 1 h. 15 et il y a un train à 3 h. qui arrive à Eldorado vers six heures. C'est celui que je prends et vous pourriez faire comme moi. Un de mes amis journalistes m'a remis une lettre pour un certain Will Holley, ré-

dacteur d'une petite feuille à Eldorado. Je l'inviterai à dîner, puis je me ferai conduire en auto au ranch de Madden. Vous vous débrouillerez bien de votre côté, M. Chan ? Comme on pourrait nous espionner, nous ne nous adresserons pas la parole durant le voyage et demeurerons l'un envers l'autre comme deux inconnus.

La voiture s'arrêta devant l'embarcadère du bac. Eden tendit une enveloppe à son fils et une autre à Charlie Chan.

— Tenez, voici vos billets. Vos couchettes sont placées dans le même compartiment, mais assez éloignées l'une de l'autre. M. Chan, vous trouverez dans cette enveloppe une petite somme pour couvrir vos dépenses. Votre plan me paraît excellent… mais, pour l'amour de Dieu, agissez avec prudence. Bob, mon fils, je n'ai plus que toi au monde. Peut-être t'ai-je souvent parlé sévèrement… mais je ne cherchais que ton bonheur.

— Ne te tourmente pas. Bien que tu ne veuilles pas l'admettre, papa, je suis un homme à présent, et je pars avec le meilleur des compagnons.

— M. Chan, bonne chance ! Et merci mille fois, dit Eden.

— Il n'y a pas de quoi. Un facteur ne marche jamais aussi bien que pendant son congé. Comptez sur mon dévouement. Au revoir !

■■

Chan suivit Bob Eden jusqu'au bac. Un moment après ils glissaient sur les eaux noires de la baie. La pluie avait cessé, le ciel était criblé d'étoiles, mais un vent froid soufflait de la Porte d'Or. Charlie Chan demeura seul appuyé sur la lisse ; le rêve de son existence se réalisait ; il connaissait enfin le grand continent. Les

lumières jaunes de la ville grimpaient le long de la colline et déversaient sur l'autre pente.

La pensée de Charlie Chan se reporta vers la petite île qu'il habitait, vers sa maison sur la colline de Punch-bowl où sa femme et ses enfants attendaient patiemment son retour. Soudain, la distance qui l'en séparait l'effraya.

Bob Eden s'approcha de lui dans l'obscurité et lui désigna de la main la lueur rouge du ciel au-dessus de Grant Avenue.

— On passe une nuit joyeuse au quartier chinois, ce me semble.

— Certes oui ! dit Chan. Songez donc ! Demain est le premier jour de l'an… de l'an 4869.

Bob Eden sourit.

— Fichtre ! Comme le temps passe ! Bonne et heureuse année !

— À vous de même ! répondit Chan.

Le bateau continuait sa route. La bise devenait de plus en plus aiguë.

— Je rentre, fit Bob, qui tremblait de froid. À partir de maintenant Je ne vous connais plus. Au revoir !

— Cela vaut mieux ainsi, approuva Chan. En arrivant au ranch de Madden, cherchez le rat du désert.

Demeuré seul, Chan contempla les lumières de la ville, à présent froides et lointaines comme les étoiles.

— Un rat du désert, répéta-t-il, mais un rat qui ne se laissera pas prendre au piège !

IV — « L'Oasis »

Le crépuscule tombait sur Eldorado, cette ville du désert, quand, le vendredi soir, Bob Eden descendit du train et pénétra dans la gare en briques rouges qui ressemblait à une maison d'école désaffectée. Le voyage de San Francisco à Barstow s'était effectué sans incidents, mais dans cette dernière ville — fait plutôt troublant — le jeune homme perdit toute trace de Charlie Chan.

Au buffet de la gare de Barstow, il avait laissé le détective chinois devant une tasse de thé fumant. En attendant le train d'Eldorado, Bob fit une promenade en ville et lorsque vers trois heures, il revint à la gare, il chercha en vain le petit policier d'Hawaï. Il monta seul dans le train et en vain fouilla-t-il le quai désert : il constata qu'il était l'unique voyageur à descendre dans ce coin désolé.

Le fait que le détective portait sur lui une véritable fortune de perles « indigestes » inquiétait vaguement le fils du joaillier. Chan était-il victime d'un accident ? Ou, peut-être… qui sait ? Que savaient-ils réellement de ce Charlie Chan ? On dit que tout homme est faillible, et ce collier constituait une tentation puissante pour un pauvre détective d'Honolulu. Non !… Bob se souvint de l'expression des yeux de Chan lorsque celui-ci promit à Sally Jordan de bien garder les perles. La confiance des Jordan en leur vieux serviteur, se basait sur une longue fidélité. Mais… Shaky Phil Maydorf avait peut-être quitté San Francisco…

Résolument, Bob Eden chassa ces préoccupations et sortit de la gare. Il se trouva sur un étroit espace de terrain qui, de façon pathétique, voulait donner l'illusion d'un parc. Le vent frais du soir, qui venait du désert, soufflait à travers les branches rigides des peupliers. Bob suivit une allée dissimulée par une haie de feuillage jaune et arriva au trottoir de la seule rue pavée d'Eldorado.

D'un coup d'œil il embrassa presque toute la ville étagée sur un fond de collines brunes et dénudées. En face de lui, une rangée de buildings squelettiques annonçait la rue principale… une banque, un cinéma, un bazar, le bureau d'un journal, la poste, et, dominant les autres, un bâtiment d'un étage qui se proclamait l'Hôtel du Désert.

Eden se fraya un chemin entre les automobiles poussiéreuses qui stationnaient devant la porte de l'hôtel. Sur le siège double de l'estrade d'un cireur, deux campagnards se prélassaient et le dévisagèrent quand il entra.

Une lampe électrique d'un faible voltage projetait sa lumière sur le bureau où un vieillard, à l'air souriant, lisait un journal de Los Angeles.

— Bonsoir, monsieur, fit Eden.

— Bonsoir.

— Voulez-vous me permettre de déposer ma valise au vestiaire ?

— Ah ! Ah ! Le vestiaire ! Vous plaisantez, jeune homme ! Fourrez-la dans un coin de cette pièce. Vous n'auriez pas besoin d'une chambre, par hasard ? Je vous ferai un prix de faveur.

— Non, merci.

— Tant pis.

— Je désirerais savoir où se trouve l'Eldorado Times.

— Au coin de la Première Rue, murmura le propriétaire, de nouveau plongé dans la lecture de sa gazette rose.

Bob Eden tourna l'angle de la rue. Aussitôt ses pieds quittèrent l'unique trottoir d'Eldorado et foulèrent le sable fin. Il passa devant quelques maisons encore plus minables d'aspect que celles de la Grand'Rue : une boutique d'épicier, une échoppe de plombier et bientôt, il découvrit une bicoque peinte en jaune où s'étalait au-dessus de la fenêtre l'enseigne à demi effacée : « Eldorado Times. Travaux d'imprimerie très soignés. » Pas de lumière à l'intérieur. Bob aperçut une pancarte fixée sur la porte. Il déchiffra péniblement dans l'obscurité l'avis suivant : « Will Holley reviendra dans une heure. »

Le sourire aux lèvres, Bob se présenta de nouveau à l'Hôtel du Désert.

— Le dîner est-il prêt ? interrogea-t-il.

— Je me le demande moi-même, observa le vénérable bonhomme. Nous ne servons pas à manger ici ; nous perdons ainsi un peu moins d'argent.

— Mais… il y a tout de même un restaurant ?…

— Certainement. Nous sommes en pays civilisé. De l'autre côté de la banque, vous verrez le Café de l'Oasis.

Bob Eden le remercia et s'en alla. Derrière des carreaux sales, L'Oasis dispensait ses plaisirs frelatés. Une glace crasseuse courant le long d'un haut et interminable comptoir témoignaient qu'autrefois, ce restaurant avait réellement pu être une oasis.

Le jeune homme grimpa sur un des hauts tabourets. À sa droite, tout près de lui, se tenait un homme en combinaison d'ouvrier, le menton garni d'une barbe vieille d'une semaine ; à sa gauche, peut-être un peu moins rapprochée, une jeune fille, vêtue d'un corsage et d'un pantalon de cheval de couleur kaki.

Le garçon, déguisé en cheik de cinéma, lui demanda ce qu'il désirait et, sur un menu taché, il choisit le plat du jour : « bifteck et oignons avec pommes de terre frites, pain, beurre et café : quatre-vingts cents ».

Le cheik s'en alla d'un pas nonchalant.

En attendant, Bob Eden regardait dans le miroir enfumé le visage de sa voisine. « Hé, pas trop mal », songeait-il, « même dans cette glace ternie. » Des cheveux dorés comme les blés s'échappaient en boucles de dessous un chapeau de feutre, et avec cela un teint qui ne devait rien aux salons de beauté. Il tenait son coude serré contre lui, afin de laisser plus de place à la jeune fille.

Soudain arriva un plat d'étain copieusement garni… mais pas d'assiette. Bob observa ses voisins et dut se rendre à l'évidence. La vaisselle était un luxe dédaigné de l'Oasis. Armé d'un couteau de fer et d'une fourchette, il mit de côté la garniture d'oignons et attaqua son bifteck.

Les premières impressions ne trompent point, et Bob Eden se rendit immédiatement compte qu'il affrontait un adversaire peu

tendre et quelque peu récalcitrant.

Le bifteck soutenant son défi, après quelques minutes de lutte infructueuse, Bob appela le cheik.

— Apportez-moi un couteau d'acier.

— Il n'y en a que trois dans l'établissement et tous sont en main, répondit le garçon.

Les coudes serrés, les muscles tendus, Bob Eden reprit l'assaut de plus belle. Grinçant des dents et les traits tirés, il enfonça le couteau de toutes ses forces. La lame produisit un bruit terrible et… horreur ! le morceau de viande sauta de son lit de sauce et d'oignons pour aller choir sur les genoux de la jeune fille, puis, de là, sur le plancher.

Bob se retournant, aperçut ses yeux bleus rieurs.

— Ah ! Mademoiselle ! je vous demande pardon. Je croyais qu'on m'avait servi un bifteck : c'était un bichon habitué à monter sur les genoux des dames !

— Et il n'a pu tenir sur les miens, fit-elle en considérant sa culotte de cheval. Excusez-moi, j'aurais pu vous le rattraper. Ce qui prouve, une fois de plus, que… les femmes doivent s'habiller en femmes, n'est-ce pas ?

— Je vous trouve très bien ainsi, approuva Bob Eden, galamment.

Il se tourna vers le cheik.

— Apportez-moi quelque animal moins féroce.

— Si vous preniez un rôti ?

— Essayons toujours. Je vais tenter un autre round. Le premier coup était déloyal. Dites… une serviette pour mademoiselle, je vous prie.

— Une… quoi ? Une serviette ! On n'en a pas. J'apporterai un essuie-mains.

— Non ! je vous en prie ! s'exclama la jeune fille. Cela ira ainsi.

Le cheik s'éloigna.

— Il me paraît plus prudent de ne pas faire intervenir dans l'affaire un essuie-mains de l'Oasis, expliqua la jeune fille.

— Vous avez peut-être raison. Bien entendu, je paierai les dégâts de votre toilette.

Elle souriait toujours.

— Vous voulez rire ! En ce cas, je vous rembourserai le bifteck. Ce n'est pas votre faute. Il faut une longue pratique pour manger dans l'arène surpeuplée de l'Oasis.

Vivement intéressé, il la regarda.

— Vous venez souvent ici ? demanda-t-il.

— Mais oui. Mon travail m'amène fréquemment dans ces parages.

— Votre… hum… votre travail ?

— Oui. Du moment que votre bifteck semble nous avoir fait entrer en conversation, je puis vous dire que je m'occupe de cinéma.

Évidemment, songea Bob, j'ai remarqué de nombreux acteurs dans le désert pendant mon voyage.

— Ah… vous ai-je déjà vue sur l'écran ?

— Non… et vous ne m'y verrez jamais. Je ne suis pas actrice. Ma besogne est bien plus intéressante : je suis une « chercheuse de sites ».

Le rôti de Bob Eden arriva, heureusement, coupé dans la cuisine en menus morceaux.

— Une chercheuse de sites ? Je voudrais savoir en quoi consiste cette profession.

— C'est bien simple : je voyage pour trouver des paysages, des fonds de tableaux, des décors… et je m'évertue chaque fois à découvrir du nouveau, quelque chose que le cher vieux public prendra pour l'Algérie, l'Arabie, les mers du Sud.

— Ce travail paraît intéressant.

— Au possible… surtout quand on aime cette région.

— Vous y êtes peut-être née ?

— Oh ! Non ! J'y vins avec papa pour voir le docteur Whitcomb, à sept kilomètres environ d'ici, derrière le ranch de Madden… il y a des années de cela. Quand… quand papa mourut, je dus trouver une situation, et… mais voilà que je vous raconte l'histoire de ma vie !

— Et pourquoi pas ? Les femmes et les enfants me font toujours leurs confidences. J'ai l'air si paternel… Ce café est affreux.

— N'est-ce pas ? Que prenez-vous comme dessert ? Il y a deux sortes de tartes : la tarte aux pommes et l'autre, qui manque toujours. Choisissez.

— Je prends de celle qui manque. (Il demanda l'addition). Voulez-vous me permettre de régler votre repas, Mademoiselle ?

— Pas du tout !

— Après la façon dont mon bifteck a sauté sur vous…

— N'en parlons pas. J'ai un compte ouvert ici. Un mot de plus et c'est moi qui paierai votre note.

Dédaignant les cure-dents généreusement offerts par un aimable caissier, Bob suivit la jeune personne dehors. Il faisait nuit, le trottoir était désert. Sur la façade d'une construction basse, une triste rangée de lumières électriques proclamait que la gaieté régnait à l'intérieur.

— Où allez-vous ? Au cinéma ? demanda Bob Eden.

— Fichtre non ! Je connais ce film. Cela me reporte à dix années en arrière. Dites-moi un peu : que venez-vous faire dans ce pays ? Les gens se confient à moi aussi. Vous ne l'habitez point ?

— Non. L'histoire est quelque peu embrouillée, mais je vous la conterai un jour. Pour l'instant, je cherche le rédacteur en chef du journal l'Eldorado Times. Je voudrais lui remettre une lettre.

— À Will Holley ?

— Oui. Vous le connaissez, donc ?

— Qui ne le connaît pas ? Suivez-moi. À cette heure, nous le trouverons dans son bureau.

■■

Ils prirent la Première Rue, Bob Eden tout fier de se promener en compagnie de cette jeune fille svelte et élancée, si modeste et en même temps si sûre d'elle-même, si expérimentée et si courageuse. Décidément, les villes du désert lui parurent charmantes.

Une lumière éclairait le bureau du journal et un personnage d'aspect chétif, le dos voûté, se penchait sur une machine à écrire. Lorsqu'ils entrèrent, Will Holley se leva et se débarrassa de la visière verte qui protégeait ses yeux. C'était un homme grand et mince, d'environ trente-cinq ans, aux cheveux prématurément gris et aux yeux pensifs.

— Bonjour, Paula ! fit-il.

— Bonjour, Will. Voyez ma dernière découverte au Café de l'Oasis.

Holley sourit.

— Vous seule avez le don de découvrir ce qui en vaut la peine à Eldorado. Jeune homme, je ne vous connais pas, mais je vous conseille de partir au plus vite avant que le désert ne vous tienne dans ses griffes.

— Voici une lettre pour vous, M. Holley. Elle vient d'un de vos vieux camarades… Harry Fladgate.

— Harry Fladgate, répéta lentement Holley en parcourant la missive. « Une voix du passé… du temps où, gamins, nous travaillions au Sun, de New-York. »

Il demeura un instant silencieux, les yeux tournés vers le dehors, scrutant la nuit désertique.

— Harry m'apprend que vous êtes ici pour affaires, ajouta-t-il.

— C'est exact… Je vous raconterai cela plus tard. Pour l'instant, je voudrais louer une voiture et me rendre au ranch de Madden.

— Vous désirez voir P. J. Madden en personne ?

— Certainement, et le plus tôt possible. Il est arrivé au désert, n'est-ce pas ?

— Il paraît… quant à moi, je ne l'ai pas encore vu. On dit qu'il est venu de Barstow, l'autre jour, en automobile. Cette jeune personne vous renseignera mieux que moi. À propos, avez-vous été présentés l'un à l'autre, ou preniez-vous simplement le frais au clair de lune ?

— Le fait est, dit Bob Eden en souriant, …euh… Mademoiselle a voulu rattraper mon bifteck qui se sauvait de mon plat, à l'Oasis. Quant à votre intervention…

— Je comprends, fit Holley. Miss Paula Wendell, je vous présente M. Bob Eden. N'oublions pas l'étiquette, même dans ce jardin du diable.

— Merci, monsieur Holley. Vous me rendez un signalé service. Les formalités accomplies, je puis enfin m'adresser à vous, miss Wendell. Connaissez-vous M. Madden ?

— Très peu. Le menu fretin n'approche pas aisément de l'illustre millionnaire. Voilà quelques années, notre société cinématographique prit plusieurs vues dans sa propriété — il possède une maison superbe et un amour de patio… L'autre jour, je reçus un scénario pour lequel je voyais comme décor le patio de Mad-

den. J'écrivis au propriétaire pour lui demander la permission de prendre des scènes dans son domaine, et il me répondit — de San Francisco — qu'il venait au désert et, de bonne grâce, mettait son ranch à ma disposition. Sa lettre était on ne peut plus aimable.

La jeune fille s'assit sur le coin du bureau de Holley et continua :

— Voici deux jours, j'arrivai à Eldorado et courus immédiatement au ranch de Madden. Selon moi, il s'y passait quelque chose d'étrange. Désirez-vous connaître la suite, monsieur Eden ?

— Certainement, Mademoiselle.

— La grille était ouverte, je pénétrai dans la cour. Les phares de mon automobile éclairèrent soudain la porte de la grange et j'aperçus un vieillard tout courbé avec une grande barbe et un paquet sur le dos… évidemment un ancien prospecteur, comme on en rencontre encore de nos jours dans ce désert. Son expression me frappa particulièrement. Il avait l'air d'un lièvre effaré et il déguerpit au plus vite à mon approche. Je frappai à la porte de la maison d'habitation. Après un long moment d'attente, je vis arriver un homme à l'aspect troublé et tout pâle, qui se présenta sous le nom de Thorn, secrétaire particulier de M. Madden. Je vous en donne ma parole, il tremblait comme une feuille. Will me l'a déjà entendu dire. Quand je lui demandai à être introduite auprès de son maître, Thorn se montre impoli, m'informa que je ne pouvais voir l'illustre P. J., comme on l'appelle. « — Revenez dans une semaine », ne cessait-il de répéter. Je discutai, je suppliai… il me ferma la porte au nez.

— En sorte que vous n'avez pas pu voir Madden, et Thorn ne vous fournit pas d'autre explication, dit lentement Bob Eden.

— Aucune. Je repris le chemin de la ville. Non loin du ranch, mes phares éclairèrent de nouveau le vieux prospecteur. Mais lorsque j'atteignis l'endroit où je croyais pouvoir lui parler, il avait disparu. Sans m'attarder à des recherches, j'appuyai sur l'accélérateur. Mon amour pour le désert décroît une fois la nuit venue…

Bob Eden frotta une allumette.

— Monsieur Holley, il faut absolument que je me rende ce soir au ranch de Madden, je vous serais très obligé de m'indiquer un garage.

— Je n'en ferai rien, répliqua Holley. Entre autres reliques je possède un vieux tacot qui répond au nom de Horace Greeley et je vais vous conduire moi-même chez M. Madden.

— Oh ! non, je ne consentirai point à vous déranger de votre travail.

— Mon travail ! Vous voulez rire ! J'ai toutes les peines du monde à trouver de quoi remplir mes journées, et à peine arrivez-vous ici que vous me taquinez…

— Excusez-moi… Tiens, j'y pense, j'ai vu votre pancarte sur la porte…

Holley haussa les épaules.

— Sans doute quelque cynique farceur… Je cherche à m'évader, le plus possible. Malgré tout…

■■

Ensemble, ils quittèrent le bureau et Holley ferma la porte. Puis le journaliste dit à Eden, en montrant d'un geste de la main la petite rue triste et ensommeillée :

— Vous nous trouverez toujours par ici, nous, les isolés du monde. Évidemment, le désert est magnifique et nous l'aimons… tout au moins durant le jour… le jour est chaud et agréable… mais les nuits froides et solitaires…

— Oh ! vous exagérez, Will, riposta gentiment la jeune fille.

— Cela va mieux depuis que nous avons la T. S. F. et le cinéma, acquiesça le journaliste. Je passe presque toutes mes soirées assis dans le petit cinéma et parfois, dans un film documentaire ou le décor d'un scénario, je revois revoir la Cinquième Avenue ou la Quarante-deuxième Avenue, avec les automobiles, les lions devant la bibliothèque, et les femmes habillées de fourrures. Mais jamais on ne me montre Park-Row.

Tous trois avançaient sur le sable. Après un instant de silence, Will Holley reprit :

— Si vous m'aimez, Paula, vous prendrez vos dispositions pour faire jouer un scénario dans Park-Row, avec la foule attendant au bas du funiculaire, la poste, la pharmacie Perry et le dôme doré du journal Monde. Mettez tout cela sur la pellicule et je demeurerai devant l'écran jusqu'à en perdre la vue.

— Je ne demande qu'à vous obliger, dit la jeune fille, mais les foules qui font la queue au bas du funiculaire ne s'intéresseront pas à ce film. Il leur faut le désert… les grands espaces libres, loin du brouhaha de la grande ville.

— Je comprends, fit Holley. Une sorte d'épidémie s'est répandue sur l'Amérique durant ces dernières années. Je rédigerai un article là-dessus. On désire toujours ce qu'on ne peut avoir.

La jeune fille tendit la main à Bob.

— Monsieur Eden, je vous quitte… pour aller passer une bonne nuit à l'hôtel du Désert.

— Nous nous reverrons, dit vivement Bob.

— Sûrement. Demain je vais au ranch de Madden. J'ai sa lettre et je veux absolument le voir… s'il est là.

— S'il est là, répéta Bob Eden pensivement. Bonne nuit !

Will Holley le conduisit à une vieille voiture qui stationnait devant l'hôtel.

— Montez ! dit-il. Le trajet est très court.

— Une minute !… que je prenne mon sac.

Bob entra dans l'hôtel et reparut portant sa valise qu'il lança à l'intérieur.

— Horace Greeley est prêt. Venez, jeune homme.

Eden grimpa dans la voiture qui descendit la Grand'Rue avec un bruit de ferraille.

— Je vous remercie de votre amabilité, dit Bob.

— Il n'y a pas de quoi. J'y songe : le vieux P. J. n'accorde jamais d'interviews, mais qui sait ?… Peut-être arriverai-je à en tirer quelque chose. Ces hommes illustres se montrent parfois

moins rigides quand ils se trouvent par ici. Cela me vaudrait un fier succès. Du coup on parlerait de moi dans Park-Row.

— Je vous y aiderai de mon mieux.

— Vous êtes l'amabilité même.

Derrière eux, les faibles lumières jaunes d'Eldorado diminuaient d'éclat. Ils gravirent une rude montée entre deux petites collines… amas informe de rochers nus et sans beauté.

— J'essaierai de le faire parler, déclara le journaliste. J'aurai peut-être plus de chance que la dernière fois.

— Vous l'avez déjà vu ? demanda Bob, vivement intéressé.

— Une fois seulement, voilà douze ans, lorsque j'étais reporter à New-York. J'avais réussi à pénétrer dans une maison de jeux de la Quarante-quatrième Rue, non loin du Delmonico. Cet un endroit était mal famé, mais P. J. Madden s'y trouvait, en habit, pariant des sommes folles. Il paraît que non content de spéculer toute la journée à Wall Street, il venait là, chaque nuit, jouer à la roulette.

— Et vous avez essayé de l'interviewer ?

— Oui. J'étais alors un gamin plein d'audace. À cette époque, Madden projetait l'exploitation d'une importante ligne de chemin de fer et je lui demandai quelques tuyaux à ce sujet. Profitant d'un instant où le jeu se ralentissait, je lui annonçai que j'étais envoyé par un journal… Je ne pus en dire d'avantage. « — Fichez-moi le camp ! rugit-il. Vous savez que je n'accorde jamais d'interview ! »

Holley éclata de rire.

— Voilà ma première et seule entrevue avec P. J. Madden. Début peu encourageant, mais je veux essayer de terminer ce soir ce que j'ai commencé dans la Quarante-quatrième Rue.

Ils atteignirent le haut de la route. Les collines rocheuses s'affaissaient derrière eux et ils pénétraient dans un monde nouveau. Là-haut, au milieu des étoiles de platine, montait un mince croissant de lune, et sous cette faible clarté s'étendait le vaste désert, gris, solitaire et mystérieux.

V — Le Ranch de Madden

Avec précaution, Will Holley conduisait son automobile sur la descente rapide et caillouteuse.

— Doucement, Horace, murmurait-il.

Maintenant ils suivaient la piste du désert marquée simplement de faibles traces de roues entre de maigres buissons de créosote et de mesquite. Soudain, les phares de la voiture éclairèrent un lièvre assis sur son train de derrière au bord de la route ; en un clin d'œil, l'animal disparut de leur vue.

Derrière une barrière de fils de fer barbelés, Bob Eden aperçut une double rangée de palmiers ; au fond de l'allée solitaire brillait une fenêtre éclairée.

— Voici le ranch de l'Alfa, expliqua Will Holley.

— Pas possible ? Des gens vivent ici ?

— Oui sans doute qu'ils ne pourraient vivre ailleurs. Toutefois ce n'est pas un mauvais endroit pour la culture des fruits : pommes, poires, amandes…

— Et où prennent-ils de l'eau ?

— Cette région est stérile parce que les gens ne se donnent pas la peine de creuser le sol pour en faire jaillir de l'eau. À certains endroits, on la trouve à soixante mètres de profondeur. Madden a eu plus de chance : il l'a découverte à dix mètres à peine. Non loin de son ranch passe le lit d'une rivière souterraine.

Une autre barrière se présenta le long de la route ; au-dessus de la porte, une enseigne et des drapeaux étaient visibles sous la clarté lunaire.

— Un lotissement ? demanda Eden, stupéfait.

Holley éclata de rire.

— Une ville neuve. En Californie, vous trouverez toujours des lotisseurs et des bâtisseurs. Cette future agglomération s'appelle « La Cité de l'Avenir ». Ici l'or se multiplie, si l'on en croit les bourreurs de crânes. Pour l'instant personne n'y habite encore, mais qui sait ? Notre population s'accroît sans cesse… lisez mon article dans le journal de la semaine dernière.

La voiture avançait, légèrement cahotée, mais Holley tenait le volant d'une poigne solide. Çà et là, un arbre de Judée étendait ses longs bras noirs comme pour saisir ces voyageurs nocturnes à la gorge, et sur cette morne étendue gémissait d'un ton lugubre un vent froid et piquant.

Bob Eden releva le col de son pardessus.

— Ceci me rappelle une vieille chanson où il était question d'un jeune homme qui promettait à sa fiancée de l'aimer « jusqu'à ce que les sables du désert se refroidissent ».

— En fait de promesse, il ne s'engageait pas trop, acquiesça Holley. Ou cet homme était un grand farceur, ou il n'était jamais venu dans le désert pendant la nuit. Mais vous, connaissez-vous ce pays ? De quelle partie de la Californie venez-vous ?

— Je suis originaire de la Porte d'Or, répondit Eden en souriant. Je viens ici pour la première fois et je regrette de n'avoir pas connu cette contrée plus tôt.

— Mais vous ne partirez pas tout de suite. Combien de temps espérez-vous rester à Eldorado ?

— Je l'ignore, répondit Eden.

Puis il demeura un moment silencieux. Son ami lui avait certifié que Holley était un homme loyal et digne de confiance, mais point n'était besoin de cette assurance : du premier coup d'œil Bob avait jugé le plumitif.

— Holley, reprit-il, je puis vous dire pourquoi je suis ici, mais je compte sur votre entière discrétion. Il ne s'agit nullement d'une interview.

— Comme il vous plaira. Je sais garder un secret. Cependant, si vous préférez ne pas me le confier…

— Je veux vous en parler, au contraire.

Eden raconta l'achat des perles des Phillimore par Madden, son insistance pour qu'on les lui livre à New-York et son brusque

revirement : il demandait à présent qu'on les lui envoyât à son ranch du désert.

— Voilà qui me paraît bien troublant, n'est-ce pas.

— En effet c'est bizarre.

— Mais je n'ai pas fini… écoutez.

Omettant à dessein l'intervention de Charlie Chan, il rapporta le reste de l'histoire : le coup de téléphone de chez un marchand de tabac de San Francisco, la tendre sollicitude du quidam aux lunettes noires à l'arrivée du bateau, la découverte que cet individu n'était autre que Shaky Phil Maydorf, de passage à l'hôtel Killarney, et enfin le départ de Louie Wong, rappelé par son parent du quartier chinois. Débités dans ce désert lugubre, les faits prenaient un aspect terrible et impressionnant.

— Que pensez-vous de tout cela, monsieur Holley ? demanda Bob en terminant.

— Moi ? Je pense que mon interview est encore ratée.

— À votre avis, Madden ne se trouve pas au ranch ?

— Non. Pourquoi Paula n'a-t-elle pas pu voir Madden l'autre soir ? Pourquoi ne l'a-t-il pas entendue discuter à la porte et ne s'est-il pas présenté lui-même pour voir ce qui se passait ? Parce qu'il n'était pas là. Mon vieux, je suis heureux que vous ne vous aventuriez pas seul ici, surtout si vous portez les perles.

— Je puis dire que je les ai… dans un sens. Quant à Louie Wong, vous le connaissez, sans doute ?

— Oui. Je l'ai vu à la gare l'autre jour. Lisez l'Eldorado Times de demain et vous trouverez ceci à la colonne des déplacements : « Notre respecté concitoyen, M. Louie Wong, est parti pour San Francisco, mercredi dernier, en voyage d'affaires. »

— Mercredi ? Quel genre de type est-ce donc ce Louie ?

— Ma foi… un Chinois qui ressemble à tous les Chinois. Voilà cinq ans qu'il habite le ranch de Madden, d'un bout de l'année à l'autre. Je ne sais pas grand'chose sur son compte. Il ne parle pas beaucoup… sauf au perroquet.

— Au perroquet ? Quel perroquet ?

— Son seul compagnon au ranch. Un perroquet australien qu'un officier de marine offrit à Madden. Le millionnaire amena l'oiseau ici pour tenir société à son vieux serviteur. Le perroquet, qui s'appelle Tony, a passé sa jeunesse dans le bar d'un navire australien et son langage s'en ressentait passablement au début. Mais ces volatiles sont remarquablement doués et Tony apprit le chinois en compagnie de Louie.

— Pas possible ?

— Il n'y a là rien d'extraordinaire. Un perroquet répète tout ce qu'il entend. Et Tony bavarde dans les deux langues : un vrai polyglotte ! Dans le voisinage, on l'appelle le perroquet chinois.

■■

Ils approchaient d'un petit groupe de peupliers et de poivriers abritant une superbe maison de campagne… une oasis sur cette plaine aride.

— Nous y voici, annonça Holley. À propos… avez-vous un revolver ?

— Ma foi, non. Du moment que Charlie…

— Qui ça ?

— Rien. Je n'ai pas de revolver sur moi.

— Moi non plus. Alors, pas d'imprudence, hein ? Voulez-vous ouvrir la barrière ?

Bob Eden sauta de l'automobile et ouvrit la barrière toute grande. Quand Holley eut introduit Horace dans la cour, Bob referma la porte. Le journaliste amena sa voiture devant la maison et quitta son siège.

L'habitation du ranch était une magnifique construction de plain pied rappelant l'époque espagnole. Le long de la façade courait une marquise dont le toit abritait quatre fenêtres éclairées d'une lumière chaude au sein de cette nuit glaciale. Holley et Eden entrèrent sous le porche et s'arrêtèrent devant la porte d'entrée, massive, à l'air rébarbatif.

Eden frappa très fort. Après une longue attente, la porte s'entre'ouvrit et une figure pâle regarda par l'entrebâillement.

— Qu'y a-t-il ? Que voulez-vous ? demanda une voix bourrue.

De l'intérieur arrivaient les joyeuses notes d'un fox-trot.

— Je désire voir M. Madden, fit Bob, M. P. J. Madden.

— Qui êtes-vous ?

— Peu vous importe. Je me ferai connaître à M. Madden. Est-il ici ?

La porte se referma de quelques centimètres.

— Il est chez lui, mais il ne reçoit personne.

— Il me recevra, monsieur Thorn… car vous êtes monsieur Thorn, n'est-ce pas ?… Veuillez dire à M. Madden qu'un messager de Post Street, de San Francisco, l'attend.

Immédiatement la porte s'ouvrit et le visage de Martin Thorn s'épanouit autant que le permettait ses traits anguleux.

— Oh ! excusez-moi, je vous prie. Donnez-vous donc la peine d'entrer. Nous vous attendions. Entrez… entrez, messieurs.

Son visage se rembrunit dès qu'il aperçut Holley.

— Excusez-moi, je reviens dans une minute.

Le secrétaire disparut, laissant les deux visiteurs debout au milieu du vaste et luxueux salon.

Des panneaux de chêne recouvraient les murs, auxquels s'accrochait des estampes rares ; des lampes à la lumière légèrement voilée étaient placées près des tables où s'étalaient les derniers magazines de New-York. Au bout de la pièce, une pile des bûches rougeoyaient au milieu d'une cheminées, tandis que d'un coin reculé, l'appareil de T. S. F. transmettait la musique de danse d'un orchestre lointain.

— Quel délicieux confort, observa Bob.

D'un signe de tête, il indiqua à son compagnon le mur opposé à la cheminée.

— Si nous manquons d'armes…

— C'est la panoplie de Madden, expliqua Holley. Wong me l'a fait voir un jour. Toutes ces armes demeurent chargées. Si jamais vous désirez battre en retraite, dirigez-vous de ce côté. — Il jeta autour de lui un regard inquiet. — Ce forban ne nous a pas dit qu'il allait chercher Madden.

— C'est exact, fit Eden en regardant attentivement de tous côtés.

Une question importante le tourmentait. Où était Charlie Chan ?

■■

Ils attendaient, toujours debout. Lentement une grande horloge, placée au fond de la salle, sonna neuf heures. Le feu crépitait ; le diffuseur déversait inlassablement ses sonorités métalliques.

Soudain, la porte par laquelle Thorn était sorti se rouvrit derrière eux, ils se retournèrent. Dans l'encadrement, dressé comme une tour de granit, dans les vêtements qu'il affectionnait, se tenait l'homme que Bob Eden avait rencontré en descendant l'escalier du bureau de son père : Madden, le célèbre financier… P. J. Madden en personne.

Bob en ressentit tout d'abord un immense soulagement, comme si on lui enlevait un poids de dessus ses épaules. Mais presque aussitôt il éprouva une vive déception. Son ardente jeunesse réclamait les fortes émotions, l'aventure… L'apparition de Madden éclatant de vie et de santé réduisait à néant le grand drame du désert et rendait inutiles ses craintes et ses précau-

tions. Il suffirait de remettre les perles — dès l'arrivée de Chan — et l'existence morne et sans intérêt le reprendrait à jamais.

Will Holley souriait.

— Bonsoir, Messieurs, fit Madden. Enchanté de vous voir. Martin, ajouta-t-il, s'adressant à son secrétaire qui l'avait suivi, faites taire ce maudit appareil. Un orchestre, Messieurs, dans une salle de bal d'un hôtel à Denver. Et qui prétend que le temps des miracles est passé ?

Sous les doigts de Thorn, le jazz mourut avec un hoquet de protestation.

— Dites-moi, reprit Madden, lequel de vous vient de Post Street ?

— Monsieur Madden, permettez-moi de me présenter. Je suis Bob Eden, le fils d'Alexandre Eden. Voici mon ami, un de vos voisins, M. Will Holley, de l'Eldorado Times. Il a eu l'obligeance de me conduire jusqu'ici.

— Ah ! bien ! fit Madden. — Avec une franche cordialité il serra les mains des jeunes gens. — Approchez du feu. Thorn, apportez les cigares, voulez-vous ?

De ses mains célèbres, Madden plaça des fauteuils devant la cheminée.

— Je ne demeurerait qu'un instant, dit Holley. M. Eden désire parler d'affaires avec vous et je ne veux pas abuser de votre temps. Cependant, avant de m'en aller, monsieur Madden…

— Eh bien ? fit sèchement Madden, mordant le bout d'un cigare.

— Je… je ne pense pas que vous vous souveniez de moi…

La grande main de Madden tenait toujours l'allumette enflammée.

— Je n'oublie jamais un visage. J'ai déjà vu le vôtre. N'était-ce pas à Eldorado ?

Holley secoua la tête.

— Non… voilà douze ans, à New-York (Madden l'observait attentivement), dans une maison de jeu de la Quarante-quatrième Rue, tout près du Delmonico. Une nuit d'hiver…

— Une minute, interrompit le millionnaire. Certains prétendent que je vieillis… mais écoutez-moi. Vous vîntes me voir comme journaliste, vous vouliez une interview et je vous envoyai à tous les diables !

— Votre mémoire est remarquable ! s'écria Holley en riant.

— Oh ! ma vieille mémoire ne me fait pas défaut. Je me souviens parfaitement. Je passais mes soirées dans cette maison jusqu'au jour où je découvris qu'on y trichait ferme. J'ai laissé pas mal de plumes dans cette boîte-là. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti ?

— Ma foi, monsieur Madden, votre accueil ne m'encourageait guère aux confidences. Mais voici où je veux en venir… je suis toujours journaliste et une interview de votre part…

— Je n'en accorde jamais ! trancha le financier.

— Je le regrette infiniment. Un de mes vieux amis dirige un journal à New-York et ce serait pour moi un vrai triomphe si je

pouvais lui télégraphier votre opinion sur la situation financière, par exemple. La première interview de P. J. Madden. Songez donc !

— Impossible, jeune homme.

— Monsieur Madden, observa Bob, votre refus me peine réellement, moi aussi. Holley s'est montré on ne peut plus gentil envers moi et j'espérais du fond du cœur que, pour une fois, vous consentiriez à revenir sur votre décision.

Madden se pencha en arrière et lança au plafond lambrissé un cercle de fumée.

— Bien, dit-il d'un ton plus aimable. Monsieur Eden, vous vous êtes vraiment dérangé pour me rendre service et je serais heureux de vous obliger à mon tour.

Il se tourna vers Holley.

— C'est entendu… quelques mots seulement… un simple coup d'œil sur l'état général des affaires de l'année qui vient.

— Monsieur Madden, je vous en serai reconnaissant.

— Ici, vous comprenez, je suis moins strict à l'égard des journaux. Je dicterai volontiers quelques lignes à Thorn… vous pourriez passer les prendre vers midi.

— Je n'y manquerai point, dit Holley en se levant. Monsieur, je ne saurais vous dire à quel point j'apprécie votre obligeance. Je rentre chez moi maintenant.

Il serra la main du millionnaire. Lorsqu'il prit congé de Bob Eden, son regard semblait dire : « Je suis heureux de constater

que tout va bien. »

Avant de sortir, il ajouta :

— Au revoir… à demain !

■■

Àpeine la porte s'était-elle refermée sur le journaliste que Madden, changeant soudain d'attitude, se pencha vers Bob. Le jeune homme sentit alors, avec la soudaineté d'une décharge électrique, la force de ce puissant personnage.

— À nous deux maintenant, monsieur Eden. Vous avez les perles sur vous ?

Eden se trouva stupide. Toutes ses craintes paraissaient superflues et ridicules dans ce salon à l'atmosphère si chaude et si hospitalière.

— Ma foi, je voulais justement…

Dans un coin de la pièce, une porte vitrée s'ouvrit et quelqu'un entra. Bob ne se détourna point ; il attendit. Le nouvel arrivant, porteur d'une brassée de bois, avança entre lui et le feu. Bob vit alors un serviteur chinois, petit et grassouillet, vêtu d'un pantalon usagé, d'une veste lâche en crêpe de Canton et chaussé de pantoufles de velours.

— Peut-être Mossié lui vouloi un peu plus de feu ? dit-il d'une voix monotone, le visage dénué d'expression.

Il posa les bûches dans le foyer et, se retournant, il lança à Bob un rapide coup d'œil. Momentanément ses yeux brillèrent comme des perles de jais… les yeux de Charlie Chan.

Le serviteur s'en alla en silence.

— Les perles ! insista Madden. Que sont devenues les perles ?

Martin Thorn se rapprocha du groupe.

— Je ne les ai point, répondit lentement Bob Eden.

— Comment ? Vous ne les avez pas apportées ?

— Non.

La grosse face rouge de Madden s'empourpra soudain et il secoua son énorme tête… le fameux geste de contrariété dont parlaient souvent les journaux.

— Que signifie ceci ? Ces perles m'appartiennent. Je les ai achetées, n'est-ce pas ? J'ai demandé qu'on me les livrât au ranch et je les veux.

Bob était sur le point de dire : « Appelez votre domestique. » Mais quelque chose dans le regard de Charlie Chan le faisait hésiter. Non ! d'abord il devait s'entendre avec le petit détective.

— En quittant mon père, vous aviez donné des instructions pour qu'il vous fît porter le collier à New-York, n'est-ce pas ?

— Et après ? Ne puis-je changer d'idée ?

— Certes. Cependant, mon père jugea bon d'agir avec prudence. Un ou deux faits se sont produits.

— Lesquels ?

Bob Eden fit une pause. Devrait-il prendre pour confident cet homme à l'air glacial qui le dévisageait avec un visible mépris ?

— Monsieur Madden, qu'il vous suffise de savoir que mon père, redoutant un piège, a refusé d'envoyer ce collier dans ce désert.

— Votre père est un fou ! s'écria Madden.

Bob Eden se leva, le visage enflammé.

— Très bien ! Restons-en là et annulons le contrat.

— Non ! Non ! Excusez ce moment d'humeur. Je vous en prie, asseyez-vous.

Le jeune homme reprit son siège.

— Je suis fort ennuyé de ce retard. Ainsi votre père vous a envoyé en éclaireur ?

— Oui : il craignait que quelque chose ne vous fût arrivé.

— Il ne m'arrive que ce qu'il me plaît, répliqua Madden, et cette remarque semblait la vérité même. Puisque vous voici sur place, constatez que tout va bien. Que comptez-vous faire ?

— Demain matin, je téléphonerai à mon père et je lui demanderai d'envoyer le collier tout de suite. Si vous me le permettez, je demeurerai votre hôte jusqu'à ce qu'il vous soit remis en mains propres.

De nouveau Madden secoua la tête.

— Encore attendre… attendre… cela ne me plaît nullement. Je voulais partir demain matin pour Pasadena et y mettre le collier en sûreté dans un coffre-fort, avant de prendre le train pour New-York.

— Ah ! fit Eden. Vous n'aviez donc pas l'intention de donner une interview à Holley ?

Les yeux de Madden s'étrécirent.

— Et après ? Cet homme ne m'intéresse nullement.

Il se leva brusquement.

— Ma foi, si vous n'avez pas les perles, qu'y faire ? Vous pouvez, bien entendu, demeurer ici, mais dès demain matin vous téléphonerez à votre père… et de bonne heure. Je vous avertis que je ne souffrirai aucun nouveau retard.

— Compris. À présent, monsieur Madden, si vous le permettez, je me retirerai. Ma journée a été bien remplie…

Madden alla vers la porte et appela le domestique. Charlie Chan entra.

— Ah Kim ! dit Madden, la chambre de ce monsieur se trouve là-bas, au bout de l'aile gauche. Prenez sa valise.

— Bien, Mossié, répondit le nouveau baptisé Ah Kim.

Il prit le sac de Bob Eden.

— Bonne nuit ! fit Madden. S'il vous manque quelque chose, adressez-vous à ce garçon. Il est ici depuis peu, mais il connaît son métier. Vous pouvez vous rendre dans votre chambre en traversant le patio. J'espère que vous dormirez bien.

— Merci. Bonne nuit !

■■

Bob Eden, derrière le Chinois, passa dans le patio. Au ciel, les étoiles du désert scintillaient, blanches et glacées. La bise soufflait. En pénétrant dans la chambre qui lui était réservée, Bob remarqua avec satisfaction que le feu était tout préparé. Il se baissa pour l'allumer.

— Je vous en prie, dit Chan. Cela fait partie de ma besogne.

Eden jeta un regard vers la porte fermée.

— Que s'est-il passé ? Je vous avais perdu à Barstow ?

— Après mûre réflexion, répondit Chan, je décidai de ne point attendre le train et quittai Barstow sur un camion chargé de légumes appartenant à un de mes compatriotes. Mieux valait arriver au ranch en plein jour. Sous le nom de Ah Kim je remplis ici l'office de cuisinier. Fort heureusement j'ai exercé cet art dans ma jeunesse.

— Et vous le pratiquez à merveille, observa Eden, amusé.

— Toute ma vie je me suis appliqué à parler couramment votre langue. À présent, je dois me faire violence pour m'exprimer en un langage moins châtié, afin de ne pas éveiller les soupçons.

— Oh ! cela ne durera pas longtemps. Ici tout paraît marcher sans anicroches.

Chan haussa les épaules, sans répondre.

— Tel est votre avis, n'est-ce pas ? demanda vivement Bob.

— Prenez ma modeste opinion pour ce qu'elle vaut, mais les choses ne semblent pas aussi claires que je l'aurais voulu.

— Comment ? Qu'avez-vous découvert ?

— Rien jusqu'ici.

— Eh bien, alors ?...

— Excusez-moi, interrompit Chan. Vous savez peut-être que les Chinois sont doués d'un esprit psychique assez accentué. Je ne peux pas expliquer en paroles ce qui va de travers dans cette maison. Mais au fond de mon cœur...

— Ne nous occupons pas de cela pour le moment. Nous ne pouvons nous arrêter à des impressions. Notre mission consiste à remettre le collier de perles à Madden, s'il se trouve réellement à son ranch, et de lui en demander reçu. Tel est, ici, notre simple devoir. Pour ma part, je ne tiens à courir aucun risque et je vais lui donner ces perles incontinent.

Chan parut bouleversé.

— Non ! non ! je vous en supplie. Je m'excuse humblement...

— Oh ! écoutez, Charlie... si du moins vous voulez bien que je vous appelle ainsi ?

— Très honoré, je vous assure.

— Ne nous affolons pas pour la bonne raison que nous sommes loin de chez nous dans ce désert. Les Chinois peuvent être doués d'un esprit psychique très développé, comme vous dites, mais je ne me vois pas essayant de justifier nos hésitations auprès de Victor Jordan... ou de papa. On nous demandait tout simplement de voir si Madden était au ranch... Il s'y trouve. Veuillez aller lui dire que je désire lui parler dans sa chambre d'ici vingt minutes. Quand j'entrerai chez lui, vous guetterez à la

porte et vous entrerez à mon appel. Nous nous déchargerons immédiatement de notre fardeau.

— Ce serait une bévue irréparable !

— Comment ça ? Donnez-m'en la raison.

— Je ne le puis encore. Toutefois…

— En ce cas, je le regrette, mais j'agirai à ma guise et prendrai l'entière responsabilité de mes actes. Maintenant, je crois préférable que vous alliez prévenir Madden…

■■

Charlie sortit à contre-cœur. Bob Eden alluma une cigarette et s'assit devant le feu. Le silence enveloppait le ranch et le désert… un silence lugubre que rien ne semblait devoir rompre.

Eden se plongea dans ses pensées. Il ne pouvait attacher d'importance aux stupides appréhensions de Charlie Chan. Les Chinois aiment jouer la comédie et Chan venait d'assumer un rôle dans le drame forgé par son imagination et, malgré ses feintes protestations, il voulait continuer à espionner et à dramatiser les moindres faits. Telle n'était pas la manière américaine, en tout cas ce n'était pas celle de Bob Eden.

Le jeune homme consulta sa montre. Dix minutes s'étaient écoulées depuis que Charlie l'avait quitté et, dans dix autres minutes, il se rendrait à la chambre de Madden pour se débarrasser des perles. Il se leva et arpenta la pièce. De sa fenêtre, il regarda le désert gris s'étendant jusqu'aux lointaines montagnes qui profilaient sur le ciel leurs crêtes noires. « Ce pays ne me convient nullement, songeait Bob ». Il préférait la foule grouillante, les

bruits des tramways et les lumières électriques scintillant sur le pavé humide. Du mouvement et… du bruit. Il sentait quelque chose de sinistre dans ce silence… ce silence du désert.

Un cri horrible déchira la nuit. Bob Eden demeura figé sur place. De nouveau le cri retentit… puis une voix rauque et étrange prononça ces mots : « Au secours ! Au secours ! À l'assassin !… Au secours !… Lâchez ce revolver ! »

Bob Eden courut dans le patio. Au même instant, Thorn et Charlie arrivaient d'un autre côté. Madden… Où était Madden ? Mais Bob ne tarda pas à s'apercevoir de la futilité de ses craintes… Madden sortit du salon et se joignit à leur groupe.

Le même cri se répéta. Et Bob Eden aperçut, à dix pas de lui, grimpé sur un perchoir, l'auteur de ces sinistres vociférations. Un petit perroquet d'Australie, au plumage gris, l'air effaré, hurlait à tue-tête.

— La sale bête ! s'écria Madden en colère. Excusez-moi, monsieur Eden. J'ai oublié de vous avertir des habitudes de Tony. Comme vous pouvez l'imaginer, il a passé une jeunesse orageuse.

Le perroquet cessa ses cris et, clignant des yeux vers les trois hommes debout devant lui, il commanda d'un ton solennel :

— Un à la fois, Messieurs, s'il vous plaît, un à la fois !

Madden éclata de rire et dit :

— Il a sans doute appris cela de quelque tenancier de bar.

— Un à la fois, messieurs !

— Ça va, Tony ! lui répliqua Madden. Nous ne sommes pas ici au cabaret. Fiche-nous la paix. M. Eden, j'espère que ces cris ne vous ont pas trop impressionné. Tony a sans doute assisté à un ou deux drames dans les bouges où l'amenait son premier maître. Martin — il se retourna vers son secrétaire — enlevez-moi cet oiseau-là et renfermez-le dans la grange.

Thorn avança. Sous la clarté lunaire, la figure du secrétaire paraissait blême et — était-ce un effet de son imagination ? — il semblait à Bob que ses mains tremblaient lorsqu'elles se tendirent vers le perroquet.

— Viens, Tony, mon petit Tony, viens avec moi.

Délicatement il détacha la chaîne de la patte de Tony.

— M. Eden, vous désirez me voir ? demanda Madden en se dirigeant du côté de sa chambre à coucher.

Il fit entrer Bob et referma la porte.

— Qu'y a-t-il ? Vous avez enfin ces perles ?

La porte s'ouvrit et Chan s'avança dans la pièce d'un pas traînant.

— Que diable voulez-vous ? s'écria Madden.

— Vous, Mossié, pas besoin de moi ?

— Non ! Va-t'en !

— Demain, fit Charlie Chan, continuant son rôle d'Ah Kim, tandis qu'il lançait un coup d'œil d'intelligence à Bob Eden, demain, beau temps. À demain, Mossié.

Il disparut, laissant la porte ouverte. Eden le vit traverser le patio… Chan ne guettait pas à la porte de Madden.

— Que me voulez-vous ? demanda Madden.

Une idée traversa l'esprit d'Eden.

— Je désirais vous parler seul à seul un instant : Thorn, votre secrétaire… on peut avoir confiance en lui, n'est-ce pas ?

Madden haussa les épaules.

— Vous me faites pitié… Ne croirait-on pas que vous m'apportez la Banque d'Angleterre ? Évidemment, Thorn est un garçon loyal : voilà quinze ans qu'il est à mon service.

— Je voulais simplement m'en assurer, répliqua Eden. Demain matin je téléphonerai à mon père. Bonne nuit !

Il retourna dans le patio. Le secrétaire venait d'accomplir sa corvée.

— Bonne nuit, M. Thorn, fit Eden.

— Ah !… bonne… bonne nuit, M. Eden, répondit l'homme qui, furtivement, disparut.

De retour dans sa chambre, Bob se mit à se déshabiller. À la fois intrigué et inquiet, il se demandait si la situation était aussi simple qu'elle le paraissait. Dans ses oreilles retentissaient encore les cris sinistres du perroquet. Était-ce bien dans un bar que Tony avait appris cet horrible appel au secours ?

VI — « Hou malimali »

Oubliant la promesse qu'il avait faite à Madden de se lever de bonne heure pour téléphoner à son père. Bob Eden s'attardait douillettement au lit. Le magnifique lever de soleil du désert, tant décrit dans les livres, avait dû se passer de son admiration, et une brume de chaleur s'étendait sur le monde aride. Après une bonne nuit de sommeil, Bob s'éveilla à neuf heures et s'assit sur son séant.

Il regarda autour de lui et bientôt il se rappela dans quelle partie de la Californie se trouvait située la chambre où il reposait. Un à un, les événements de la veille défilèrent dans sa mémoire. Tout d'abord la scène de l'auberge : le bifteck sauteur et la charmante jeune fille, dont la présence transformait ce maussade café en une véritable oasis. Ensuite le voyage dans le désert en compagnie de Will Holley, le salon somptueux de Madden, le fox-trot d'un orchestre de Denver, le millionnaire penché vers lui et réclamant les perles des Phillimore… Chan en pantoufles de velours, murmurant ses craintes et ses recommandations… enfin, les cris aigus du perroquet dans la nuit désertique.

Néanmoins, les vagues appréhensions avec lesquelles il s'était couché la veille se dissipaient dans la clarté du soleil matinal. Le jeune homme se jugeait ridicule d'avoir écouté le petit détective d'Hawaï. Chan était un oriental et, de surcroît, un policier… un tel homme ne pouvait considérer les événements qu'à travers mille préjugés. Somme toute, lui, Bob Eden, ne représentait-il pas la firme Meek et Eden ?

Il devait agir selon son propre bon sens. Qui dirigeait l'expédition, Chan ou lui ?

La porte s'ouvrit. Sur le seuil se tenait Ah Kim, dans la personne de Charlie Chan.

— Bonjour, Mossié. Vous lever si vou vouloi déjeuner.

Ayant dit, Charlie ferma doucement la porte et entra en faisant la grimace.

— Je ne puis m'habituer à ce parler stupide, observa-t-il. Un Chinois qui abandonne sa dignité ressemble à un homme dépouillé de ses vêtements. Il me semble que vous avez passé une excellente nuit de repos.

Eden bailla.

— Comparé à moi, Rip Van Winkle avait de l'insomnie.

— Parfait. Je vous conseille de vous lever à présent, car le puissant Madden est en proie à une crise de nerfs sur le tapis de son salon.

Eden sourit et repoussa les couvertures.

— Allons mettre un terme à ses souffrances.

Chan regardait par la fenêtre.

— Permettez-moi de contempler la nature. De tous côtés le désert s'étend à perte de vue comme le plancher de l'éternité. Des lieues et des lieues de sable !

— En effet, c'est le désert, l'immense désert. Voyons, Charlie, parlons peu mais parlons bien, puisque nous en avons maintenant l'occasion. Hier, vous avez subitement changé vos plans…

— De grands soupçons…

— Pourquoi ?

Chan le dévisagea sévèrement.

— N'avez-vous pas entendu le perroquet hier soir ? « À l'assassin ! Au secours ! Lâchez ce revolver ! »

— Je l'ai entendu comme vous. Mais cela ne veut rien dire.

— Sachez que les perroquets n'inventent rien. Ils répètent simplement les paroles prononcées devant eux.

— Et sans doute Tony répétait-il des cris entendus dans un cabaret en Australie ou sur un bateau. Je sais que Madden a dit la vérité au sujet de l'oiseau. Permettez-moi de vous l'avouer, Charlie, à bien considérer les choses sous la brillante clarté du matin, j'estime qu'hier soir, nous avons agi comme des sots. Je me propose de remettre le collier de perles à Madden avant le déjeuner.

Charlie Chan demeura un instant silencieux.

— Si j'osais, je recommencerais l'éloge de la patience. La jeunesse s'emballe trop vite. Veuillez suivre mon conseil et attendre.

— Attendre… attendre quoi ?

— Que j'aie arraché quelques autres bribes de conversation de Tony. Tony est un oiseau très intelligent… il parle le chinois. Sans prétendre l'égaler en savoir, moi aussi, je parle chinois…

— Que comptez-vous apprendre de Tony ?

— Peut-être me révélera-t-il ce qui va de travers dans le ranch, fit Chan.

— Il me semble que tout y marche droit.

Chan hocha la tête.

— Il m'est bien difficile de discuter avec un jeune homme aussi spirituel.

— Je vous en prie, Charlie, écoutez-moi. J'ai promis d'appeler mon père au téléphone ce matin. Madden croira que je me suis moqué de lui.

— Hou malimali ! répondit Chan.

— Vous avez sans doute raison, mais je n'entends pas le chinois.

— Vous faites une erreur bien excusable. Permettez-moi de vous donner une petite leçon : ce n'est pas du chinois, mais du hawaïen. « Hou malimali » est une expression très employée dans les îles et qui signifie : bercez-le d'espoir en lui contant de légers mensonges ou, comme s'exprime en termes vulgaires mon cousin Willie Chan, chef d'équipe de football chinois : « Faites-le marcher ! »

— Plus aisé à dire qu'à faire, répliqua Eden.

— Un jeune homme capable comme vous peut mener à bien ce petit jeu pendant quelques heures, juste le temps de faire parler Tony.

Eden réfléchit. Paula Wendell venait au ranch dans la matinée. Il ne pouvait partir sans la revoir.

— D'accord, j'attendrai donc jusqu'à deux heures, promit Bob Eden. Si rien ne se passe d'ici là, nous livrons les perles. Est-ce compris ?

— Peut-être…

— Que signifie ce « peut-être » ?

— Peut-être livrerons-nous les perles, précisa Chan.

Eden, déconcerté, regarda le Chinois et lut l'obstination dans ses yeux noirs.

— Quoi qu'il arrive, ajouta Chan, je vous sais gré de bien vouloir suivre mon avis. Hâtez-vous de venir goûter au misérable déjeuner préparé par moi.

— Dites à Madden que je descends tout de suite.

Dans le patio, placé sur son perchoir en face de la fenêtre de Bob Eden, Tony picorait son repas. Le jeune homme aperçut Chan se dirigeant vers l'oiseau.

— Hou la ma ! cria le détective.

Tony regarda le Chinois et pencha la tête de côté.

— Hou la ma ! répondit-il, d'une voix stridente.

Chan s'approcha davantage du perroquet et se mit à lui parler rapidement en chinois. Il s'arrêtait de temps à autre et l'oiseau répondait drôlement en se servant de certaines phrases du discours de Chan.

— On se croirait au cirque, songeait Bob.

Soudain un homme apparut de l'autre côté du patio. C'était Thorn, son visage pâle assombri par la colère.

— Que diable fais-tu là ? s'écria-t-il.

— Padon, Mossié. Tony bien zentil… moi li plendle dans la cuisine avec moi.

— Veux-tu bien te sauver et laisser ce perroquet tranquille ?

Chan s'éloigna. Le secrétaire le suivait des yeux, le regard chargé de haine et d'appréhension. Bob, témoin de cette scène, se demandait si, après tout, Chan n'avait pas raison de se méfier.

Il se précipita dans la salle de bain, située entre sa chambre et une autre pièce inoccupée. Quand enfin il rejoignit Madden il lui sembla discerner des traces d'irritation sur le visage du millionnaire.

— Excusez-moi si je suis en retard… sans doute l'air du désert…

— C'est très bien. Il n'y a pas de temps de perdu. J'ai déjà demandé la communication avec votre père.

— Excellente idée, répondit le jeune homme, sans enthousiasme. Vous avez demandé son bureau ?

— Naturellement.

Eden se rappela soudain qu'on était au samedi matin. À moins qu'il ne plût à San Francisco, Alexandre Eden était déjà en route pour les terrains de golf de Burlingam, où il resterait jusqu'au soir et peut-être y passerait-il la journée du dimanche. « Pourvu qu'il fasse beau dans le Nord », songeait Bob.

Thorn entra, calme et solennel dans son costume de serge bleue ; d'un œil avide il regarda la table placée à côté du feu. Les trois hommes prirent place pour déguster le déjeuner préparé par le nouveau serviteur Ah Kim… un repas excellent, car Charlie

Chan n'avait pas oublié son apprentissage dans la maison des Phillimore. Bientôt Madden se rasséréna.

— J'aime à croire, dit Madden que les cris du perroquet ne vous ont pas trop effrayé hier soir ? demanda-t-il à Bob.

— J'avoue avoir éprouvé quelque peur, mais dès que j'eus découvert l'auteur de ce vacarme, je me suis senti plus tranquille.

— Tony est une petite bête au plumage terne, mais au passé rouge, observa Madden.

— Comme beaucoup de gens, conclut Eden.

Madden le regarda bien en face.

— Un capitaine de navire australien me fit cadeau de ce perroquet et je l'ai amené ici pour qu'il tienne compagnie à mon serviteur, Louie Wong.

— Il me semblait que votre domestique se nommait Ah Kim, dit Eden, d'un air innocent.

— Ah !... celui-ci... Louie Wong a été rappelé à San Francisco l'autre jour. Cet Ah Kim vint justement m'offrir ses services hier soir ! j'ai sauté sur l'occasion et Ah Kim le remplace jusqu'au retour de Louie Wong.

— Le hasard vous a bien servi. On rencontre rarement d'aussi bons cuisiniers qu'Ah Kim.

— Oui, il fera l'affaire, acquiesça Madden. Lorsque je m'installe ici pour quelque temps, j'emmène avec moi une partie de mon personnel domestique. Cette fois, ma visite était plutôt inopinée.

— Vous résidez de préférence à Pasadena ?

— Oui… Je possède une propriété dans l'avenue des Orangers. Je garde ce ranch pour m'y reposer les fins de semaine de temps à autre, quand je ressens une pointe d'asthme. Il faut bon de s'éloigner parfois de la ville.

Le millionnaire recula sa chaise de la table et consulta sa montre.

— D'un instant à l'autre nous allons avoir la communication avec San Francisco, déclara-t-il, plein d'espoir.

Eden jeta un coup d'œil à l'appareil placé sur un guéridon dans un coin de la salle.

— Avez-vous demandé mon père personnellement, ou simplement son bureau ?

— J'ai demandé son bureau, répondit Madden. Si votre père est absent, nous pourrons lui laisser un message.

Thorn s'avança de Madden.

— Monsieur, songez-vous à cette interview pour Holley ?

— Oh ! la peste soit de ce plumitif ! Pourquoi le lui ai-je promis cet article ?

— Voulez-vous que j'apporte la machine à écrire ici ? proposa le secrétaire.

— Non… allons dans votre chambre. M. Eden, si le téléphone sonne, vous serez bien aimable d'y répondre.

Madden et son secrétaire sortirent. Ah Kim arriva silencieusement et débarrassa la table. Eden alluma une cigarette et s'assit devant le feu, que le radieux soleil du dehors rendait superflu.

Au bout de vingt minutes, la sonnerie du téléphone retentit. Eden se précipita vers l'appareil, mais avant qu'il eût décroché le récepteur, Madden se trouvait à côté de lui.

Bob étouffa un soupir de déception : il avait espéré être seul pendant la communication. À l'autre extrémité du fil, il entendit bientôt la voix fraîche et mélodieuse de la jolie secrétaire de son père.

— Allo ! C'est Bob Eden qui vous parle du ranch de M. Madden, dans le désert. Comment allez-vous par cette superbe matinée ?

— Qui vous a dit qu'il faisait beau ici ? demanda la jeune fille.

— Ne me dites pas qu'il fait mauvais temps à San Francisco : vous me briseriez le cœur.

— Pourquoi donc ?

— Parce que… si vous êtes ravissante par tous les temps, j'aime à me figurer les rayons de soleil éclairant votre chevelure.

Madden abattit une lourde main sur l'épaule de Bob.

— Que racontez-vous là ? Vous prenez rendez-vous avec une actrice ? Songez plutôt à notre affaire !

— Excusez-moi, M. Madden. Miss Chase, mon père est-il là ?

— Non. Un samedi, vous ne le voudriez pas !… Et le golf ?

— Ah ! je comprends ! Ainsi le temps est beau à San Francisco. Veuillez lui dire de demander, dès son retour, la communication avec Eldorado 76.

— Où est votre père ? interrogea vivement Madden.

— Il est parti jouer au golf.

— Où ?

— Sans doute sur les links de Burlingham ? demanda Eden à la jeune fille encore à l'appareil.

— Pas aujourd'hui, répondit-elle. Des amis l'ont emmené ailleurs, il ne m'a pas dit où.

« L'excellente jeune fille », songea Bob.

— Merci beaucoup, Mademoiselle. Laissez simplement un message sur le bureau de mon père.

Il raccrocha le récepteur.

— C'est regrettable, observa-t-il, bien soulagé intérieurement. Mon père s'en est allé avec des amis et personne ne sait où il se trouve.

— En voilà un drôle de commerçant ! pesta Madden. Pourquoi abandonne-t-il ainsi sa maison ?

— Je vous en prie, M. Madden…

— Le golf ! Le golf ! Toujours le golf ! rugit le millionnaire. Le golf a ruiné plus d'individus que le whisky. Ah ! si je m'étais amusé sur des terrains de golf, je ne serais pas arrivé à la situation

que j'occupe aujourd'hui. Si votre père possédait un brin de bon sens…

— Je n'en ai que trop entendu ! s'exclama Bob en se levant.

Les façons de Madden se modifièrent instantanément.

— Excusez mon emportement. Vous admettrez tout de même que ces retards m'exaspèrent. Je comptais emporter ce collier aujourd'hui.

— La journée ne fait que commencer. Les perles peuvent partir avant ce soir.

— Je le souhaite. (Madden fronça le sourcil). Je puis vous dire que je n'ai point été habitué à ces atermoiements.

Dans un geste de colère, il secouait son énorme tête en sortant de la pièce.

Madden, ce brasseur de millions attachait une importance inexplicable à un petit collier de perles, songeait Bob Eden. Son père vieillissait et se tenait trop peu au courant du marché diamantaire de New-York… Avait-il commis une erreur ridicule en évaluant le bijou ? Ce collier de perles valait-il beaucoup plus que la somme demandée, et Madden voulait-il à tout prix le mettre en sûreté avant que le bijoutier reconnût sa méprise et annulât la vente ? Sans doute, Alexandre Eden avait donné sa parole ; cependant, Madden pouvait craindre que le bijoutier, mieux informé, ne revînt sur sa décision.

Le jeune homme arpenta nonchalamment le patio. Le vent frais de la nuit était tombé et Bob contemplait le désert des romans et des chansons, brûlant sous les feux du soleil. Dans la pe-

tite cour sablée du ranch, la vie s'épanouissait. Des poules grasses et des dindons majestueux se prélassaient derrière un treillis de fil de fer. Pendant un instant, Bob admira une plate-bande de fraises rouges et appétissantes. Levant les yeux, il remarqua sur les branches lisses des peupliers des bourgeons déjà formés, promesse d'une ombre bienfaisante.

Cette végétation et cette animation au sein du désert paraissaient une anomalie. Bob Eden fit le tour de la propriété. Dans un coin il aperçut un grand réservoir à moitié plein d'eau… vision délicieuse par un après-midi estival…

Il revint dans le patio et s'arrêta pour parler à Tony. Le perroquet lui sembla abattu.

— Hou la ma ! fit Eden.

Tony se rengorgea aussitôt.

— Sung kaï yat bo, répondit l'oiseau.

— Ma foi, continue, je n'y comprends goutte, fit Eden d'un ton facécieux.

— Djî fung laô hop, ajouta Tony.

— Tu as sans doute raison, approuva Eden, et il poursuivit son chemin.

Il se demandait ce que faisait Chan. De toute évidence, le petit détective se soumettait aux ordre de Thorn et se tenait loin du perroquet. Rien de surprenant : des fenêtres de sa chambre le secrétaire voyait très bien le perchoir de Tony.

De retour au salon, Bob Eden prit un livre. Un peu avant midi, il entendit la toux asthmatique d'Horace Greeley dans la cour. Il se leva vivement pour aller au devant de Will Holley, tout souriant et plein de vivacité.

— Bonjour, lui dit Bob. Madden et Thorn rédigent l'interview. Asseyez-vous (Il s'approcha du journaliste). Sachez que je n'ai point apporté les perles. Mon affaire avec Madden n'est pas encore réglée.

Holley l'observa avec curiosité.

— Tiens ! Je croyais que tout allait bien de ce côté. Que s'est-il donc passé ?

— Je vous le dirai plus tard. Peut-être irai-je en ville cet après-midi. (Puis, élevant légèrement la voix). Je suis heureux de vous revoir ; je commençais à trouver le désert un peu monotone.

Holley esquissa un sourire.

— Du courage, mon vieux ! Ça vous permettra de vous instruire tout en vous divertissant. (Il lui tendit un journal). L'édition hebdomadaire de l'Eldorado Times, qui vient de sortir des presses. Toutes les nouvelles sensationnelles… le départ de Louie Wong pour San Francisco.

Eden prit le journal — huit petites pages de nouvelles et d'annonces. Il parcourut des yeux la première page.

« Il paraît que le banquet de l'Entraide Féminine fut en tous points réussi mardi soir. On ne peut qu'encourager les bonnes volontés.

« Oui, mais le plus intéressant se trouve à la page trois. Vous y apprendrez que les coyotes envahissent la vallée. Les gens posent des pièges.

« Heureusement qu'Henry Gratton surveille la basse-cour de M. Dickey pendant le voyage de celui-ci à San Francisco, lut Bob, souriant de tous ces papotages de feuille de choux.

Holley se leva et regarda tristement son journal minuscule.

— Dire qu'autrefois je travaillais avec Mitchell au New-York Sun. Ne montrez pas ce canard à Harry Fladgate… Au temps où je fréquentais Harry, j'étais un vrai journaliste. (Il marcha dans le salon et demanda à Bob) : M. Madden vous a-t-il fait admirer sa panoplie ?

— Ma foi, non.

— Elle est remarquable, mais poussiéreuse. Je crois bien que Louie avait peur d'y toucher. Presque toutes ces armes ont leur histoire… Tenez… au-dessus de chacune se trouve une petite carte dactylographiée : « Offert à P. J. Madden par Til Taylor. » Taylor a été un des meilleurs shériffs de l'Orégon. Regardez celle-ci : « Don de Bill Tilghman à Madden ».

— Et ce fusil avec tous ces crans ?

— Il a appartenu à Billy le Kid, répondit Holley. Parlez de ce Billy à un habitant de New Mexico. Tenez, voici un revolver qui vient de Bat Masterson. Mais le clou de la collection — il se tourna vers Eden — tiens… il a disparu…

— Il manque une arme ? demanda Eden à voix basse.

— On le dirait. Un des premiers revolvers Colt qu'on ait fabriqués… offert à Madden par Bill Hart, qui a tourné plusieurs scènes dans ces parages. Voilà où il se trouvait, ajouta Holley, désignant du doigt l'emplacement vide.

Eden le tira par la manche.

— Une minute. Laissez-moi réfléchir. Un revolver manque… la carte aussi… on voit encore la trace des petits clous qui la fixaient au mur.

— Oui, eh bien ? fit Holley, surpris de l'attitude de son compagnon.

Eden passa son doigt sur le mur.

— Il n'y a pas de poussière à l'endroit où se trouvait la carte. À mon avis, le revolver de Bill Hart a été enlevé depuis quelques jours seulement.

— Que me chantez-vous là ?

— Chut !

La porte s'ouvrit et Madden, suivi de Thorn, entra au salon. Le millionnaire demeura un instant immobile, le regard fixé sur les deux jeunes gens.

— Bonjour, M. Holley. Je viens de terminer votre interview. Ne me disiez-vous pas que vous alliez la télégraphier à New-York ?

— Presque sûrement. J'en ai informé mon ami ce matin par téléphone et sans doute sera-t-il ravi de la publier dans son journal.

— Oh ! vous savez, ce n'est rien de sensationnel. Ne manquez pas d'expliquer en quelles circonstance, je vous l'ai donnée. Ceux qui me redoutent à la Bourse de New-York se féliciteront de me sentir au loin. Surtout, ne changez rien à mon petit papier.

— Pas une virgule. Je retourne en ville à présent. Tous mes remerciements M. Madden.

— Il n'y a pas de quoi. Je suis heureux de vous avoir rendu service.

Eden suivit Holley dehors.

— Vous m'avez paru tourmenté au sujet de ce revolver. Que se passe-t-il donc ? demanda le journaliste.

— Oh ! rien de grave ! Cependant…

— Cependant… ?

— J'ai l'impression qu'un événement étrange a eu lieu dans ce ranch ces jours derniers.

Holley le regarda longuement.

— Pas possible ! Dites-moi ce que vous avez découvert.

— Plus tard. L'histoire serait trop longue à vous raconter et il ne faut pas que Madden nous voie bavarder ensemble. Je passerai tantôt au journal, comme je vous l'ai promis.

Holley sauta dans sa voiture.

— C'est bon. Je patienterai jusque-là. À bientôt.

Eden eut le cœur serré en voyant Horace Greeley cahotant sur la route poudreuse. Le journaliste venait d'apporter au ranch un

peu de cette ambiance chaude et sympathique qui y manquaient. Mais la mélancolie du jeune homme se mua soudain en joie : dans le lointain, il aperçut une petite automobile élégante conduite par la jolie fille rencontrée la veille à l'Oasis, Paula Wendell.

Il tint la grille ouverte. Paula le salua d'un geste amical de la main et amena sa voiture devant le porche de la maison.

— Bonjour ! lui dit-il. Je me demandais si vous alliez venir.

— Je me suis réveillée très tard. Dans le désert, je dors toujours beaucoup. Les gens prétendent que cet air produit un effet enivrant, comparable à celui du vin.

— Vous avez bien déjeuné, au moins ?

— Certainement. À l'Oasis.

— Pauvre enfant ! Vous avez bu cet horrible café ?

— Bah ! Qu'importe ! Will Holley m'a affirmé que Madden est visible en ce moment.

— Madden ? Vous le verrez sûrement. Entrez.

Thorn se trouvait seul dans le salon. Il dévisagea la jeune fille d'un œil sournois.

— Thorn, fit Eden, voici une jeune personne qui désire voir M. Madden.

— J'ai une lettre de lui, expliqua Paula. Il nous autorise à tourner quelques scènes d'un film dans son ranch. Vous vous souvenez peut-être de ma visite de mercredi soir ?

— Je m'en souviens, répondit Thorn avec aigreur. J'en suis fâché, mais M. Madden ne peut encore vous recevoir. Il me prie de vous informer qu'il se voit malheureusement dans l'obligation de revenir sur la permission accordée dans sa lettre.

— Je n'accepterai ce refus de personne autre que de M. Madden, répliqua la jeune fille, une lueur d'acier éclairant son regard.

— Je vous le répète, il ne peut vous recevoir.

Paula Wendell s'assit.

— Veuillez dire à M. Madden que son ranch est superbe, reprit-elle. Prévenez-le que je suis assise dans un des fauteuils de son salon et que je ne bougerai pas avant de lui avoir parlé.

Thorn, les yeux furibonds, hésita une seconde. Puis il sortit.

— Bravo, Mademoiselle ! fit Eden. Vous avez du cran !

— Il le faut bien. Depuis trop longtemps je me débrouille seule pour daigner prêter l'oreille aux sottises d'un simple secrétaire.

Madden entra en coup de vent :

— Eh bien, quoi ? Que voulez-vous encore ?

— M. Madden, dit la jeune fille en se levant, un doux sourire rayonnant sur son visage. J'étais certaine que vous ne me laisseriez pas partir sans me voir. J'ai ici la lettre que vous m'avez écrite de San Francisco. Vous vous en souvenez ?

Madden prit la lettre et la parcourut du regard.

— Oui, oui, Miss Wendell, excusez-moi, mais depuis lors, certains événements… je traite une affaire… (Il jeta un coup d'œil

vers Eden). En réalité, cela m'ennuierait beaucoup de voir le ranch envahi par des acteurs de cinéma en ce moment. Je suis désolé de vous refuser…

Le sourire de la jeune fille s'évanouit.

— Bon. Cela me vaudra une mauvaise note auprès de mes chefs. Les gens pour qui je travaille n'admettent point d'excuses… seuls les résultats comptent à leurs yeux. Je leur avais annoncé que tout marchait bien…

— Vous avez été un peu vite en besogne…

— Comment ça ? N'avais-je point la promesse formelle de P. J. Madden ? Je m'imaginais, sottement, peut-être, que M. Madden ne revenait jamais sur sa parole.

Le millionnaire paraissait gêné.

— Bien… évidemment… je… jamais je ne reviens, en effet, sur ma parole. Quand pensiez-vous amener votre monde ici ?

— Tout était arrangé pour lundi.

— Impossible ! Si vous pouviez remettre à quelques jours… disons jeudi, par exemple. (De nouveau il regarda Eden). Notre affaire sera sûrement conclue avant jeudi.

— Certes, acquiesça Eden, heureux de faciliter les choses.

— Parfait, Alors ! (Madden considéra un instant la jeune fille et ses yeux s'adoucirent). Jeudi le ranch est à votre disposition, mademoiselle. Peut-être n'y serai-je point, mais je laisserai les instructions nécessaires.

— Vous êtes on ne peut plus aimable, M. Madden. Je savais qu'on pouvait compter sur vous.

Thorn quitta la pièce, en lançant un regard courroucé vers le dos de son patron.

Madden souriait avec bonhomie.

— La réputation de P. J. Madden demeure intacte, fit-il. Sa parole vaut un écrit…, n'est ce pas ?

— si quelqu'un en doute, qu'il vienne me trouver, répliqua Miss Wendell.

— Voici bientôt l'heure du déjeuner. Voulez-vous nous honorer de votre présence… ?

— Vraiment ?… M. Madden…

— Mais si, elle va rester, intervint Bob Eden. Elle prend ses repas à Eldorado dans une auberge appelée l'Oasis, et si elle refuse votre invitation, elle a tort…

— Vous tous bien aimable pour moi, dit-elle.

— Soyez donc la bienvenue. Votre présence égayera le repas. Ah Kim, un autre couvert ! Miss Wendell, nous déjeunons dans dix minutes, fit Madden en sortant.

Paula se tourna vers Eden.

— Et voilà ! Je savais bien que le malentendu disparaîtrait dès qu'il me verrait.

— Bien sûr. Tout irait mieux dans ce triste monde si tous les hommes pouvaient seulement vous voir !

— Cela ressemble fort à un compliment, observa Paula.

— En tout cas, j'ai voulu vous en faire un. Il est peut-être mal tourné, mais montrez-vous indulgente… Pour l'instant, j'ai l'esprit très occupé. J'essaie de devenir un homme d'affaires…

— Vous n'êtes donc pas un vrai homme d'affaires…

— Je ne suis rien du tout ; je cherche ma voie. Savez-vous que vous m'avez donné à réfléchir hier soir ?

— Vous m'en voyez très fière.

— Oh ! Ne raillez pas ! Quand je vous vois travailler pour gagner votre existence… pour vous payer les merveilleux rôtis de L'Oasis et le reste… je me sens encore le petit garçon de son papa. Votre exemple me déciderait à changer ma manière de vivre, que je n'en serais pas surpris.

— Alors ma vie n'aura pas été inutile. Que diable signifie tout cet arsenal ? demanda-t-elle en montrant la panoplie suspendue au mur.

— Oh !… c'est la collection d'armes à feu du charmant Madden, une fantaisie de ce vieux millionnaire. Approchez, je vais vous raconter l'histoire de chacun de ces joujoux.

■■

Bientôt Madden et Thorn revinrent et Ah Kim servit un déjeuner réussi en tous points. Thorn se tut durant le repas, mais Madden, sous le charme des yeux brillants de la jeune fille, parlait avec volubilité et éloquence.

Au moment du café, les yeux de Bob Eden se portèrent sur la grande horloge : elle marquait deux heures moins cinq. À deux heures ! Chan avait dit : à deux heures !... Quelle décision prendre ? Le visage impassible de l'Oriental n'avait rien révélé au jeune homme au cours du repas.

Madden racontait avec force détails les luttes de sa jeunesse pour arriver à conquérir la fortune, quand le Chinois entra dans la salle. Il demeura immobile, mais son attitude alerta le millionnaire tout aussi sûrement qu'un coup de feu.

— Voyons, qu'y a-t-il ? interrogea Madden.

— La mort ! répondit Ah Kim, d'un ton solennel. La mort fatale. Finies peines, finies misères !

— Allons ! explique-toi !

Thorn écarquillait les yeux.

— Pov' petit Tony ! se lamentait Ah Kim.

— Eh bien... qu'est-il arrivé à Tony ?

— Pov' petit Tony, li fêter la bonne année au pays de Hadès.

Aussitôt Madden se leva et courut au patio. Sur le sol, au pied du perchoir, gisait le corps inanimé du perroquet chinois.

Le millionnaire se baissa et ramassa l'oiseau.

— Mon pauvre petit Tony, murmura-t-il. C'est fini... il est mort.

Eden observait Thorn. Pour la première fois, il découvrit l'ombre d'un sourire sur le visage pâle du secrétaire.

— Pauvre Tony ! poursuivit Madden, il se faisait vieux. Et, comme dit Ah Kim, la mort est inévitable…

Il s'interrompit et scruta le visage impassible du Chinois.

— Je m'y attendais, ajouta-t-il. Tony ne se portait pas très bien ces derniers temps. Tiens, Ah Kim, emporte-le et enterre-le quelque part, fit-il, tendant au Chinois le paquet de plumes qui avait été Tony.

— Bien. Moi empolte li.

Dans la grande salle, l'horloge fit entendre deux coups nets et sonores. Ah Kim, en la personne de Charlie Chan, s'éloignait lentement. Il tenait l'oiseau mort dans ses bras et lui marmottait quelque chose en chinois.

Soudain il regarda derrière lui :

— Hou malimali, prononça-t-il distinctement.

Bob Eden se rappela alors sa première leçon d'hawaïen.

VII — Le facteur se met en route

Les trois hommes et la jeune fille regagnèrent la salle commune mais toute gaieté avait disparu et Madden demeurait taciturne.

— Pauvre Tony, dit-il quand ils furent assis. Il me semble que je perds un ami. On me l'avait donné voilà cinq ans.

Bientôt Paula Wendell se leva.

— Il faut que je retourne en ville, annonça-t-elle. Monsieur Madden, je vous remercie de votre amabilité. Alors, entendu pour jeudi, n'est-ce pas ?

— Oui… si rien ne vient déranger mes plans. Où vous écrire en cas de contre-ordre ?

— Je loge à l'hôtel du Désert… mais rien ne doit venir changer votre décision. Je compte sur la promesse de P. J. Madden.

— Bien sûr… bien sûr… Je regrette que vous nous quittiez si tôt.

Bob Eden s'approcha de Paula.

— Je voudrais aussi faire un petit tour à Eldorado, dit-il. Si cela ne vous ennuie pas, Mademoiselle, je vous prierai de me prendre dans votre voiture.

— Enchantée… seulement je ne puis vous promettre de vous ramener.

— Oh ! je n'en demande pas tant. Je reviendrai à pied.

— Pas nécessairement, intervint Madden. Je crois bien que Ah Kim sait conduire… c'est un garçon vraiment précieux. Tantôt il ira en ville chercher quelques provisions. Notre garde-manger est presque vide. Il vous reprendra.

Le Chinois entrait justement pour débarrasser la table.

— Ah Kim, vous prendrez M. Eden ce soir en rentrant.

— Bien, Mossié, moi plendle li, répondit Ah Kim d'un air détaché.

— Je vous attendrai devant l'hôtel, à l'heure que vous m'indiquerez, proposa Bob.

Ah Kim le regarda de travers.

— À cinq heules, peut-êtle.

— Entendu, cinq heures.

— Si vous en retâl, moi filer sans vous, avertit le Chinois.

— J'y serai, promit le jeune homme.

Il alla dans sa chambre prendre sa casquette. Quand il reparut, Madden lui dit :

— Si votre père téléphone pendant votre absence, je lui recommanderai, de votre part, de mener l'affaire rondement.

Eden n'avait pas songé à cela. Le cœur faillit lui manquer. Si son père rentrait inopinément au bureau… mais non ! ce n'était pas possible. Quoi qu'il en soit, il devait dissimuler ses craintes.

— Certes, répondit-il, d'une voix naturelle. Et s'il refuse d'envoyer les perles sans un mot de moi, priez-le de m'appeler vers six heures.

Devant la maison, Paula Wendell manœuvrait adroitement sa voiture. Bob tint la grille ouverte et rejoignit l'auto sur la route sablonneuse.

La voiture prit de la vitesse et Eden put contempler à loisir ce monde étrange que Holley nommait le « jardin du diable ». Au loin, des montagnes dressaient leurs pics coiffés de neige sur un ciel d'un bleu de cobalt. Mais partout ailleurs il ne voyait que le désert, interminable surface grise parsemée de buissons et

d'arbres qui tous portaient des épines cruelles. Un bizanae pointait vers le ciel un doigt menaçant, les éternels arbres de Judée ressemblaient à des tronçons calcinés.

— Eh bien, comment trouvez-vous le paysage ? demanda la jeune fille.

— Ce sont les cendres du feu de l'enfer, observa Bob en haussant les épaules.

Elle se mit à rire.

— Personne n'aime le désert au premier abord. Je me souviens de cette nuit où je débarquai du train d'Eldorado avec mon pauvre papa. J'arrivais des environs de Philadelphie où tout était vieux et civilisé et me trouvais subitement transportée dans cette région à l'aspect sauvage. Mon cœur d'enfant se brisa.

— Pauvre petite ! Et maintenant, vous l'aimez, ce désert ?

— Je l'adore ! Je ne tardai pas à découvrir l'étrange beauté de cette contrée baignée de soleil. Vous y viendrez, vous aussi. Au printemps, après les pluies, j'aimerais à vous conduire aux Sources du Palmier. La verveine y couvre le sol d'un tapis vieux rose et sur les arbres les plus laids s'épanouissent des fleurs d'une délicatesse exquise. Et puis, en toutes saisons, il y a les nuits du désert, les nuits calmes et reposantes où l'on respire un air pur sous les pâles étoiles du firmament.

— Oh ! je ne doute point que cet endroit soit idéal pour une cure de repos mais je n'en sens nullement le besoin.

— Qui sait ? Peut-être avant votre départ vous aurai-je introduit dans la secte très ancienne des Amis du Désert. Les qualités

requises sont : une âme tendre et un goût très vif pour la beauté… Oh !… n'y entre pas qui veut.

Un panneau de publicité aux couleurs criardes était suspendu en travers de la route : « Arrêtez ! Avez-vous acheté un lopin de terre dans Date City ? »

Un petit jeune homme mal vêtu sortit du bureau de vente du lotissement, s'avança sur la route et leva la main. Docilement, la jeune fille stoppa sa voiture.

— Bonjour, mes amis, dit le jeune homme. Voici une occasion unique de votre vie. Ne la ratez pas. Choisissez un terrain dans Date City, la future métropole du désert.

Bob regarda le paysage désolé.

— Cela ne m'intéresse pas, déclara-t-il.

— Songez à ces malheureux qui autrefois tenaient le même langage devant les lotissements de Spring et Sixth, à Los Angeles. Cela ne les intéressait pas non plus et ils pouvaient y acheter deux lots pour une bouchée de pain. Pensez à l'avenir. Pouvez-vous imaginer ce que deviendra ce coin dans une dizaine d'années ?

— Il me semble que je le vois d'ici. Il sera exactement comme aujourd'hui.

— Aveugle ! s'exclama le jeune vendeur. Aveugle ! Ceci ne demeurera pas éternellement le désert. Tenez !

Il désignait du doigt un infime tuyau de plomb entouré de rocailles et essayant de tenir le rôle d'une fontaine. Un mince filet d'eau s'échappait de l'ouverture.

— De l'eau ! de l'eau ! Monsieur, de l'eau pure, l'élixir de vie coulant à flot du sein de la terre ! Je vois une cité immense se dresser sur cet emplacement, des gratte-ciel, des cinémas : le terrain vaudra alors deux mille dollars le mètre carré et vous pouvez l'acquérir aujourd'hui pour deux pauvres petits dollars…

— J'en prendrai pour un dollar, fit Eden, sarcastique.

— J'en appelle à vous, mademoiselle, continua le marchand de terrain. Si cette bague à votre annulaire a quelque signification, vous vous marierez bientôt.

Eden, tout surpris, remarqua en effet une grosse émeraude montée sur platine au doigt de Paula Wendell.

— … Vous, mademoiselle, vous êtes plus prévoyante. Achetez aujourd'hui même un lot et conservez-le pour… pour vos enfants. Une fortune ! N'est-ce pas que j'ai raison, Mademoiselle.

— Peut-être, dit la jeune fille, le regard perdu au loin. Mais vous vous trompez. Ce monsieur n'est pas mon fiancé.

— Oh ! fit l'autre, embarrassé.

— Je suis un étranger de passage dans le désert, précisa Bob.

— Voilà… vous ne me comprenez pas parce que vous êtes étranger au pays. Sachez que Los Angeles ressemblait autrefois à cette morne étendue.

— Pour certaines gens… cela n'a pas changé, observa Eden.

Le jeune homme lui lança un regard sévère.

— Oh ! je comprends ! Vous venez de San Francisco. (Il se tourna vers la jeune fille.) Ainsi, ce monsieur n'est pas votre fian-

cé, Mademoiselle ? Mes sincères félicitations !

— Je le regrette, dit Eden.

— Moi aussi, répliqua le vendeur. Je regrette de vous voir laisser passer une aussi belle occasion. Peut-être un jour vos yeux s'ouvriront-ils et alors revenez me voir. Je viens ici le samedi et le dimanche et nous avons un bureau à Eldorado.

Ils laissèrent cet indiscret auprès de la fontaine en miniature.

— Pauvre garçon ! fit la jeune fille. Les pionniers ont toujours une besogne ingrate.

Eden demeura un instant silencieux.

— Je ne suis guère observateur, dit-il enfin.

— Que voulez-vous dire ?

— Cette bague… je ne l'avais pas encore remarquée. Vous êtes sans doute fiancée… ?

— Cela m'en a tout l'air.

— N'allez surtout pas épouser quelque acteur de cinéma portant une trousse de maquillage !

— Vous devriez me connaître un peu mieux.

— Évidemment. Mais à quoi ressemble ce favori des dieux ?

— Il m'aime.

— Je l'espère bien.

Eden redevint taciturne.

— Vous êtes fâché ? demanda Paula.

— Non, mais terriblement vexé… Je devine votre répugnance à satisfaire ma curiosité.

— Je désire garder pour moi certains incidents de ma vie. Nous nous connaissons encore trop peu…

— Comme il vous plaira, acquiesça Bob.

L'automobile fila de plus belle, passa entre les deux amas de rochers qui figuraient des montagnes et bientôt Eldorado apparut ramassée autour de la minuscule gare rouge. La petite ville semblait toute triste et abandonnée.

■■

Lorsque les deux jeunes gens descendirent de voiture devant l'hôtel du Désert, Bob Eden interrogea Paula :

— Quand vous reverrai-je ?

— Mardi, peut-être.

— Probablement, je serai déjà parti. Il faut que je vous revoie auparavant.

— Demain matin je vais du côté du ranch. Si vous voulez, je vous prendrai en passant.

— C'est très gentil de votre part… mais demain est encore loin. Je penserai à vous ce soir, pendant que vous dînerez à l'Oasis. À demain, donc. Dois-je vous offrir un réveille-matin ?

— Je ne me lèverai pas trop tard. Au revoir !

— Au revoir et merci de cette délicieuse promenade.

Traversant la rue, il se rendit à la gare où se trouvait le bureau télégraphique. Dans l'étroit réduit occupé par l'employé, il aperçut Will Holley, debout, une feuille de papier à la main.

— Tiens, bonjour ! lui dit Holley. Je vais faire envoyer cette interview. Vous me cherchiez ?

— Oui, mais je vais, si vous me le permettez, expédier d'abord un télégramme urgent.

L'employé, un jeune homme bourru aux cheveux filasse, leva la tête.

— Pas moyen, Monsieur. M. Holley bloque la ligne pour un bon moment.

Holley éclata de rire.

— Ça va, mon petit, dit Holley en riant. Vous pouvez interrompre mon message pour transmettre celui de M. Eden ; vous le reprendrez ensuite.

Le sourcil froncé, Eden réfléchit au texte de sa dépêche. Comment révéler la situation à son père sans la dévoiler à d'autres ? En fin de compte, il écrivit :

« Acheteur présent, toutefois en raison de certaines circonstances nous lui faisons un peu hou malimali. Madame Jordan traduira. Quand je te parlerai au téléphone, promets envoyer objets précieux, mais n'en fais rien. Si importantes communications à me faire, écris-moi aux soins de Will Holley, Eldorado Times. Le désert est superbe mais trop plein de mystère pour un jeune

homme d'affaires franc et loyal comme ton fils affectionné. Bob. »

Il remit la formule jaune au télégraphiste alarmé et lui recommanda d'envoyer son message au bureau de son père et un duplicata à l'adresse personnelle du bijoutier.

— Combien vous dois-je ?

L'employé consulta un registre et cita le prix. Eden paya et ajouta un pourboire qui suffoqua le télégraphiste.

— En voilà une journée ! déclara l'employé, ahuri. J'ai toujours désiré un peu d'imprévu dans mon existence, et maintenant que cela se présente, je n'y suis nullement préparé. Bien, Monsieur, comptez sur moi… je l'enverrai aux deux adresses… compris…

Holley donna au jeune homme quelques instructions concernant l'interview de Madden, puis retourna avec Eden dans la Grand'Rue.

— Entrons au bureau, proposa le journaliste. Il n'y a personne et j'aimerai savoir ce qui s'est passé chez Madden.

■■

Dans la salle nue de l'Eldorado Times, Eden prit une chaise proche de la table de son ami. Holley enleva son chapeau, le remplaça par un protège-vue et s'assit sur un tabouret devant sa machine à écrire.

— Mon collègue de New-York a sauté sur cette interview. Madden a été très chic de me l'accorder : il paraît qu'on me per-

mettra de la signer… le nom de Will Holley reparaîtra dans la grande presse ! Quelle veine !… Allons, Bob, racontez-moi ce qui s'est passé ce matin au ranch. Hier, tout me semblait normal. Vous ne m'avez pas dit si oui ou non vous gardiez sur vous le collier…

— Je ne l'ai pas, interrompit Bob.

— Comment ?… vous l'avez laissé à San Francisco ?

— Non… c'est un collègue qui le porte…

— Un quoi ?

— Holley, Harry Fladgate m'a dit de vous un bien immense et il sait juger son monde. Personnellement, vous m'inspirez une entière confiance.

— Vous m'en voyez très flatté… mais, en cette affaire, agissez à votre guise.

— Il me semble que nous aurons besoin de votre concours. Écoutez-moi.

Ayant jeté un coup d'œil autour de lui, Bob Eden dévoila la véritable identité du cuisinier Ah Kim.

— Mais, c'est très amusant ! Continuez, je vous en prie.

— Charlie Chan a senti tout de suite qu'il se passait quelque chose de louche au ranch. Les Chinois, vous savez, sont doués de qualités psychiques remarquables.

— Vous plaisantez ! Excusez-moi, mais vous devez avoir certainement d'autres motifs pour ne point remettre le bijou ?

— Je vous avoue que moi-même, au premier abord, je me moquais des hésitations de Chan et me préparais à remettre le collier, quand soudain un cri étrange s'éleva dans la nuit : « Au secours ! À l'assassin ! »

— Comment ? Qui a crié ainsi ?

— Le perroquet chinois, Tony.

— Oh ! cela ne tire probablement pas à conséquence…

— Un perroquet n'invente rien : il ne fait que répéter ce qu'il entend. Peut-être ai-je agi comme un sot ; en tout cas j'ai gardé les perles.

Ensuite Bob raconta qu'il avait accepté de patienter jusqu'à deux heures de l'après-midi pour donner à Chan le temps de faire parler le perroquet, puis il parla de la mort de l'oiseau, survenue à la fin du déjeuner.

— Les affaires en sont là, conclut-il.

— Et vous désirez mon avis ? Le voici.

— Je vous écoute.

— Certes, il ne me déplairait point de voir un mélodrame se produire dans le ranch de Madden. Les événements sont si rares dans la contrée ! Ce serait une vraie manne. Mais je crains que vous ne vous laissiez berner par ce Chinois à l'imagination un peu trop fantaisiste.

— Charlie est absolument sincère ! protesta Bob.

— Je n'en doute point. N'oubliez pas, toutefois, que vous avez affaire à un Oriental et, de surcroît, à un détective désireux de dé-

ployer ses talents policiers. Tout va bien au ranch. Tony a toujours crié la nuit.

— Ainsi, vous l'avez entendu ?

— Ma fois, je ne l'ai jamais entendu crier : Au secours ! À l'assassin ! Quand Madden l'a apporté ici, je logeais chez le docteur Whitcomb et je me promenais souvent autour du ranch. Tony proférait d'étranges paroles, rapportées de son séjour parmi des brutes sans aveu. Rien d'étonnant qu'il ait crié ainsi, la nuit dernière. L'arrivée dans le désert, l'obscurité, les appréhensions de Chan, tout cela vous a fait prendre une taupinière pour une montagne.

— Et la mort subite de l'oiseau ?

— Madden l'a expliquée. Tony était vieux ; un perroquet ne vit pas éternellement. Pure coïncidence, je vous l'accorde… Cependant, je crains fort que votre père ne se montre peu satisfait de vous, jeune homme. P. J. Madden, vif et emporté, finira par vous mettre à la porte et annuler le marché. Alors, je vous vois d'ici expliquer à votre paternel que vous n'avez pas conclu l'affaire parce qu'un perroquet est mort chez votre client. J'espère que votre papa à le cœur tendre ; autrement, il serait capable de vous renier.

Bob Eden réfléchit quelques instants.

— Avec un brin d'imagination, on peut trouver mystérieux le moindre événement. L'arme a disparu… et après ? Madden l'a peut-être vendue, donnée à quelqu'un, ou simplement emportée dans sa chambre.

— Vous avez sans doute raison. Plus j'y songe dans la pleine lumière du jour, plus je vois que j'ai agit sans discernement.

Par la fenêtre, Bob aperçut Charlie Chan qui descendait d'une automobile devant l'épicerie voisine. Bob alla sous le porche.

— Ah Kim ! cria-t-il.

Le petit détective chinois approcha et, sans un mot, pénétra dans le bureau.

— Charlie, dit Bob Eden, je vous présente un de mes amis, M. Will Holley. Holley… le sergent Chan, de la Police d'Honolulu.

En entendant prononcer son véritable nom, Chan fronça le sourcil.

— Rassurez-vous, Charlie. On peut avoir pleine confiance en M. Holley. Je lui ai tout raconté.

— Je suis loin de mon pays, fit Chan. Je préfère ne me fier à personne. M. Holley voudra bien excuser mon impertinence.

— Ne vous tourmentez point à mon sujet, dit Holley. Je vous promets de ne rien répéter à personne.

— Enfin, peu importe, observa Eden. Chan, je commence à croire que nous poursuivons des chimères… J'en ai référé à M. Holley et d'après lui il ne se passe rien d'anormal au ranch. Ce soir en rentrant nous donnons les perles à Madden et en route pour San Francisco !

Le visage de Chan s'obscurcit.

— Voyons, ajouta le jeune homme, il faut avouer que nous avons agi comme des vieilles femmes…

Une expression de dignité offensée parut sur la petite figure ronde du détective.

— Une minute, s'il vous plaît. Permettez à la vieille femme de radoter encore un peu. Il y a quelques heures, le perroquet tombe de son perchoir dans l'éternité. Mort, comme César…

— Eh bien ! dit Eden, agacé. Il est mort de vieillesse. Ne discutons pas sur ce point.

— Qui veut discuter ? Pour ma part, je hais ce moyen de passer le temps. Toute vieille femme que je suis, j'appuie mes raisonnements sur des faits… des faits probants.

Il étala une feuille de papier blanc sur le bureau de Holley et, tirant une enveloppe de sa poche, il en versa le contenu sur le papier.

— Examinez ceci. C'est une partie de la nourriture que contenait la mangeoire de Tony. Voulez-vous me dire ce que vous voyez-là ?

— Du chènevis, nourriture ordinaire des perroquets, répondit Bob.

— Bien, de la graine de chanvre… Mais ceci… cette poudre fine d'un blanc grisâtre, mêlée en grande quantité au chènevis ?

— Sacrebleu ! s'exclama Holley.

— Avant de venir chez l'épicier, je me suis arrêté chez le pharmacien du coin. Ce savant a fait l'analyse de la poudre. Qu'a-t-il trouvé ?

— De l'arsenic ! suggéra Holley.

— Parfaitement, de l'arsenic. On en vend beaucoup aux habitants des fermes pour tuer les rats… et aussi les perroquets.

Eden et Holley se regardèrent, étonnés.

— Le pauvre Tony a énormément souffert avant de nous quitter, continua Charlie… il a souffert en silence. Il fallait que je vinsse dans cette étrange contrée pour découvrir l'assassinat d'un perroquet.

— Ils l'ont empoisonné ! s'écria Bob Eden. Pourquoi ?

— Ou plutôt : pourquoi pas ? D'après un dicton, les hommes morts ne parlent pas. Il en est de même des perroquets. Tony parlait le chinois comme moi. Maintenant Tony et moi nous ne parlerons plus ensemble.

Eden prit sa tête entre ses mains.

— Je deviens fou. Au nom du ciel, où voulez-vous en venir ?

— Réfléchissez un peu. Comme je vous le faisais remarquer ce matin, le perroquet ne formule aucune pensée originale. Cette nuit Tony a crié : « À l'assassin ! Lâchez ce revolver ! » On excusera une vieille femme de penser qu'il répétait des paroles entendues récemment. Et le souvenir de ces mots lui fut rappelé par… par quoi ?

— Continuez, Charlie, fit Eden.

— Par un fait précédant le cri… peut-être par une lumière éclairant soudain la chambre à coucher occupée par Martin Thorn, le secrétaire.

— Charlie… que savez-vous ?

— Ce matin, en vaquant à mes occupations de vieille femme dans la chambre de Thorn, j'aperçus sur le mur une trace rectangulaire et de mêmes dimensions qu'un jolie gravure du désert toute proche. Cette gravure avait été déplacée… et tout récemment. Pourquoi ? Intrigué, je soulève le tableau : il dissimule, en effet, un petit trou qui ne pouvait avoir été fait que par une balle.

— Une balle ! s'exclama Eden.

— Une balle enfoncée dans le mur. Une balle qui a raté le corps de cet infortuné que Tony a entendu appeler au secours une de ces dernières nuits.

De nouveau Eden et Holley échangèrent des regards significatifs.

— Et cette arme… fit le journaliste, le revolver de Bill Hart disparu de la salle à manger. Nous devrions en toucher un mot à M. Chan.

Le petit détective haussa les épaules.

— Épargnez-vous cette peine. Hier soir j'ai remarqué l'emplacement vide sur le mur et voici ce que j'ai trouvé dans la corbeille à papiers.

Il tira de sa poche une carte froissée écrite à la machine :

« Offert à P. J. Madden par William S. Hart, 29 septembre 1923. »

— Toute la journée, continua Chan, j'ai essayé de mettre la main sur le revolver de la vedette de cinéma ; jusqu'ici je n'ai obtenu aucun résultat.

Will Holley se leva et serra chaleureusement la main de Chan.

— M. Chan, je vous félicite.

Puis, se tournant vers Bob Eden :

— Ne venez plus me demander mon avis. Suivez aveuglément les conseils de M. Chan.

— Je n'y manquerai pas.

— Voyons, quel honneur y a-t-il à écouter les papotages d'une vieille femme ?

— Oh ! excusez-moi, Charlie. Je vous demande pardon de tout cœur.

Le visage de Chan s'épanouit.

— Merci. Alors, c'est bien entendu… nous ne remettons pas les perles ce soir ?

— Certes non ! Nous suivons une piste au bout de laquelle nous découvrirons… Dieu sait quoi ! À vous Charlie de mener le train… je vous suis.

— Vous aviez raison de dire que le facteur en vacance fait de longues marches, dit Chan. Ici dans ce vaste désert, je ne puis oublier ma profession. Retournons au ranch de Madden pour continuer nos recherches. À notre place, certains objecteraient : « Madden est là, remettons le collier. » Notre devoir de citoyen américain ne nous permet pas de raisonner ainsi, la vérité serait étouffée et le coupable demeurerait impuni. L'affaire du collier passe au second plan.

Le Chinois ramassa le papier qui contenait la preuve de l'empoisonnement du perroquet et le fourra dans sa poche.

— Pauvre Tony ! Ce matin encore, il me disait que je parlais trop… et c'est lui qu'on a réduit au silence. Je dois maintenant faire des achats chez l'épicier. Trouvez-vous dans un quart d'heure devant la porte de l'hôtel.

■■

Après le départ de Chan, Holley et Eden demeurèrent un moment silencieux.

— Je me trompais grossièrement, avoua le journaliste. Il se passe quelque chose de drôle au ranch de Madden.

— Oui, mais quoi ?

— À propos de cette interview, toute la journée je me suis demandé pourquoi le financier avait enfreint les règles les plus strictes de sa vie. Pour quelle raison ?

— Si vous me posez une question, épargnez votre souffle, conseilla Eden.

— Je ne vous demande rien… mon opinion est déjà faite. Tout comme Charlie, je me suis posé des « pourquoi ? » Madden craint qu'à tout moment on ne découvre ce qui s'est passé au ranch et qu'on n'en parle dans toute la presse. Par mesure de précaution, il tient à gagner la sympathie parmi les reporters. Qu'en dites-vous ?

— Votre raisonnement paraît logique. En quittant San Francisco, j'ai dit à mon père que j'aimerais être mêlé à quelque af-

faire criminelle. Mais celle-ci est trop mystérieuse… ni cadavre, ni arme, ni mobile… Nous ne pouvons même pas prouver qu'un meurtre a été commis. Il se leva. Je retourne au ranch… voir la suite…

— Écoutez bien votre ami chinois, conseilla Holley. Quelque chose me dit qu'il vous tirera d'embarras.

— Je l'espère.

— Ouvrez l'œil et méfiez-vous. Si vous avez besoin d'aide, pensez à Will Holley.

— Merci. À bientôt. Peut-être vous reverrai-je demain ?

Il sortit et se tint sur la courbe du trottoir, devant l'hôtel du Désert. Comme tous les samedis soirs, Eldorado grouillait de gens venus des fermes d'alentour, travailleurs maigres et bronzés en blouses voyantes et en culottes de cheval de couleur kaki… hommes simples pour qui Eldorado représentait la grande ville.

Par la devanture d'une boutique à la fois échoppe de barbier et salle de jeu, Bob Eden vit un groupe d'hommes jouer aux dés. D'autres, au dehors, s'appuyaient aux troncs des peupliers et discutaient récoltes ou politique. Bob Eden se faisait l'effet d'un habitant de Mars tombé au milieu de ces gens.

Bientôt, Chan contourna le coin de la rue et arrêta la petite auto en face du jeune homme. En montant dans la voiture, Bob remarqua les yeux du détective fixés sur la porte de l'hôtel. Lui-même détourna la tête en s'asseyant auprès de Charlie Chan.

Un homme sortait de l'hôtel… qui ne semblait nullement à sa place parmi les travailleurs du désert. Il portait un pardessus

boutonné jusqu'au cou et un chapeau de feutre baissé sur ses yeux dissimulés derrière des lunettes noires.

— Vous avez vu cet individu ? demanda Eden.

— Certes. L'hôtel Killarney a perdu un client d'importance.

Ils quittèrent la chaussée pavée de la Grand'rue et la figure de Chan rayonna de joie.

— Le travail ne manque pas… De profonds mystères restent à résoudre, fit-il. Loin de chez moi, il me semble retrouver une vieille amie.

Surpris, Bob regarda autour de lui.

— Une vieille amie ? répéta-t-il.

Chan sourit.

— Dans le garage, sur la colline de Punchbowl, ma petite voiture, semblable à celle-ci attend mon retour. Avec ce véhicule trépidant sous mes pieds, je me vois encore dans les rues familières d'Honolulu.

Ils grimpèrent l'étroite gorge entre les deux montagnes et devant eux le soleil se couchait dans sa gloire désertique. Sans prendre garde à la route raboteuse, Chan appuya à fond sur l'accélérateur.

— Hou ! Charlie ! s'écria Eden dont la tête faillit percer le toit de la voiture. Quelle allure !

— Excusez-moi, fit Chan en ralentissant un peu. J'espérais ainsi combattre ma nostalgie.

VIII — Un petit jeu de société

La petite automobile, sœur jumelle de celle qui attendait Chan dans le garage de Punchbowl, avançait vaillamment sur la route du désert. Pendant un moment, le détective et Bob Eden gardèrent le silence. Les rayons solaires perdaient de leur ardeur ; les ombres projetées par les arbres rares s'allongeaient sur l'étendue grise. Les montagnes se nuançaient de pourpre et le vent commençait à se lever.

— Charlie, demanda Bob, que pensez-vous de ce pays ?

— Je suis heureux de l'avoir vu. Je soupire toujours après le changement. Cette fois, me voilà bien servi.

— Cette contrée ne rappelle en rien vos îles hawaïennes ?

— Ah ! non ! Les îles hawaïennes semblent plutôt à cette poignée de perles des Phillimore disséminées sur le sein de la mer. Oahu est une petite île au climat très humide, où la pluie s'appelle le soleil liquide. Ici, de l'océan monte une vapeur moite. Le tableau change du tout au tout : l'air y est sec comme un journal de l'année dernière.

— Il paraît qu'on s'attache à ce pays avec un peu de bonne volonté.

— Je réserve ma bonne volonté pour d'autres cieux. Le désert m'a vraiment impressionné, mais je le quitterais volontiers à la première occasion.

— Moi aussi. Quand approche la nuit, je veux voir de brillantes lumières autour de moi… un petit restaurant dans O' Farrell

Street ; quelques bons amis, une bouteille d'eau minérale sur la table…

— Naturellement. La jeunesse chante dans votre cœur. J'espère pour vous que nous pourrons bientôt fuir le ranch de Madden.

— Dites-moi, Charlie… qu'allons-nous faire maintenant ?

— Observer et attendre… occupations dédaignées de gens de votre âge. Personnellement, je ne suis guère plus heureux. Faire la cuisine pendant mes vacances n'a rien d'agréable…

— Écoutez, Charlie, je patienterai comme vous.

— Voilà qui est bien dit. Les problèmes qui surgissent sur notre route présentent un vif intérêt. Dans mon pays, dès qu'un crime est découvert, les preuves et les faits accusateurs abondent. Je prends ma petite auto, je suis une piste ; j'en trouve une autre ; je fais un détour. Ici, quelle différence ! Pour dévoiler le grand mystère, je dois d'abord me demander : quel est ce grand mystère ?

« Un fait important brille comme la neige sur le sommet de ces lointaines montagnes. Au ranch de Madden, un inconnu a été tué une de ces dernières nuits. Qui était cette victime, pourquoi l'a-t-on assassinée et qui a commis le meurtre… ? Voilà les petits problèmes qui nous restent à résoudre.

— Et sur quoi repose votre accusation ?

— Sur le cri d'un perroquet pendant la nuit. La mort brusque de ce pauvre oiseau, sur le trou d'une balle dissimulé derrière un tableau, un vieux revolver enlevé du mur poussiéreux… L'hon-

neur n'en sera que plus grand si nous aboutissons à un résultat avec d'aussi maigres preuves.

— Entre autres choses, je me demande si Madden est au courant des faits, ou si le rusé Thorn agit pour son propre compte.

— Question importante dont nous connaîtrons peut-être la réponse en temps voulu. En attendant, mieux vaut tenir Madden à distance. J'espère que vous ne lui avez pas encore parlé de San Francisco, de Shaky Phil Maydorf et de son étrange attitude ?

— Non, Charlie, mais ne serait-il pas préférable de le mettre en garde maintenant que Maydorf se trouve à Eldorado ?

— Pourquoi ? Les perles ne courent aucun danger. Vous ai-je mal compris dans le bureau du journaliste ? N'avez-vous pas promis de m'honorer en suivant point pour point mes conseils ?

— C'est exact, Charlie.

— Alors, encore un peu de hou malimali envers Madden. En agissant autrement, vous ne gagnerez rien et vous risquerez de tout perdre. Si vous avertissez Madden de la présence de Maydorf ici, il vous priera de lui faire apporter les perles à New-York. Qu'arrivera-t-il alors ? Vous partirez, il s'en ira et le mystère du ranch tombera à jamais dans l'oubli.

Eden approuva son compagnon.

Dans l'obscurité grandissante, ils passèrent devant le petit bureau de Date City.

— À propos, dit Bob, ce crime que vous soupçonnez pourrait bien avoir eu lieu mercredi soir ?

— Pourquoi mercredi soir ?

Brièvement Bob Eden raconta ce qui advint à Paula Wendell lors de sa visite au ranch… l'émotion visible de Thorn quand il la reçut à la porte, son obstination à ne point l'admettre auprès de Madden, et le petit prospecteur à barbe noire que la jeune fille aperçut à la porte.

Chan l'écoutait sans perdre un mot.

— Voilà du nouveau. Il faut retrouver ce type à barbe noire. Un rat du désert, sans doute. Cette jeune personne voyage beaucoup dans le désert à ce que vous dites ?

— Oui.

— Sait-elle garder un secret ?

— Certainement.

— N'en croyez rien. Nous regretterons peut-être d'avoir trop parlé. Cependant, priez cette charmante demoiselle d'ouvrir l'œil pour essayer de retrouver la trace de son rat barbu. Qui sait ?…

Ils approchaient de la petite oasis aménagée par Madden sur ce sol stérile.

— Entrez, dit Chan, et montre-vous aussi innocent que l'agneau qui vient de naître. Lorsque vous converserez au téléphone avec votre père, vous le trouverez averti de ce qui se passe. Je lui ai envoyé un télégramme.

— Ah bah ? Moi aussi ; je lui en ai même adressé deux.

— Ainsi le voilà bien préparé. Je me suis permis de rappeler à M. Eden qu'au téléphone le message peut être entendu par

d'autres que celui qui répond à l'appareil.

— Bonne idée. Vous pensez à tout, Charlie.

La grille était ouverte et Charlie fit tourner la voiture dans la cour.

— Il faut bien. À présent je songe à la préparation du dîner, soupira-t-il. Suivons notre programme : observer et attendre. Quand nous nous trouverons seuls, soyons prudents, de crainte qu'on ne devine notre identité. Au revoir et bonne chance !

Dans la grande salle, Madden, assis au bureau, signait son courrier. Un feu flambait gaiement dans l'immense cheminée.

Àl'entrée de Bob, le millionnaire leva la tête.

— Bonjour. Avez-vous passé un agréable après-midi ?

— Oui, merci, répondit le jeune homme. Vous de même, j'espère ?

— Pas du tout. Les affaires me poursuivent jusqu'ici et depuis trois jours ma correspondance s'est accumulée. Tenez, Martin, dit-il à son secrétaire, vous avez juste le temps de mettre ces lettres à la poste avant le dîner. Expédiez également ces télégrammes. Prenez la petite voiture, elle roule mieux sur ces routes.

Thorn prit les lettres, et de ses mains expertes, les plia et les glissa dans les enveloppes.

Madden se leva, s'étira et vint près du feu.

— Ah ! Kim vous a ramené ? demanda-t-il à Bob.

— Oui.

— Sait-il bien conduire ?

— À la perfection.

— Un garçon extraordinaire, ce Ah Kim.

— Peuh ! Il m'a dit qu'il avait conduit une camionnette de légumes à Los Angeles. Voilà tout ce que j'ai pu en tirer.

— Pas très bavard, hein ?

— Aussi laconique qu'un homme de loi du Massachusetts.

Madden éclata de rire.

— À propos, fit-il au moment où Thorn quittait la pièce, votre père n'a pas téléphoné.

— Ah ! En ce cas, il ne rentrera sans doute que dans la soirée. J'essaierai de lui parler après le dîner, si vous le désirez.

— Je veux bien. Je ne voudrais pas manquer aux lois de l'hospitalité, mais je souhaite partir d'ici au plus vite. Certaines nouvelles apportées par le courrier d'aujourd'hui… vous comprenez…

— Entendu. Comptez sur moi pour hâter l'affaire.

— Je vous remercie, répondit Madden.

Le jeune homme se sentit un peu honteux de sa duplicité.

— Je vais faire une petite sieste avant le dîner, ajouta le millionnaire ; cela aide beaucoup à la digestion, paraît-il. À votre âge, on s'inquiète peu de ces précautions. Vous êtes jeune… je vous envie.

Madden sortit, laissant Bob Eden absorbé dans la lecture d'un journal de Los Angeles acheté à Eldorado. Ah Kim allait et venait sans bruit ; il mettait le couvert pour le dîner.

Une heure après, Bob se retrouva en compagnie de Madden et de Thorn devant les mets exquis préparés par le Chinois. La cuisine de Ah Kim différait énormément de celle que l'on servait dans un certain restaurant dont la société très animée plaisait davantage à Bob.

Quand le serviteur apporta le café, Madden commanda :

— Allumer du feu dans le patio, Ah Kim. Nous nous y reposerons un peu tout à l'heure.

Le Chinois obéit et le regard de Madden se tourna vers Eden. Celui-ci sourit et se leva.

— J'y songe. Père doit être rentré après sa fatigante journée de golf. Je vais l'appeler au téléphone.

Madden bondit.

— Laissez ! je vais demander moi-même la communication. Le numéro, s'il vous plaît ?

D'une voix qui imposait le respect, Madden répéta le numéro d'appel que venait de lui apprendre le jeune homme, puis il dit à Bob :

— Si j'ai bonne mémoire, vous m'avez dit hier soir que certains faits survenus à San Francisco suscitait de la méfiance chez votre père. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous prie de me mettre au courant.

Bob Eden répondit vivement :

— Oh ! des histoires à dormir debout ! Je crois que papa s'est laissé bourrer le crâne par un détective.

— Un détective ? Quel détective ?

— Je l'ignore. Père est en relation avec plusieurs agences de police privée. On lui aura sans doute appris qu'un fameux escroc nouvellement débarqué dans votre ville témoignait d'un vif intérêt pour notre magasin. Au fond, l'histoire a été peut-être forgée de toutes pièces dans l'imagination d'un policier un peu trop zélé.

Bob, inaccoutumé au mensonge, hésita.

— Un fameux escroc ? Qui ça ?

— Je… je ne me souviens pas de son nom. Un Anglais, je crois… le Gosse de Liverpool, ou quelque chose dans ce goût-là.

— Eh bien ; s'il y a eu des racontars au sujet de ces perles, sachez qu'ils viennent de votre côté. Ma fille, Thorn et moi avons observé la plus grande discrétion. Toutefois, je pense que cette histoire a été — comme vous dites — imaginée de toutes pièces.

— Très probablement.

— Sortons un peu, voulez-vous ? proposa le millionnaire.

Par la porte vitrée, ils passèrent dans le patio où ronflait un grand feu. La flamme jetait des lueurs rouges sur les dalles de pierre et sur les fauteuils d'osier.

— Asseyez-vous, dit Madden. Un cigare ? Non, vous préférez vos cigarettes… J'aime à me reposer dans ce patio… il y fait un

peu frais, mais on sent le désert si proche… Avez-vous remarqué comme les étoiles sont blanches dans ce pays ?

Eden le regarda, tout surpris.

— Certes… je l'ai remarqué, dit-il, et il songea à part lui : « Mais je n'aurais jamais pensé que toi aussi tu l'eusses remarqué. »

Àl'intérieur, Thorn faisait marcher la T. S. F. Une horrible mixture de bavardages, de solo de violon, de discours et de conseils sur la beauté et la santé parvenait jusqu'au patio. Bientôt se fit entendre une voix aiguë de femme prêchant le repentir.

— Donnez le poste de Denver, Thorn ! cria Madden.

— J'essaie, patron.

— S'il me faut écouter ce sacré appareil, je veux entendre quelque chose qui vienne de très loin, par-delà les monts et les plaines.

Tout à coup une musique de danse éclata joyeusement.

— Voilà l'orchestre du Brown Palace, à Denver. Ma fille danse peut-être au son de cette musique. Pauvre enfant ! Elle doit se demander ce que je deviens. Elle m'attend depuis deux jours. Thorn !

Le secrétaire apparut à la porte.

— Rappelez-moi d'envoyer un télégramme à Evelyn demain matin.

— Bien, monsieur !

— Et le jazz joue toujours. Nous l'entendons de Denver, par delà les montagnes rocheuses. L'homme devient trop savant ; il court à sa perte. Sans doute que je vieillis ; je regrette le bon vieux temps, alors que j'étais gamin dans la ferme… les matins d'hiver… la petite maison d'école au milieu de la vallée… je voulais avoir un traîneau… une époque de privations, certes, mais c'est cela qui fait les hommes. Bah ! ne revenons pas là-dessus.

Ils écoutèrent en silence, mais bientôt un stupide bavardage remplaça la musique et provoqua la mauvaise humeur du millionnaire. Thorn réduisit l'appareil au silence.

Madden, ennuyé, s'agitait dans son fauteuil.

— Nous ne pouvons jouer au bridge à trois… Si nous faisions une partie de poker pour passer le temps ?

— Bonne idée ! répondit Eden. Je crains seulement que vous ne jouiez trop gros pour moi.

— Ne vous alarmez pas… nous limiterons nos mises.

Madden se leva.

— Rentrons, dit-il.

Ils revinrent dans la grande salle et fermèrent les portes. Les trois hommes s'assirent autour d'une table ronde brillamment éclairée.

— Ouverture aux valets.

— Bien… répliqua Eden, avec quelque hésitation.

Il avait de bonnes raisons d'hésiter, car aussitôt le jeu prit une tournure à laquelle il n'était point préparé. Les parties de cartes

jouées au collège et dans les cercles de journalistes à San Francisco n'étaient que jeux d'enfants en comparaison de celle-ci. Madden n'était plus l'homme qui remarquait la blancheur des étoiles. Il s'intéressait plutôt à la couleur des jetons rouges, blancs ou bleus et les caressait amoureusement. C'était Madden le spéculateur, celui qui pariait sur les chemins de fer, les forges, les fortunes de petites nations, et qui, après avoir spéculé tout le jour à Wall Street, venait, la nuit, tenter sa chance à la roulette dans la Quarantième Rue.

— Trois as ! Et vous, Eden ?

— Rien de bien. Je donnerais tout mon jeu pour un vieux timbre !

— Martin, à vous la main ! fit Madden.

Soudain on frappa à la porte, un coup fort et distinct. Bob Eden sentit son cœur se glacer. De l'obscurité extérieure, du vaste désert, une voix parlait : on demandait à entrer.

— Qui cela peut-il être ? dit Madden, le sourcil froncé.

— La police ! suggéra Eden. Le tripot est découvert.

Au fond de lui-même, il n'espérait pas tant de chance.

Thorn distribuait les cartes et Madden en personne ouvrit la porte. De sa place Eden vit l'homme qui, sur le fond noir du désert, se détachait en pleine lumière. Un individu en pardessus, qu'il avait déjà rencontré sur le quai de San Francisco et plus récemment, à la porte de l'Hôtel du Désert : Shaky Phil Maydorf en personne, sans lunettes sombres, cette fois.

— Bonsoir ! dit Maydorf, d'une voix grêle et froide. C'est ici le ranch de M. Madden ?

— Je suis Madden. Que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche un de mes amis… votre secrétaire, Martin Thorn.

Thorn se leva et approcha de Maydorf.

— Bonsoir, fit-il sans empressement.

— Vous vous souvenez certainement de moi, dit le nouveau venu. Mac Cullum… Henry Mac Cullum. J'ai fait votre connaissance à New-York, à un dîner, l'année dernière.

— Oui, oui, répondit Thorn. Entrez donc. Voici M. Madden.

— Très honoré, fit Shaky Phil.

— Et M. Eden, de San Francisco.

Eden se leva et se trouva en face de Shaky Phil Maydorf.

Le bandit dévisagea longuement le jeune homme. Se doutait-il que sa présence au quai n'avait point passé inaperçue ? En ce cas il possédait un sang froid étonnant.

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Eden.

— Moi de même, monsieur Mac Cullum.

Maydorf se tourna de nouveau vers Madden.

— J'espère que je ne vous dérange pas, remarqua-t-il avec un léger sourire. Je suis pensionnaire du D Whitcomb… pour soigner ma bronchite. Il n'y a aucune distraction dans ce pays et

quand j'eus appris que M. Thorn se trouvait dans le voisinage, je n'ai pu résister à la tentation de venir lui serrer la main.

— Vous avez bien fait, répondit le millionnaire, d'un ton plutôt froid.

— Je ne veux point interrompre votre partie. Accepteriez-vous un quatrième joueur ?

— Enlevez votre manteau, fit Madden sans aménité et venez vous asseoir. Martin, donnez des jetons à monsieur.

— Je revis enfin ! s'écria le nouveau venu, heureux de cette invite. Comment cela va-t-il, mon vieux Thorn, depuis que nous ne nous sommes vus ?

De son ton laconique, le secrétaire fit entendre qu'il allait assez bien, et le jeu reprit de plus belle. Si Bob Eden avait jusque-là ressenti quelque crainte de ne point rencontrer l'aventure, à présent il était bien servi. Songez donc : jouer au poker avec Shaky Phil… il vivait là des instants d'une émotion intense.

— Donnez-moi quatre cartes, disait Maydorf entre ses dents.

Avant l'arrivée de ce brigand, la partie avait été rude et brutale. Maintenant, c'était une lutte à mort. Maydorf déployait un vrai génie. Les cartes appuyées contre sa poitrine, le visage sculpté dans la pierre, il se battait contre Madden. Le millionnaire jouait avec décision, mais, se rendant compte de la force de son adversaire, il se tenait sur ses gardes. Thorn et le jeune Eden suivaient à la remorque, semblables à des unités non combattantes englobées dans une bataille de géants.

Bientôt Ah Kim entra, les bras chargés de bûches. Si l'étonnant spectacle qui s'offrit à ses regards le surprit, il n'en laissa rien paraître. Madden lui ordonna d'apporter les cocktails et tandis que le Chinois posait les verres sur la table, Bob Eden remarqua avec un secret frisson que l'estomac du détective se trouvait seulement à quelques centimètres des mains longues et habiles de Shaky Phil. Si le redoutable Maydorf s'en était douté…

Mais le forban songeait à tout autre chose qu'aux perles des Phillimore.

— Une carte ! demanda-t-il.

La sonnerie du téléphone retentit dans la pièce. Le cœur de Bob faillit lui manquer. Il n'y pensait plus… et… après une longue attente il devait enfin parler à son père… en présence de Shaky Phil Maydorf. Il sentit le regard de Madden vrillé sur lui et se leva.

— C'est sans doute pour moi, fit-il, lançant d'un geste détaché ses cartes sur la table.

Il traversa la salle et décrocha le récepteur.

— Allô ! Allô ! C'est toi, papa ?

— Deux paires d'as. Tout ça pour moi ? fit Maydorf.

Madden abattit ses cartes sans regarder celles de son adversaire, et Shaky Phil ramassa l'enjeu.

— Oui, papa, c'est Bob. disait Eden. Je suis très bien arrivé… je demeure chez M. Madden pendant quelques jours. Tu voulais simplement savoir ce que je devenais… Puis-je téléphoner de-

main matin ? Tu as passé une bonne journée au golf ? Pas de chance… au revoir !

Madden, le visage enflammé, bondit de sa chaise.

— Un instant ! cria-t-il.

— Papa désirait simplement savoir où je me trouvais, déclara Bob avec calme, en se rasseyant. À qui de jouer à présent ?

Madden étouffa un juron dans sa gorge et la partie continua. Bob Eden jubilait intérieurement. Un nouveau retard… et cette fois pas de sa faute. P. J. Madden devait être mystifié.

Sa troisième pile de jetons disparaissant à vue d'œil, et, avec une certaine appréhension, il songea que la nuit venait de commencer.

— Encore une partie et je quitte le jeu, annonça-t-il d'une voix énergique.

— Nous aussi nous abandonnons ! rugit Madden, l'air tracassé, à présent.

— Qu'elle soit bonne, si c'est la dernière ! fit Maydorf.

Le hasard voulut que la partie se terminât sur une lutte entre Maydorf et Bob Eden. Tirant avec le faible espoir de former deux paires, le jeune homme, se réjouissait de posséder quatre neuf. Sans se rendre compte que Maydorf avait la main, il paria très fort et quand il abaissa son jeu, il vit un sourire diabolique sur le visage de Shaky Phil Maydorf.

— Quatre reines ! annonça Maydorf, étalant ses cartes d'un geste habile. Les dames me portent toujours veine. Payez-moi,

messieurs.

Ils s'exécutèrent. À contre-cœur, Bob remit à Maydorf quarante-sept dollars. Toutefois, il porterait cette somme sur sa note de frais et se ferait rembourser par son père.

— J'ai passé une très agréable soirée, remarqua Maydorf, plein de bonne humeur… et pour cause. Si vous le permettez, je reviendrai.

— Bonsoir, fit sèchement Madden.

Thorn prit une lampe de poche qui se trouvait sur le bureau.

— Je vous accompagne jusqu'à la grille, offrit-il.

Bob Eden sourit : une lampe électrique… et la lune brillait au ciel !

— Vous êtes bien aimable, répondit Maydorf. Bonne nuit, messieurs, et merci !

Il suivit le secrétaire au dehors.

Madden choisit un cigare et en mordit le bout avec rage.

— Eh bien ? s'écria-t-il.

— Eh bien… répéta tranquillement Eden.

— Vous voilà bien avancé avec votre père !

Le jeune homme sourit.

— Qu'attendiez-vous donc de moi ? Que je dévoile toute l'affaire devant cet oiseau ?

— Non, mais vous n'auriez pas dû raccrocher si vite. J'aurais pris la communication dans une autre pièce. Maintenant, redemandez votre père à l'appareil.

— Je n'en ferai rien. Il est couché et je ne le dérangerai pas avant demain matin.

Le visage de Madden se congestionna.

— J'insiste. Mes ordres sont généralement exécutés.

— Vraiment ? Celui-ci fera exception à la règle, voilà tout.

Le millionnaire regarda Eden dans les yeux.

— Espèce de jeune… de jeune…

— Ne vous en prenez qu'à vous-même. Si vous persistez à attirer toutes sortes d'étrangers au ranch, supportez-en les conséquences.

— Qui attire ici les étrangers ? interrogea Madden. Je n'ai pas invité cet idiot. Où Thorn a-t-il bien pu le dénicher ? Vous savez, le secrétaire d'un homme comme moi est constamment harcelé par une bande d'aigrefins et de mendigots. Et parfois Thorn est bonasse.

Le secrétaire rentra et posa la lampe électrique sur le bureau. Son patron le considéra avec colère.

— Votre camarade a bien gâté les choses, observa-t-il.

— Excusez-moi, mais je ne pouvais le laisser à la porte. Vous avez vu comme il s'était imposé.

— Pourquoi fréquentez-vous de pareils individus ? À propos, qui est-il ?

— Un courtier, ce me semble. Je vous assure, monsieur, que je ne l'ai pas encouragé à venir.

— Bien. Allez le voir demain et dites-lui que je suis occupé et que je ne veux point de visiteurs ici. Ajoutez que, s'il remet les pieds chez moi, je le flanquerai moi-même à la porte.

— Bien. J'irai demain chez le docteur et lui ferai la commission… d'une manière diplomatique.

— Au diable la diplomatie avec un type pareil. Vous verrez si j'en use, moi, avec lui. Qu'il revienne !

— Messieurs, je vais me coucher, annonça Bob.

— Bonne nuit ! fit Madden.

Et le jeune homme sortit.

Dans sa chambre à coucher, il trouva Ah Kim en train d'allumer le feu. Soigneusement il referma la porte derrière lui.

— Charlie, je viens de jouer une fameuse partie de poker.

— Je l'ai bien remarqué.

— Shaky Phil Maydorf est en avance sur nous. Dans cette paisible soirée, il m'a délesté de quarante-sept dollars.

— C'est trop.

— Humblement, j'avoue que vous avez raison, dit Eden en riant. Je pensais que vous étiez dehors lorsque Thorn et notre vieille connaissance allèrent à la grille.

— J'étais dans la cour, en effet. Mais la lune éclairait si fort que je ne pus m'approcher.

— Chan, après cette soirée, je puis affirmer que Madden n'avait pas vu Shaky Phil Maydorf avant aujourd'hui. Ou bien c'est un fameux comédien.

— Quant à Thorn…

— Oh ! celui-là le connaît. Mais il n'était guère enchanté de sa visite. L'attitude de Thorn me laisse soupçonner que Maydorf le tient d'une façon ou d'une autre…

— Possible. Désirez-vous apprendre ma dernière découverte ?

— Encore du nouveau ?

— Ce soir, pendant que Thorn se rendait en ville dans la petite auto, lorsque j'entendis le ronflement de Madden, je me livrai à une petite perquisition dans la chambre du secrétaire.

— Et alors ? Vite ! on pourrait nous interrompre.

— Sous une pile de chemises blanches dans l'armoire, reposait… quoi ? Le quarante-cinq enlevé à la collection… le revolver de Bill Hart.

— Voilà de l'excellente besogne ! Thorn… ce rat…

— Deux chambres de ce revolver sont vides. Réfléchissez-y.

— Deux chambres… vides…

— Humblement, je vous conseille de dormir pour réparer vos forces en vue d'événements peut-être plus importants. Deux

balles manquent… Nous savons où est l'une d'elles… Elle frappa sottement le mur à l'endroit couvert par la gravure du désert.

— Et l'autre ? demanda Bob, pensivement.

— L'autre a touché son but. Quel but ? Observons et attendons… Bonne nuit, et que le sommeil vous apporte de beaux rêves !

IX — Retour dans la nuit

Le dimanche matin, Bob Eden se leva à une heure extraordinairement matinale pour lui. Plusieurs facteurs contribuèrent à provoquer cet étrange phénomène… le soleil californien qui inondait sa chambre de clarté, les coqs de P. J. Madden qui claironnaient, dès l'aube. À huit heures, Bob, debout dans la cour du ranch, attendait les événements que pourrait apporter cette nouvelle journée.

En tout cas, il faisait un temps splendide. C'était le meilleur moment du jour, la fraîcheur nocturne s'attardait encore dans l'air d'un bleu opalin. Il contemplait le sable, les nuages, les sommets des montagnes, dont les reflets changeants eussent terni, par leur éclat, les pierreries et les joyaux de la bijouterie Meek et Eden. Bob ne restait pas insensible aux beautés de la nature et, ébloui par cette radieuse matinée, il voulut se promener autour du ranch.

Il se dirigea derrière la grange et tomba sur une scène inattendue. Martin Thorn creusait un trou profond dans le sable. Avec

son costume sombre, son visage glabre il ressemblait à un croque-mort. Près de lui se trouvait un panier.

— Bonjour ! fit Eden. Qu'enterrez-vous donc par cette superbe matinée ?

Thorn s'arrêta. La transpiration ruisselait sur son front haut et blanc.

— Il faut bien que quelqu'un s'en charge, expliqua-t-il. Ce nouveau garçon est tellement paresseux ! Si on laisse s'accumuler ces ordures on croira bientôt qu'on vient de faire un pique-nique dans la propriété.

Il désigna le panier plein de vieilles boîtes de conserves.

— On demande secrétaire privé pour enfouir les ordures derrière la grange, fit Eden en plaisantant. Un côté nouveau de votre profession, Thorn. Vous avez raison de les enfouir, ajouta-t-il en prenant une des boîtes, surtout celle-ci, qui me semble avoir contenu de l'arsenic.

— De l'arsenic ? répéta Thorn. (Il s'épongea le front du revers de sa manche.) Ah ! oui… nous en employons beaucoup contre les rats.

— Les rats ! fit Bob d'un ton sarcastique. Puis il remit la boîte à sa place.

Thorn vida le contenu du panier dans le trou et se mit à le combler. Eden jouait son rôle de flâneur insouciant et considérait Thorn d'un œil impassible.

— Voilà… voilà qui va mieux, observa le secrétaire en finissant de niveler le sable à la surface. J'ai toujours aimé la propreté. (Il

ramassa le panier.) À propos, ajouta-t-il, accepteriez-vous un petit conseil ?

— Avec plaisir.

— Je ne sais jusqu'à quel point vous désirez vendre ce collier. Voilà quinze ans que je vis auprès du patron et sachez qu'on ne le fait pas attendre impunément. Si vous tardez encore, il annulera certainement le marché.

— J'agis pour le mieux, répondit Eden. De plus, M. Madden fait une affaire excellente, et s'il veut bien réfléchir…

— Quand P. J. Madden se met en colère, il ne réfléchit plus. Je voulais simplement vous avertir.

— Vous êtes bien aimable.

Thorn déposa son panier et sa pelle près de la cuisine d'où s'échappait une odeur agréable de lard frit. Lentement, le secrétaire se dirigea vers le patio. Ah Kim apparut à la porte, le visage tout rouge de s'être penché sur le fourneau.

— Bonjour, Mossié, dit-il. Vous vous plomenez au lever du soleil, ce matin ?

— Je me suis levé d'assez bonne heure, mais pas trop tôt, répliqua le jeune homme. (Il vit le secrétaire entrer dans la maison.) Je viens de surprendre notre ami Thorn en train d'enfouir des ordures derrière la grange… entre autres, une boîte ayant récemment contenu de l'arsenic.

Chan abandonna son rôle de Ah Kim.

— M. Thorn deviendra un homme de plus en plus occupé. On ne s'arrête pas sur la pente du mal ; une mauvaise action en amène une autre. Selon un proverbe chinois… « celui qui chevauche un tigre ne peut descendre de sa monture. »

Madden apparut dans le patio, l'air frais et dispos.

— Hé ! Monsieur Eden ! Votre père est au téléphone !

— De si bonne heure ? observa Bob, étonné.

— Je l'ai appelé. J'en ai assez de vos tergiversations.

Bob prit le récepteur.

— Allô, papa ! Je puis parler librement, ce matin. Je tenais à te faire savoir que tout allait bien ici. M. Madden ? Il est à côté de moi. Il lui tarde de recevoir le collier. Tu l'enverras tout de suite ?

Bob poussa un soupir de soulagement : son télégramme était bien arrivé à destination.

— Demandez-lui de le faire partir aujourd'hui même ! ordonna Madden.

— M. Madden désire savoir si tu veux le faire partir aujourd'hui.

— Impossible, répondit le joaillier, je ne l'ai pas chez moi.

— Pas aujourd'hui, monsieur Madden. Mon père ne l'a pas chez lui.

— J'ai entendu, grogna Madden. Passez-moi l'appareil. Voyons, Eden… vous plaisantez… vous n'avez pas ce collier…

Bob entendit la réponse de son père :

— Allô, monsieur Madden, comment allez-vous ? Les perles étaient dans un état lamentable… je ne pouvais vous les envoyer telles quelles… Je les ai fait nettoyer et elles ne se trouvent pas au magasin.

— Écoutez, Eden ! hurla le millionnaire. Je vous pose une question. Taisez-vous, mademoiselle, laissez-nous parler ! Je vous le répète, je veux ces perles… tout de suite. Inutile de les faire nettoyer. Je parle assez clairement pour me faire comprendre…

— Excusez-moi, répondit tranquillement le père de Bob. Demain matin, j'enverrai les prendre et elles partiront demain soir.

— Et elles arriveront au ranch seulement mardi soir. Eden, vous me rendez malade… j'ai bien envie de vous envoyer promener avec vos perles. (Madden fit une pause et retint son souffle.) Toutefois, si vous m'assurez qu'elles partiront demain sans faute…

— Je vous en donne ma parole, dit le bijoutier. Elles partiront demain soir au plus tard.

— Bien. J'attendrai. Mais je vous préviens, mon ami, je ne traiterai plus d'affaires avec vous. J'attends votre messager mardi. Au revoir.

■■

Furieux, Madden raccrocha le récepteur. Sa mauvaise humeur persista durant tout le déjeuner et Bob Eden essaya en vain d'animer la conversation. Après le repas, Thorn prit la petite voiture et disparut sur la route. Bob Eden dans l'expectative, flâna autour de la maison.

Plus tôt qu'il n'avait osé l'espérer, son attente pris fin. Paula Wendell, fraîche et jolie comme une aurore californienne, arriva dans son élégante voiturette et stoppa derrière la clôture de fil de fer barbelé.

— Bonjour ! fit-elle. Montez ! Vous paraissez content de me voir.

— Content ! Mademoiselle, vous me sauvez la vie. Les relations sont très tendues, ce matin au ranch. Le croiriez-vous, P. J. Madden me déteste !

— Il est fou ! déclara-t-elle.

— J'en conviens ! Avez-vous jamais déjeuné avec un serpent à sonnette qui vient de recevoir de mauvaises nouvelles ?

— Pas encore. À l'Oasis, la société est très mélangée, mais cela ne va pas jusque-là. Avez-vous déjà contemplé d'aussi adorables couleurs ?

— Jamais. Et, de surcroît, elles sont naturelles…

— Je parle du désert. Voyez ces pics coiffés de neige !

— Admirables ! Mais, si vous permettez, je préfère porter moins loin mes regards. Sans doute vous a-t-il dit que vous êtes belle ?

— Qui ça ?

— Willy, votre fiancé.

— D'abord il s'appelle Jack. Laissez ce brave garçon tranquille.

— Évidemment, il est brave, sans quoi vous ne l'auriez point choisi. Toutefois, écoutez un homme qui a l'expérience de la vie. Le mariage est le refuge des esprits faibles.

— Ah ! vous croyez ça ?

— Parfaitement. J'y ai bien réfléchi pour mon propre compte. Plus d'une fois j'ai rencontré des jeunes filles dont le regard semblait dire : « Je pourrais peut-être devenir votre femme. » Mais je me suis tenu sur mes gardes. « Résiste, mon petit »… voilà ma devise.

— Ainsi, vous avez toujours résisté ?

— Pardi ! Et vous me voyez libre et heureux. Quand vient le soir et que l'atmosphère s'emplit de gaîté et que les lumières brillent autour d'Union Square, je prends mon chapeau. Et qui me demande, d'une voix douce et patiente : « Où vas-tu, mon cher mari ? Je te suis » ?

— Personne.

— Pas une âme. C'est magnifique. Mais vous… votre cas est le même. Naturellement, il existe des millions de jeunes filles dont l'idéal est le mariage. Quant à vous… vous occupez une situation superbe. Le désert, les montagnes, les défilés… vous échangeriez tout cela, de gaieté de cœur, contre un fourneau à gaz au fond d'un appartement ?

— Peut-être pourrons-nous nous payer une bonne ?

— Beaucoup le peuvent… mais où en trouver de nos jours ? Je vous avertis… réfléchissez. Vous menez une existence heureuse

qui finira avec le mariage. Vous raccommoderez les chaussettes de Wilbur…

— Je vous ai déjà dit qu'il s'appelle Jack.

— Peu importe ! Il usera autant ses chaussettes. Quel dommage qu'une charmante fille comme vous aille se lier…

— Vous avez peut-être raison.

— Et encore n'ai-je fait qu'esquisser le tableau.

La voiture franchit une grille grande ouverte. Eden aperçut une énorme maison de campagne entourée d'un groupe de petits cottages.

— Nous voici chez le docteur Whitcomb, annonça Paula. Il faut que je vous fasse faire sa connaissance.

Elle le conduisit dans une grande salle, moins richement meublée peut-être que celle de Madden, mais plus confortable. Une femme à cheveux gris, au visage empreint de bonté, rêvait tranquillement assise près d'une fenêtre.

— Bonjour, docteur, je vous amène un visiteur ! dit Paula en entrant.

La femme se leva et son sourire rayonna autour de la pièce.

— Bonjour, jeune homme, dit-elle en prenant la main de Bob Eden.

— Vous… vous êtes le docteur ? marmotta-t-il.

— Parfaitement. Mais, vous n'avez pas besoin de mes services. Vous vous portez à merveille.

— Et vous aussi. Cela se voit.

— Cinquante-cinq ans, bien sonnés, repartit la doctoresse. Enchantée de ce compliment. Asseyez-vous et mettez-vous à l'aise. Où habitez-vous ?

— Au bas de la route, chez M. Madden.

— Ah ! oui ! Il paraît qu'il est là actuellement. Il ne voisine guère, ce P. J. Madden. J'ai été le voir, mais il n'a pas daigné me rendre la politesse. Ces manières distantes n'ont point cours dans le désert. Ici nous sommes tous amis.

— Vous avez été trop bonne envers nombre de gens, dit Paula Wendell.

Le docteur Whitcomb haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? À quoi bon vivre, si on ne s'entr'aide point ? J'ai fait mon possible… j'aurais aimé pouvoir me dévouer davantage encore.

Bob Eden se sentit bien petit en présence de cette femme.

— Venez, dit la doctoresse, je vais vous faire visiter mon domaine. J'ai fait fleurir le désert… inscrivez cela sur ma tombe. Si vous aviez vu cet endroit à mon arrivée… Pour débuter, je possédais un fusil et un chat… et le chat ne voulait pas rester. J'ai bâti de mes propres mains ma première maison. Chaque jour je faisais à pied, aller et retour, les six kilomètres qui nous séparent d'Eldorado. On ne parlait pas de M. Ford à cette époque-là.

Ils la suivirent dans la cour et ils visitèrent les maisonnettes. À l'approche du docteur Whitcomb, les visages fatigués se détendaient, les yeux las brillaient d'espoir.

— Ils viennent à elle de tous les coins du pays, dit Paula. Les désespérés, les malades, les neurasthéniques retrouvent la joie de vivre.

— Je leur témoigne simplement un peu d'amitié. Le monde est si dur. Avec de la bonté on opère des miracles.

Àla porte d'un des cottages ils tombèrent sur Martin Thorn en conversation animée avec Shaky Phil Maydorf. Celui-ci adoucit la voix en parlant au docteur. Quand, enfin, le D Whitcomb accompagna les deux jeunes gens à la grille, elle leur dit :

— Revenez souvent me voir, vous serez toujours les bienvenus.

— Très volontiers, répondit Eden. Je commence à goûter la beauté du désert.

La doctoresse esquissa un sourire,

— Le désert est vieux et sage. Tout le monde peut sentir son charme. Je vous rappelle que la porte du docteur Whitcomb vous reste toujours ouverte.

Paula Wendell fit tourner la voiture et ils repartirent vers le ranch de Madden.

— Je me croyais en visite chez une bonne vieille tante, observa bientôt Eden. Je m'attendais presque à recevoir d'elle une brioche en la quittant.

— C'est une femme étonnante, assura la jeune fille. Jamais je n'oublierai ma première nuit passée dans le désert ; la vue de la lumière à sa fenêtre me réconforta. Je frappai à sa porte et elle me reçut avec cette bonté qui illumine son regard. Les gens éminents n'habitent pas tous dans les villes.

■■

Ils continuèrent leur route sous la chaleur de midi ; une légère brume enveloppait les dunes lointaines et les pentes des montagnes.

La pensée de Bob Eden revint vers les étranges problèmes qui surgissaient à chaque pas au ranch de Madden.

— Vous ne m'avez pas encore demandé le but de mon voyage.

— En effet. Tôt ou tard vous me raconterez votre histoire.

— Je le voudrais bien… mais pas aujourd'hui. J'y songe… lors de votre première visite au ranch de Madden, vous avez eu l'impression qu'il s'y passait quelque chose d'étrange. Eh bien, je puis vous dire ceci : vos pressentiments semblent fondés et mon devoir est de découvrir si oui ou non vous aviez raison. Je donnerais gros pour rencontrer ce… vieux prospecteur. Pensez-vous le retrouver au hasard de vos pérégrinations ?

— Peut-être.

— En ce cas, cela vous dérangerait-il de m'avertir aussitôt ?

— Pas de moins du monde. Très heureuse de pouvoir vous rendre ce service. À cette heure, le pauvre homme chemine peut-être dans l'Arizona. Il semblait pressé de fuir.

— Raison de plus pour chercher à le rattraper. Je… je voudrais vous expliquer, mais… ce secret n'appartient pas à moi seul.

— Je comprend… Je ne désire nullement le connaître.

— Vous m'étonnez de plus en plus.

Au bout d'un moment, l'automobile fit halte devant le ranch et Bob Eden en descendit. Il resta un instant debout à contempler les yeux de la jeune fille… leur expression de calme et de bonté lui rappelait ceux du docteur Whitcomb.

— Je l'avoue, dit-il en souriant, j'ai éprouvé de l'aversion pour Wilbur. À présent je reconnais qu'il m'a rendu un fier service et je le remercie du fond du cœur.

— Que me racontez-vous là ?

— Vous ne comprenez pas ? Actuellement je me trouve en présence de la plus forte tentation de ma vie : grâce à Wilbur, je n'ai pas à lutter. Ce bon vieux Wilbur, transmettez-lui tous mes vœux à la prochaine occasion.

— Ne vous tracassez pas, conseilla Paula. Même s'il n'y avait pas eu de Wilbur, votre liberté ne courait aucun risque en ma compagnie.

— Cette remarque devrait me rassurer, mais elle me déplaît fort. Merci de cette promenade trop courte. Le dimanche sera long ici. Et si j'allais faire un tour en ville dans le courant de l'après-midi ?

— Je ne saurais même pas si vous êtes venu. Au revoir !

Bob Eden ne se trompait pas : l'après-midi s'étira long et monotone. À quatre heures, il n'y put tenir plus longtemps. La chaleur diminuait et la brise se levait. Avec la permission de Madden, toujours irascible et de mauvaise humeur, il prit la petite auto et se rendit à Eldorado.

Maigre distraction ! À la fenêtre de l'hôtel du Désert, le propriétaire parcourait l'interminable journal dominical. On étouffait dans la Grand'Rue. Laissant la voiture devant la porte de l'hôtel, Bob entra dans le bureau de Holley.

■■

— Bonjour ! fit le journaliste. J'espérais bien vous voir aujourd'hui. Voici un télégramme pour vous.

« Ne comprends pas ce qui arrive. Très inquiet. Vous confirme mes instructions. Ai entière confiance en vous deux. Je dois cependant vous rappeler que je serais très déçu de voir rater l'affaire. Les Jordan pressent la conclusion du marché et Victor menace de se rendre au ranch. Tiens-moi au courant. »

— Voilà du nouveau ! fit Bob.

— Quoi donc ? demanda Holley.

— Victor Jordan, le fils de la femme à qui appartiennent les perles, veut venir ici. Il ne manquait plus que cet hurluberlu pour tout gâter.

— Que se passe-t-il donc ?

— Pas mal de choses. D'abord un événement tragique : j'ai perdu quarante-sept dollars.

Il expliqua la partie de poker avec Madden et Phil Maydorf.

— De plus, ajouta-t-il, j'ai surpris Thorn en train d'enfouir dans le sable une boîte ayant contenu de l'arsenic, et Charlie a retrouvé le revolver de Bill Hart dans l'armoire de Thorn… avec deux chambres vides…

— Pas possible ! Avant la fin, votre ami Chan mettra le secrétaire sous les verrous.

— Sans doute… Il reste cependant beaucoup à faire. On ne peut pas accuser un homme de meurtre sans présenter un cadavre comme preuve.

— Oh ! Chan en découvrira bien un !

— Ma foi, à lui l'honneur et toute la corvée ! Je ne tiens nullement à chercher des cadavres. J'aime l'aventure, à condition que le travail soit propre. Avez-vous des nouvelles de votre interview ?

— Oui. Demain elle paraîtra à New-York. Les yeux fatigués de Will Holley brillèrent soudain. J'y pensais au moment où vous êtes entré. — Il désigna du doigt un gros album posé sur la table. Voilà quelques-uns de mes articles publiés dans le Sun, expliqua-t-il.

Eden prit le livre et en tourna les feuilles avec intérêt.

— Je songe, moi aussi, à faire du journalisme, déclara le fils du joaillier.

Holley leva vivement les yeux vers Eden.

— Je vous conseille d'y regarder à deux fois. Vous dédaignez la profession de votre père et vous avez tort. Le journalisme… c'est magnifique tant qu'on est jeune… même à cette époque où les illusions réduisent les reporters à l'état de singe. Mais, quand on prend de l'âge — et on est vieux à quarante ans, dans notre métier — qu'arrive-t-il ? Un beau jour le directeur du journal entre au bureau, s'aperçoit que vous grisonnez et dit à son secrétaire :

« Fichez-moi ce gâteux à la porte ! Ici il nous faut des jeunes ! » Non, mon petit, pour vous pas de journalisme ! Écoutez-moi bien…

Will Holley et Bob Eden eurent ensemble un long entretien. La petite pendule du bureau marquait cinq heures lorsque le journaliste se leva et ferma son album.

— Je vous emmène dîner avec moi à l'Oasis, dit-il à son compagnon, qui le suivit avec plaisir.

Àune table en face de l'étroit comptoir, Paula Wendell était assise toute seule.

— Bonjour ! s'écria-t-elle. Venez me tenir compagnie. Je me sens le goût à la dépense ce soir et je me paie le luxe d'une petite table.

Ils prirent place en face de Paula.

— La journée vous a-t-elle paru aussi morne que vous le redoutiez ? demanda la jeune fille à Bob.

— Très triste, par un effet de contraste après votre départ.

— Goûtez ce poulet, suggéra Paula. Né et engraissé dans notre domaine, ajouta-t-elle d'un air espiègle, il n'est pas trop mauvais.

Ils suivirent son conseil. Quand les généreuses portions furent apportées, Bob écarta les coudes.

— Sauve qui peut ! Je vais découper mon poulet… et quand je me mêle de découper…

Holley considéra piteusement son plat.

— On jurerait que c'est toujours le même volatile ! Que donnerais-je pour déguster un peu de cuisine familiale !

— Mariez-vous, riposta la jeune fille en riant. N'est-ce pas votre avis, monsieur Eden ?

— Je connais pas mal de pauvres diables qui se sont mariés dans l'espoir de savourer de la bonne cuisine de famille. Les malheureux reviennent au restaurant et la petite épouse avec eux ! La note est doublée et le plaisir diminue de moitié.

— Pourquoi ce cynisme ? observa Holley.

— Oh ! M. Eden me disait encore ce matin qu'il était ennemi du mariage.

— Simplement pour la mettre en garde, expliqua Bob. Connaissez-vous ce fameux Wilbur qui a conquis son cœur innocent et sincère ?

— Wilbur ? fit Holley, étonné.

— Il persiste à donner ce nom absurde à mon fiancé.

Holley jeta un coup d'œil à la bague de Paula.

— Je ne le connais point, mais je le félicite.

— Moi aussi. Toutefois, comme je disais ce matin…

— Laissons cela, interrompit la jeune fille. Will, à quoi pensez-vous ?

— Je me rappelais un certain dîner chez Mouquin : il paraît que ce restaurant n'existe plus. Je me demande parfois si je me plairais encore à New-York.

Il parla du vieux quartier de Manhattan qu'il avait connu. Bob trouva que le temps du dîner avait passé trop vite. Debout près de la caisse, il remarqua pour la première fois un petit homme aux yeux perçants qui allumait son cigare. À son accoutrement, on devinait qu'il n'habitait pas la région.

— Bonsoir, voisin ! dit Holley.

— Bonsoir, Monsieur, fit l'autre.

— J'allais justement vous demander un renseignement. Je suis venu voir dans ce pays une variété de rats appelés rats-kangourous, dont la queue mesure trois millimètres de plus que n'importe quel autre rongeur de cette espèce…

— Venez donc au bureau du Times, quand il vous plaira. Je vous mettrai en rapport avec toutes sortes de chasseurs… chasseurs de scarabées, de papillons et de souris.

— Merci, j'irai sans faute, répondit le petit naturaliste.

— Tiens ! tiens ! que vois-je ? s'écria soudain Holley.

Bob Eden tourna la tête et aperçut à la porte de l'Oasis un minuscule Chinois, très maigre, qui paraissait aussi vieux que le désert. Sa face avait la nuance d'une pipe d'écume amoureusement culottée, ses yeux brillaient comme deux perles noires.

— Louie Wong ! annonça Holley, de retour de San Francisco, n'est-ce pas Louie ?

— Oui, moi levenu de San Flancisco, répondit Louie d'une voix aiguë.

— Vous ne vous y plaisiez donc pas ? insista Holley.

— San Flancisco, pas bon, répliqua Louie. Beaucoup meilleul ici.

— Vous retournez chez Madden ?

— Oui.

— Vous avez de la veine, Louie. M. Eden repart pour le ranch tout à l'heure. Il vous y emmènera en auto.

— Naturellement, acquiesça Bob.

— Moi plendle thé chaud. Vous attendle petite minute, Mossié, fit Louie en s'asseyant devant le bar.

— Vous nous trouverez à la porte de l'hôtel, fit Holley.

Tous trois sortirent. Le petit naturaliste les suivit et, passant devant eux, il disparut dans la nuit.

Arrivée à l'hôtel, Paula prit congé des deux hommes.

— Je vous quitte, dit-elle. J'ai quelques lettres à écrire.

— N'oubliez pas d'envoyer mes amitiés à Wilbur ! fit Eden.

— C'est une correspondance d'affaires qui m'attend. Bonsoir !

Et elle rentra.

— Ainsi, Louie revient. Nous voilà dans de beaux draps !

— Comment ? Louie a peut-être beaucoup à dire, observa Will Holley.

— Possible. Mais s'il reprend son ancienne place, Charlie sera mis à la porte et je demeurerai seul en scène. Je ne me sens pas

capable de remplir le rôle.

— Je n'y avais pas songé. Cependant, il y a suffisamment de besogne au ranch pour deux domestiques quand Madden y séjourne. Je pense qu'il gardera les deux Chinois. Alors, quelle belle occasion pour Charlie de tirer les vers du nez à Louie ! Vous ou moi pourrions lui poser des questions jusqu'au jour du Jugement sans rien apprendre de nouveau ; tandis que Charlie… c'est différent…

Bientôt Louie arriva d'un pas traînant, une petite valise d'une main et, dans l'autre, un grand sac de papier bien gonflé.

— Qu'emportez-vous là, Louie ? Des bananes, hein ? demanda Holley à la vue de ce sac.

— Tony li aimer bananes, expliqua le vieux Chinois. Plésent pou Tony.

Eden et Holley s'entreregardèrent.

— Louie, dit doucement le journaliste, la pauvre Tony est mort.

Quiconque se figure que la face d'un Chinois demeure toujours impassible aurait dû voir Louie en ce moment-là. Une expression de souffrance et de colère tordit ses traits et il éclata en un flot de paroles terribles qui ne nécessitaient pas de traduction.

— Pauvre vieux Louie ! fit Holley, compatissant.

— Se doute-t-il de l'empoisonnement du perroquet ?

— Je n'en sais rien, répondit le journaliste. On le dirait à ses imprécations.

Louie, criant toujours aussi fort, monta sur le siège arrière de la voiture et Bob Eden prit place au volant.

— Soyez prudent, conseilla Holley. À bientôt !

Bob mit l'auto en marche et, avec le vieux Louie Wong, commença la randonnée la plus étrange de sa vie.

La lune n'était pas encore levée, et les étoiles, faibles et lointaines, ne donnaient aucune clarté. Ils grimpèrent entre les collines et s'engouffrèrent dans un enfer noir et plein de menaces qu'Eden sentait sans pouvoir distinguer.

De chaque côté de la piste du désert, de petites lumières jaunes et hostiles apparaissaient par instants et s'effaçaient à jamais. Les fantomatiques arbres de Judée semblaient se tordre de douleur et lançaient au ciel des bras déformés et suppliants. Et constamment, au fond de la voiture, le vieux Chinois marmottait ses étranges anathèmes sur la mort de son ami Tony.

Bob possédait des nerfs solides, mais il fut heureux d'apercevoir bientôt les lumières hospitalières du ranch de Madden. Il laissa sa voiture sur la route pendant qu'il ouvrait la barrière : un morceau de bois pris dans le loquet le retarda un instant, mais il parvint enfin à le soulever et, remontant sur le siège, il amena la voiture dans la cour. Avec une sensation de soulagement, il la fit tourner et l'arrêta devant la grange où Charlie Chan l'attendait.

— Ah Kim ! Je vous amène un compatriote : Louie Wong revient au désert, dit Bob en sautant de l'automobile.

Tout demeurait silencieux au fond du véhicule.

— Eh bien, Louie ? Nous voici arrivés au ranch ! cria-t-il.

Il demeura terrifié : dans la pénombre, il vit Louie affaissé sur ses genoux, la tête inerte penchée sur la portière gauche.

— Mon Dieu ! s'exclama Eden.

— Attendez ! fit Charlie Chan. Je vais chercher une lampe électrique.

Bob, effrayé, restait immobile. L'ingénieux Charlie revint rapidement et examina l'intérieur de la voiture. Bob Eden vit alors une fente dans le manteau de Louie, une fente aux bords sombres et humides.

— Frappé au côté ! fit Charlie d'un ton calme. Mort… comme Tony.

— Assassiné… quand ? s'écria Bob. Pendant l'instant où j'ai quitté l'auto pour ouvrir la grille ? Mais c'est impossible !

De l'ombre Martin Thorn approcha, son visage pâle rayonnant dans l'obscurité.

— Qu'y a-t-il ? Ah !… c'est Louie. Que lui est-il arrivé ?

Il se pencha sur la portière de la voiture et la lampe que tenait Charlie éclaira un moment le dos du secrétaire. Sa veste sombre avait un long accroc… un accroc qu'on pouvait avoir fait en escaladant une clôture en fil de fer barbelé.

— C'est horrible ! s'écria Thorn. Une minute ! Je vais avertir M. Madden.

Il courut vers la maison et Bob resta avec Charlie auprès du cadavre de Louie Wong.

— Charlie, murmura le jeune homme d'une voix sourde, avez-vous remarqué cette déchirure dans la veste de Thorn ?

— Certes, je l'ai bien vue. Mais que vous disais-je encore ce matin ? « Celui qui chevauche un tigre ne peut descendre de sa monture. » Une fois de plus, le vieux proverbe chinois a raison.

X — Le Capitaine Bliss

L'instant d'après, Madden se trouvait près de l'automobile. Eden et Charlie Chan devinèrent sur ses traits une colère contenue. Le millionnaire proféra un juron et arracha la lampe électrique des mains de Charlie, puis il se pencha sur le cadavre affalé au fond de la voiture. À la clarté de la lampe de poche, Bob observa sa grosse face rouge et ses yeux inquiets.

Là, dans l'auto poussiéreuse, gisait le corps inerte d'un homme qui, pendant de longues années, avait servi Madden avec fidélité. Cependant, le visage du financier ne trahit ni affliction ni regret… rien, sauf une rage croissante. Ceux qui affirmaient que Madden n'avait pas de cœur ne se trompaient guère, songea Bob.

Madden se redressa et tourna brusquement la lampe électrique vers le visage pâle de son secrétaire.

— Un joli travail ! grogna-t-il.

— Qu'avez-vous à me fixer ainsi ? dit Thorn d'une voix tremblante.

— Si cela me plaît, à moi, de vous regarder ?… Pourtant, Dieu sait si je suis dégoûté de votre face stupide !

— Je commence à en avoir assez, avertit Thorn, devenu soudain furieux.

Bob Eden observait avec étonnement ces deux êtres qui se mesuraient du regard. Il comprit que sous le masque cordial des relations quotidiennes, aucune amitié ne liait ces deux individus.

Soudain Madden éclaira Charlie Chan.

— Écoute, Ah Kim… cet homme était Louie Wong, le serviteur dont tu occupes la place. Maintenant, il faut que tu restes au ranch, même après mon départ… Cela te va-t-il ?

— Peut-êtle moi lester, mossié.

— Bien. Depuis mon arrivée dans ce maudit ranch, ta venue a été le seul événement heureux pour moi. Porte Louie dans la grande salle… sur le sofa. Je téléphone à Eldorado…

Il traversa le patio et rentra dans la maison. Après un moment d'hésitation, Chan et le secrétaire soulevèrent le cadavre de Louie Wong. Lentement, Bob Eden suivit cette lugubre procession. Dans la salle, Madden parlait au téléphone. Bientôt, il raccrocha l'appareil.

— Il ne nous reste qu'à attendre, annonça-t-il. Le constable va venir en compagnie du coroner. Oh ! c'est du beau travail ! Ils vont tout mettre la maison sens dessus dessous, et moi qui étais venu ici pour me reposer !

— Sans doute désirez-vous savoir comment cela s'est passé, commença Eden. J'ai rencontré Louie en ville, au café de l'Oasis. M. Holley me l'a indiqué, et…

Madden agita sa grande main.

— Oh ! de grâce ! réservez ces détails pour quelque flic imbécile ! Oui, en voilà du propre !

Il se mit à arpenter la salle comme un lion en proie à une rage de dents. Eden et Thorn s'assirent, silencieux, devant la cheminée. Chan était sorti et Madden continuait à aller et venir.

Bob Eden réfléchissait, les yeux rivés aux bûches rougeoyantes. En quel guêpier était-il venu se fourrer ? Quel drame se jouait dans ce ranch de Madden ? Il eût voulu retourner à San Francisco, loin de cette ambiance de haine, de méfiance et de mystère.

Bientôt le ronflement d'un moteur se fit entendre dans la cour. Madden en personne ouvrit la porte et deux notables citoyens d'Eldorado se présentèrent.

— Entrez, Messieurs, fit Madden, s'efforçant de paraître aimable. Un petit accident vient d'avoir lieu.

Un des nouveaux venus, un homme maigre, au visage bronzé, s'avança.

— Bonjour, monsieur Madden. Je vous connais de vue, mais je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté. Je suis le constable Brackett, et voici notre coroner, le D Simms. Ne disiez-vous pas au téléphone qu'il s'agissait d'un meurtre ?

— Appelez cela comme vous voudrez. Heureusement, personne n'a été blessé, je veux dire aucun blanc… simplement mon vieux Chinois, Louie Wong.

Ah Kim, entrant à cet instant, entendit les paroles de Madden et son regard indigné se posa sur le visage du millionnaire.

— Louie ? fit le constable. — Il se dirigea vers le sofa. — Pauvre vieux Louie ! Il ne faisait de tort à quiconque. Je ne lui connaissais pas d'ennemis.

Le coroner, un jeune homme vif, s'approcha également du cadavre et commença son examen. Le constable Brackett se tourna vers Madden.

— Écoutez, nous ferons en sorte de vous causer le moins d'ennuis possible, promit-il, visiblement terrorisé par ce puissant personnage. Toutefois, vous le comprenez bien, je dois procéder à un petit interrogatoire…

— Cela va de soi, répondit Madden. Allez-y ! Je le regrette, mais je ne puis rien vous apprendre. Je me trouvais dans ma chambre lorsque mon secrétaire — il indiqua Thorn — m'annonça que M. Eden, ici présent, venait de pénétrer dans la cour avec le cadavre de Louie dans la voiture.

Le constable considéra Eden avec intérêt.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

— Il était en vie lorsque je l'ai fait monter, expliqua Eden.

Il raconta au long son histoire… la rencontre de Louie Wong à l'Oasis, la course en auto dans le désert, l'arrêt à la grille, et enfin la macabre découverte. Le constable hocha la tête.

— Tout cela me paraît bien mystérieux. Vous dites qu'on a dû le tuer pendant que vous ouvriez la grille. Qu'est-ce qui vous le fait supposer ?

— Louie a parlé presque tout le temps le long du chemin. Il ne cessait de marmotter tout seul. Je l'ai encore entendu en descen-

dant pour ouvrir la grille.

— Que disait-il ?

— Il parlait en chinois. Excusez-moi, je ne suis pas sinologue.

— Vous ai-je accusé de quelque chose ?

— Un sinologue est un homme qui connaît la langue chinoise, expliqua Eden en souriant.

— Ah ! — Le constable se gratta la tête.

— Maintenant, au tour du secrétaire…

Thorn avança pour faire sa déposition. De sa chambre, il avait entendu du bruit dans la cour et il était sorti ; il ne pouvait absolument rien ajouter.

Le regard de Bob Eden se porta sur la déchirure de la veste de Thorn, puis vers Charlie Chan, mais le détective hocha la tête et ses yeux disaient : « Taisez-vous ! »

Le constable se tourna ensuite vers Madden. Il voulait savoir s'il n'y avait personne d'autre au ranch.

— Personne, sauf Ah Kim. Rien à dire contre lui.

— Qui sait ? Rappelez-vous la lettre politique des Tong.

Le constable cria d'une voix terrifiante :

— Venez ici !

Ah Kim, alias sergent Chan, détective d'Honolulu, se présenta devant le policier, le visage impassible. Combien de fois, en pa-

reilles circonstances, avait-il joué le rôle inverse et cent fois mieux que ne le ferait jamais ce constable d'Eldorado !

— Avez-vous déjà vu Louie Wong ?

— Moi, Mossié ? Non, moi pas connaîte li.

— Vous êtes nouveau dans le pays ?

— Moi veni vendledi delnier.

— Où travailliez-vous avant ?

— Paltout… glande ville, peti ville.

— Je vous demande où vous étiez employé en dernier lieu.

— Chemin de fel… chemin de fel Santa Fé. Moi mettais bois pal telle.

— Ah !… hum… — le constable était à bout de ressources. Durant ces dernières semaines, je me suis surtout occupé de confisquer des liqueurs et j'ai perdu l'habitude de ces sortes d'interrogatoires. Cette affaire relève du shériff. Je l'ai averti avant de venir ici et demain matin il nous enverra le capitaine Bliss, de la brigade judiciaire.

— Enlevons le corps, fit le coroner. Je terminerai l'examen là-bas. Peut-être reviendrai-je ici demain avec mes adjoints.

— Comme vous voudrez. Occupez-vous de tout le nécessaire et, s'il y a des frais, envoyez-moi les factures. Croyez-le bien, je suis navré de cet incident.

— Moi aussi, dit le constable. Louie Wong était un brave garçon.

— Oui… et… c'est très ennuyeux.

— Et très mystérieux, renchérit le policier. Ma femme me dissuadait, à juste raison, de choisir pareille profession qui comporte tant de tracas… Au revoir, monsieur Madden… enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Lorsque Bob Eden se retira dans sa chambre, Madden et Thorn demeurèrent debout près de la cheminée. Les visages des deux hommes reflétaient une telle intensité d'émotion que Bob eût bien voulu être témoin de la scène qui se préparait.

Ah Kim l'attendait auprès d'un feu pétillant.

— Moi allumé feu, Mossié.

Eden ferma la porte et s'assit dans un fauteuil.

— Charlie, au nom du ciel, que se passe-t-il dans cette maison ?

— Les événements se précipitent. Voilà deux nuits je vous déclarais, dans cette chambre même, que les Chinois possédaient des dons psychiques extraordinaires et, en homme bien élevé, vous vous êtes contenté de sourire.

— Excusez-moi, Chan. Après cela, plus de sourire, même pas de sourires polis. Je suis complètement dérouté. Le crime de ce soir…

— Tout à fait déplorable, fit Chan, pensif. Je vous conseille humblement la prudence. Les policiers du pays entrent en scène et leurs cerveaux stupides n'admettront jamais que le meurtre de Louie soit sans aucune importance…

— Vous dites ?

— La mort de Louie, comme celle du perroquet, n'est qu'une nouvelle lâcheté pour cacher un autre crime encore plus infâme commis avant notre arrivée sur la scène du mystère. Avant la mort du perroquet vert et le départ inopiné de Louie, un inconnu a été assassiné en appelant au secours. Qui ? Nous le saurons peut-être un jour.

— Vous pensez que Louie a été supprimé parce qu'il en savait trop long ?

— Absolument… comme Tony. Le pauvre Louie a commis la sottise de ne point rester à San Francisco où on l'avait envoyé. Ici on ne désirait nullement son retour. Une chose m'intrigue…

— Une seule ?

— Oui, pour l'instant. Laissons le reste de côté. Louie part mercredi matin, probablement avant le crime. Comment peut-il savoir quelque chose ? Le meurtre a-t-il eu un écho à San Francisco ? Je regrette infiniment de n'avoir pu m'entretenir avec Louie. Mais il reste d'autres pistes à suivre.

— Tant mieux. J'avoue que je ne les vois pas. C'est trop pour moi.

— … Et beaucoup pour moi, acquiesça Chan. De retour à Honolulu, je renonce aux voyages. Retenez ceci : mieux vaut que la police ne découvre point le meurtrier de Louie Wong. Si les policiers mettent la main dessus, ils cueilleront le fruit avant sa maturité. Il vaut mieux que nous nous chargions de l'affaire. Qu'ils quittent le ranch sans avoir rien trouvé !

— Avec le constable, cela marche comme sur des roulettes.

— Tout lui paraît énigmatique, déclara Chan en riant.

— Je l'approuve, mais le capitaine Bliss se montrera peut-être moins naïf. Tenez-vous sur vos gardes, Charlie, ou il vous jettera en prison.

— Ce sera pour moi une nouvelle aventure. Le détective sergent Chan sous l'inculpation de meurtre ! J'en rirai probablement, de retour chez moi. En attendant, cette perspective ne me tente guère. Je vous souhaite une bonne nuit, bien chaude…

— Une minute ! interrompit Eden. Mardi après-midi, Madden attendra le messager de mon père. Que faire alors ?

Chan haussa les épaules.

— Ne vous tourmentez pas. En deux jours il peut se passer bien des choses.

Il sortit doucement.

Le lendemain matin, à la fin du petit déjeuner, on frappa à la porte de la maison et Thorn alla ouvrir. Will Holley entra.

— Oh ! fit Madden en le voyant. Encore vous ?

— Évidemment, répliqua Holley. En tant que journaliste, je ne puis laisser passer ainsi le premier assassinat commis dans la région depuis des années. À propos, voici un quotidien de Los Angeles. Notre interview figure en première page.

Madden prit la feuille sans manifester beaucoup de curiosité. Par-dessus son épaule, Bob Eden lut en manchette :

« Une ère de prospérité annoncée par le fameux magnat P. J. Madden, interviewé à son ranch du désert. Il prévoit une reprise sensationnelle des affaires. »

Madden parcourut distraitement l'article, puis il dit :

— Votre article a paru également dans la presse de New-York ?

— Certes. Ce matin toute la presse américaine le publie. Monsieur Madden, nous sommes, vous et moi, des hommes célèbres. Et alors, ce pauvre Louie ?

— Ne m'en parlez pas. Quelque imbécile l'a frappé. Votre ami Eden pourrait vous renseigner mieux que moi.

Il se leva et quitta la pièce.

Pendant un instant, Eden et Holley s'entre-regardèrent, puis sortirent du bureau.

— En voilà une affaire bizarre ! Ce bon vieux Louie, il paraît qu'il a été tué dans la voiture ?

Eden raconta les faits et touts deux s'éloignèrent de la maison.

— Qui soupçonnez-vous ? demanda Holley.

— Thorn. Cependant, Charlie prétend qu'il vaut mieux ne pas découvrir tout de suite le coupable. Sans doute sa façon de voir doit être la bonne. Et le capitaine Bliss ?

— Oh ! c'est un grand braillard qui excelle à arrêter les innocents. Le shériff est un garçon intelligent, mais daignera-t-il se déranger ? Allons voir du côté où vous avez abandonné l'auto hier soir. J'ai quelque chose pour vous… un télégramme…

Le message changea de main au moment où les deux hommes franchissaient la grille. Bob Eden le lut de manière à ce qu'on ne le vît pas de la maison.

— Mon père m'informe qu'il continue à donner le change à Madden et lui annonce que Draycott part ce soir avec les perles.

— Qui ça, Draycott ?

— Un détective privé de San Francisco à qui papa confie des missions délicates. Draycott n'arrivant pas, mon père feindra une vive inquiétude. Il ne peut rien faire d'autre pour l'instant. Pour moi, je déteste ces intrigues… et ne sais comment apaiser Madden. D'ici là, des événements imprévus peuvent surgir.

Àl'endroit où Bob Eden avait arrêté sa voiture pendant qu'il ouvrait la grille, de nombreuses traces étaient visibles, mais on n'apercevait aucune empreinte de pas.

— On ne voit même plus la trace de mes chaussures, observa Eden. Faut-il en déduire que le vent a soulevé le sable et effacé…

— Pas du tout. Quelqu'un est venu ici armé d'un balai et a fait disparaître tout indice autour de la voiture.

— C'est juste. Quelqu'un… qui ça ? Thorn, évidemment.

Ils se rangèrent pour laisser passer une automobile se dirigeant vers la cour de Madden.

— Voici Bliss accompagné du constable, annonça Holley. Nous ne leur fournirons aucun renseignement, n'est-ce pas ?

— Entendu. Qu'ils quittent le ranch au plus vite. Tel est le désir de Chan.

Ils attendirent dans la cour. De l'intérieur leur parvenaient les voix de Thorn et de Madden parlant aux deux officiers de police. Au bout d'un moment, Bliss salua Holley comme un vieil ami et le journaliste lui présenta Eden.

— Monsieur Eden, dit le capitaine, je désire précisément vous entendre sur cette affaire bizarre.

Bob considéra avec dégoût ce type vulgaire du gros policier, aux pieds plats, dont les yeux ne reflétaient aucune intelligence. Il fit un récit fidèle du triste événement survenu la veille.

— Hum ! Voilà qui me paraît étrange !

— Vraiment ? C'est pourtant la stricte vérité.

— Bon. Je vais d'abord jeter un coup d'œil sur le théâtre du crime.

— Vous n'y découvrirez rien, remarqua Holley, sauf les traces des chaussures de ce jeune homme et des miennes. Nous venons nous-mêmes d'y faire une petite inspection.

— Tiens ! tiens ! s'exclama Bliss, d'un air sarcastique.

Suivi du constable, il se dirigea vers la grille. Tous deux revinrent après un examen sommaire.

— En voilà une énigme ! s'écria le constable.

— Pour vous, observa Bliss en ricanant. Et le Chinois ? Réfléchissez un peu. Il occupe ici une bonne place, n'est-ce pas ? Louie revient… et alors… Ah Kim perd son emploi.

— Des bêtises ! protesta Madden.

— Vous trouvez ? Moi je connais les Chinois. Enfoncer un couteau dans un de leurs semblables ne compte pas pour eux.

Àce même instant, Ah Kim apparut au coin de la maison.

— Hé ! là-bas ! cria le capitaine Bliss.

Ah Kim s'approcha.

— Vous vouloil me voil, Mossié ?

— Oui. Nous allons vous fourrer en prison.

— Poulquoi, Mossié ?

— Pour avoir tué Louie Wong. Ne croyez pas que vous allez nous échapper.

Le Chinois considéra d'un œil terne ce policier malhabile.

— Vous êtle fou, Mossié.

Le visage de Bliss se durcit.

— Attendez, vous allez voir si je suis fou ! Racontez-moi tout de suite votre crime, vous ne vous en trouverez que mieux.

— Clime ? Quel clime, Mossié ?

— Dites-moi comment vous avez planté votre couteau dans votre compatriote hier soir.

— Peut-êtle vous le tlouver couteau, Mossié ? demanda le malicieux Ah Kim.

— Peu vous importe.

— Les empleintes des doigts du pov'vieux Ah Kim sul couteau, hein, Mossié ?

— Taisez-vous !

— Vous vu tlaces pantoufles veloul sul le sable, Mossié ?

Bliss le regardait sans répondre.

— Vous, policier à la manque, c'est moi qui vous le dis.

Holley et Eden échangèrent un coup d'œil, pleins d'une douce joie muette.

— Je vous en prie, capitaine Bliss, dit Madden, vous n'avez aucun motif d'inculper mon domestique. Si vous me l'enlevez sans preuve sérieuse, vous me le paierez cher.

— Eh bien… je… je sais qu'il est coupable : plus tard j'en établirai la preuve. D'abord, pourquoi êtes-vous venu dans ce pays ? demanda-t-il, les yeux soudain étincelants.

— Moi, citoyen mélicain, Mossié. Né à San Flancisco. Quarante-cinq ans à présent.

— Vous êtes né en Californie ? Vous avez donc des papiers ? Montrez-les moi.

Le cœur de Bob faillit lui manquer. Beaucoup de Chinois ne possèdent point de passeport, mais il suffisait que Chan n'en produisît pas pour que ce stupide policier l'arrêtât sur l'heure.

— Pressez-vous ! hurla Bliss.

— Quoi vous vouloil, Mossié ?

— Vous le savez très bien. Vos papiers. Montrez-les moi, ou je vous arrête…

— Ah !… mes papiers… tlès bien, Mossié.

Et sous l'œil étonné de Bob Eden, le petit Chinois tira de sa blouse une feuille de papier jaune et la tendit à Bliss.

Le capitaine la lut et, l'air ennuyé, la rendit au Chinois.

— Bon, mais vous n'êtes pas encore quitte.

— Melci, Mossié. Vous beaucoup maboul. Au revoil, fit Ah Kim qui s'éclipsa en traînant ses savates.

— Je vous le disais bien : cette affaire est pleine de mystère, observa la constable.

— Pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! cria Bliss. M. Madden, je vous l'avoue, je suis pris à l'improviste. Mais chez moi l'hésitation ne dure jamais. J'irai au fond de l'affaire et vous me reverrez bientôt.

— Revenez quand il vous plaira, invita Madden, hypocritement. Si moi-même je découvre une piste, j'en aviserai le constable Brackett.

Bliss et Brackett remontèrent dans leur automobile et s'en allèrent. Madden rentra chez lui.

— Cet excellent Chan, dit Holey à voix basse. Où diable a-t-il déniché un passeport ?

— Je m'attendais à une catastrophe. Mais ce bon vieux Charlie songe à tout, fit Eden.

Holley grimpa dans sa voiture.

— Madden ne semble pas disposé à me retenir à déjeuner ; aussi je me sauve. Plus que jamais je désire connaître le mot de l'énigme. Louie était de mes amis et sa mort m'afflige beaucoup.

— Je ne sais où nous allons, mais il me semble que nous avançons en besogne. Quoi qu'il en soit, sans Charlie, je me trouverais fort embarrassé.

— Oh ! vous ne manquez pas de flair, lui assura Holley.

— Espèce de policier à la manque, Mossié ! dit Eden en riant, comme le journaliste s'éloignait.

De retour dans sa chambre, il trouva Ah Kim tranquillement occupé à faire le lit.

— Charlie, vous êtes un as ! lui dit Bob en fermant la porte. Je croyais la partie perdue. Dites-moi un peu : quel passeport avez-vous ?

— Le passeport du dénommé Ah Kim, parbleu !

— Et qui est cet Ah Kim ?

— Un modeste marchand de légumes qui me transporta de Barstow à Eldorado dans sa camionnette chargée de produits maraîchers. Je me suis arrangé pour lui louer le papier pendant quelques jours. Une vieille photographie qui a longtemps traîné dans les poches a perdu toute ressemblance avec l'original. Je redoutais que Madden ne me demandât une pièce d'identité en m'engageant à son service. Mais il ne m'a rien réclamé. Je ne regrette cependant pas d'avoir pris cette précaution.

— Je vous admire une fois de plus, Charlie. Papa et les Jordan pourront se montrer généreux envers vous.

Chan hocha la tête.

— Vous souvenez-vous des paroles que vous avez prononcées dans l'automobile qui nous conduisait au bac ? Le facteur en vacances meurt d'envie de faire de longues marches. Je considère tout ceci comme un pur divertissement. Quand enfin je démêlerai le nœud de l'affaire, je m'estimerai amplement récompensé.

Il s'inclina et sortit.

Quelques heures plus tard, Bob Eden et le millionnaire, assis dans la grande salle, attendaient l'heure du lunch. Madden parlait encore de son désir de retourner à New-York le plus vite possible. Soudain, sur sa face rouge apparut une telle expression de contrariété que le jeune homme en fut frappé. Tournant la tête de côté, Eden aperçut, debout dans l'encadrement de la porte, un homme aux épaules voûtées et porteur d'une valise, le petit naturaliste du café de l'Oasis.

— M. Madden ? demanda le nouvel arrivant.

— C'est moi. Que me voulez-vous ?

L'étranger entra et posa son sac.

— Je m'appelle Gamble, Thaddeus Gamble. Je m'intéresse particulièrement à une certaine espèce d'animal très répandu aux alentours de votre propriété. Je possède une lettre de recommandation d'un de vos vieux amis, le président d'un collège qui a été favorisé de vos largesses. Si vous voulez avoir la bonté de la lire.

Il tendit la lettre et Madden la prit en regardant le naturaliste d'un air peu aimable. Quand le millionnaire eut parcouru la courte missive, il la déchira en menus morceaux qu'il lança dans la cheminée.

— Vous désirez demeurer ici quelques jours ?

— Cela m'obligerait beaucoup. Naturellement, je voudrais payer mon écot…

Madden fit un geste de la main. Ah Kim entrait et se dirigeait vers la table de lunch.

— Ah Kim, un autre couvert, ordonna Madden. Conduisez M. Gamble à la chambre de l'aile gauche, la chambre voisine de celle de M. Eden.

— Je vous remercie, fit M. Gamble. J'essaierai de vous donner le moins de dérangement possible. Il me semble que l'on va déjeuner. Vous m'en voyez ravi… l'air du désert sans doute, Monsieur. Je reviens dans un instant.

Il suivit Ah Kim et Madden, le visage empourpré, le regarda s'éloigner. Bob Eden comprit qu'une nouvelle énigme s'offrait à lui.

— Le diable l'emporte ! s'écria Madden. Je ne pouvais faire autrement que de me montrer poli à cause de cette lettre, vous comprenez. Bon Dieu ! que je voudrais partir d'ici !

Bob Eden était de plus en plus perplexe. Qui était ce M. Gamble et que venait-il faire au ranch de Madden ?

XI — Thorn part en mission

Quelle que fût la mission de M. Gamble au ranch, Bob Eden jugea, pendant le déjeuner, qu'elle devait être de nature pacifique. Il avait rarement rencontré un homme aux manières aussi affables. Durant tout le repas, l'étranger parla de la voix calme et distinguée d'un éminent professeur. Madden, maussade et renfrogné, semblait affecté par l'arrivée intempestive de cet intrus. Thorn, selon son habitude, demeurait silencieux et distant, personnage lugubre dans le costume noir qu'il portait pour remplacer celui de la veille, déchiré d'une façon si mystérieuse. Bob Eden dut venir à l'aide de M. Gamble pour soutenir la conversation.

Le repas terminé, Gamble se leva et alla vers la porte. Un moment, il contempla les sommets neigeux des montagnes lointaines par-delà l'étendue de sable étincelant.

— Superbe ! déclara-t-il à M. Madden, je me demande si vous vous rendez bien compte de la réelle beauté du site qui sert de cadre à votre ranch ? Le désert, l'immense solitude qui, de temps immémorial, a jeté son sortilège sur l'âme humaine… certains le trouvent glacial et inquiétant ; quant à moi…

— Demeurerez-vous longtemps ici ? interrompit Madden.

— Cela dépend, mais je le souhaite sincèrement. Je voudrais voir ce pays après les pluies printanières… la verveine et les primevères en fleurs. Cette perspective m'enchante. Que dit le prophète Isaïe ? « Le désert se réjouira et s'épanouira comme la rose… De la terre desséchée jailliront des sources ! » M. Madden, connaissez-vous Isaïe ?

— Non, Dieu merci ! Je connais déjà trop de gens, répondit Madden d'un ton sarcastique.

— Il me semblait que vous vous intéressiez à la faune de cette contrée, M. le professeur ? interrogea Eden.

— Tiens, vous devinez mon titre, vous êtes un observateur, jeune homme. En effet, je compte poursuivre ici certaines recherches sur une espèce de rat-kangourou dont la queue atteint une longueur phénoménale. De surcroît, il paraît que dans cette région l'os maxillaire de la souris présente un développement anormal.

La sonnerie du téléphone vibra et Madden y répondit lui-même. Bob écouta attentivement : « Un télégramme pour M. Madden. » Le millionnaire appuya davantage son oreille contre le récepteur et le reste du message ne fut plus pour Bob qu'un bourdonnement confus. Il en fut contrarié.

Le visage de Madden reflétait, en effet, une vive inquiétude et quand enfin le millionnaire raccrocha le récepteur, il demeura un long moment le regard fixe, visiblement en proie à une troublante perplexité.

— M. Madden, que cultivez-vous dans ce sol sablonneux ? demanda le professeur Gamble.

— Euh… euh…

Graduellement, Madden revenait à son hôte.

— Ce que j'y cultive ? Beaucoup de choses. De quoi vous étonner, vous et votre Isaïe. (Gamble sourit d'un air suave et le mil-

lionnaire se dégela quelque peu.) Si cela vous intéresse, je vais vous montrer nos plantations.

— Vous êtes très aimable, répondit le naturaliste qui, docilement, suivit le propriétaire dans le patio.

Thorn se leva et le rejoignit. Vivement, Eden alla téléphoner et appela Holley au bout du fil.

— Écoutez, dit-il d'une voix basse. On vient de téléphoner à Madden un message qui semble beaucoup le tracasser. J'aimerais savoir de quoi il s'agit. Êtes-vous suffisamment bien avec le télégraphiste, pour en prendre connaissance… sans éveiller les soupçons… ?

— Oui, ce gamin me répétera tout ce que je veux savoir. Êtes-vous seul ? Puis-je vous rappeler dans quelques minutes ?

— Je suis seul pour l'instant. S'il se trouve quelqu'un ici quand vous me rappellerez, je dirai que vous désirez parler à Madden et vous lui raconterez n'importe quoi. Si vous vous dépêchez, ce subterfuge ne sera peut-être pas nécessaire. Faites vite !

Au moment où Bob quittait l'appareil, Ah Kim entrait pour débarrasser la table.

— Eh bien, Charlie ? Un nouvel invité dans notre petit hôtel, hein ?

— Ces nouvelles arrivent toujours assez tôt à la cuisine, soupira Chan.

— Vous avez voulu observer et patienter. Ne me tenez pas rigueur de ce surcroît de travail.

— Ce Gamble me paraît inoffensif comme une matinée de mai.

— C'est un étudiant des saintes Écritures…

— Un être innocent et doux. Cependant, caché dans son léger bagage, se trouve un revolver tout neuf et entièrement chargé.

— Il va sans doute tirer sur la queue des rats ! Ne vous inquiétez pas à son sujet. C'est peut-être un novice qui, se méprenant sur les acteurs de cinéma, a cru prudent de s'armer pour se défendre dans cette contrée sauvage. À propos, Madden vient de recevoir un message téléphoné et, à en juger par l'expression de son visage, il s'agit certainement de mauvaises nouvelles. Holley est allé se renseigner. Dès que vous entendrez la sonnerie du téléphone, courez dans le patio et avertissez-moi si quelqu'un arrive.

Ah Kim reprit silencieusement ses occupations. Au bout de quelques instants, la sonnerie retentit. Eden se précipita vers l'appareil et, de la main, assourdit le bruit du timbre. Chan sortit dans le patio.

— Allô, Holley ? Oui, oui… Parlez… Voilà qui est intéressant… Elle arrive ce soir… Merci, mon vieux !

Il raccrocha le récepteur et Charlie revint dans la salle.

— Voici du nouveau, dit Eden. Ce télégramme est envoyé par Evelyn Madden et vient de Barstow. Sans doute, s'est-elle lassée d'attendre à Denver. Elle débarque ce soir à Eldorado au train de six heures quarante. Je crois bien que je vais être obligé de déguerpir pour lui céder ma chambre.

— Miss Evelyn Madden ? répéta Chan.

— Oui. La fille unique de Madden. Une beauté admirable… je l'ai rencontrée à San Francisco. Je ne m'étonne plus de l'inquiétude de Madden.

— En effet. Un ranch où flotte le mystère d'un crime n'est pas le séjour rêvé pour une jeune femme distinguée.

— Une complication de plus, soupira Eden. Les faits se précipitent et nous n'avançons guère en besogne.

— Une fois encore, je vous recommande de la patience, cette vertu dédaignée. Maintenant, la vie sera plus gaie ici. La présence d'une femme…

— Ah ! cette femme est un vrai glacier. Le désert ne parviendra même pas à réchauffer Evelyn Madden.

Chan réintégra la cuisine. Madden et Thorn revinrent au salon et Gamble s'était retiré dans sa chambre. L'après-midi, chaude et interminable, d'un calme mortel, étirait ses heures brûlantes durant lesquelles le désert se montrait digne de sa réputation. Madden s'éclipsa et bientôt, son ronflement sonore emplit l'air. « Bonne idée », songea Bob Eden.

Allongé sur son lit, il trouva le temps moins long. En réalité, il ne se rendit pas compte de la fuite du temps. Vers le soir, il s'éveilla la tête lourde : une douche froide lui rendit ses idées plus nettes.

Àsix heures il traversa le patio pour se rendre dans la salle commune. Dehors devant la grange, il aperçut la grande automobile de Madden, prête à partir, et une pensée se précisa dans son esprit. Le millionnaire se rendait sans doute à la gare pour chercher sa fille ; il ne pouvait pas aller à la rencontre de la hautaine

Evelyn dans la modeste voiture employée aux courses quotidiennes.

Mais bientôt, Eden comprit que Thorn avait été désigné pour cette mission. Le secrétaire, revêtu de ses habits sombres, un chapeau noir accentuant la pâleur de son visage, était en conversation avec son patron ; à l'approche de Bob, les deux hommes se turent.

— Bonsoir, dit Eden. Vous nous quittez, M. Thorn ?

— Une course en ville, simplement. À tout à l'heure, Messieurs.

Àl'instant même le téléphone appela. Madden décrocha vivement le récepteur. Pendant un moment il écouta et son visage trahit toutes les émotions qu'il ressentait.

— Encore de mauvaises nouvelles, songea Eden.

Madden appliqua sa grande main sur le transmetteur et s'adressa à son secrétaire.

— Cette vieille toquée du bas de la route, le « docteur » Whitcomb, annonça-t-il, et Eden éprouva une vive indignation en entendant cette épithète. Elle veut me voir ce soir… elle prétend avoir une communication importante à me faire.

— Répondez que vous êtes occupé, suggéra Thorn.

— Mille excuses, docteur, répondit Madden à l'appareil, mais je suis très occupé.

Il s'arrêta, évidemment submergé par un flot de paroles. De nouveau il posa sa main sur le transmetteur.

— Elle insiste… que faire ?

— Ma foi, vous devez la recevoir…

— Bien, docteur, dit enfin Madden. Venez vers huit heures.

Thorn sortit et la superbe voiture fila à la rencontre du train d'Evelyn Madden. M. Gamble entra, frais et dispos, prêt à émettre quelques nouvelles citations. Eden se divertit à écouter la T. S. F.

Àl'heure habituelle, on dîna, au grand étonnement de Bob Eden. La place de Thorn se trouvait inoccupée et, chose bizarre, le couvert d'Evelyn n'était pas mis… de surcroît, le millionnaire n'ordonna point à Charlie Chan de préparer une chambre en vue de l'arrivée de sa fille.

Après le repas, Madden fit passer ses hôtes dans le patio où les attendait un bon feu qui projetait une lueur rouge sur le sol, sur les murs de la maison et sur le perchoir de Tony, à présent délaissé.

— Voilà qui s'appelle vivre, déclara Gamble, en allumant un des cigares de Madden. Les pauvres fous enfermés dans les villes ne savent pas le bonheur dont ils se privent… Pour moi, je passerais ici volontiers le reste de mes jours.

La fin de ce discours ne trouva aucun écho chez le millionnaire. Peu après huit heures, ils entendirent le ronflement d'une automobile : Thorn et la jeune fille, peut-être… Madden pensait différemment.

— Ah Kim, voici la doctoresse. Faites entrer cette dame ici.

— Ma présence n'est pas indispensable, dit Gamble en se levant. Je rentre prendre un livre.

Madden regarda Bob Eden avec insistance, mais le jeune homme ne broncha point.

— La doctoresse est une amie à moi, expliqua-t-il.

— Vraiment ? balbutia Madden.

— Oui. Hier matin, j'ai fait la connaissance de cette étonnante femme.

La doctoresse apparut.

— Monsieur Madden, je suis enchantée de vous revoir parmi nous, commença-t-elle en serrant la main du millionnaire.

— Merci, répondit froidement Madden. Vous connaissez déjà M. Eden ?

— Oh ! oui ! Je suis très heureuse de vous trouver ici, jeune homme, mais je vais vous gronder : vous n'êtes pas venu me voir aujourd'hui !

— J'ai beaucoup à faire. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Il avança une chaise. Madden avait besoin d'une ou deux petites leçons de savoir-vivre. Il demeurait glacial et distant.

— Monsieur Madden, lui dit la doctoresse, excusez-moi de vous déranger. Je sais que vous êtes ici pour vous reposer et que les visites vous importunent. Toutefois, ceci n'est pas une visite de politesse : je viens pour vous parler du terrible drame qui a eu lieu ici.

Madden resta un instant interloqué.

— Vous dites ?

— Je parle de l'assassinat de ce malheureux Louie Wong.

— Ah ! ah ! je comprends.

Eden sembla découvrir une nuance de soulagement dans la voix de Madden.

— Louie et moi nous étions de bons amis, ajouta la doctoresse. Il venait souvent me voir. La nouvelle de sa mort m'a profondément attristée. Monsieur Madden, Louie était pour vous un serviteur fidèle et vous faites certainement votre possible pour retrouver son meurtrier ?

— Tout mon possible, répondit Madden, sans conviction.

— Si ce que je vais vous apprendre peut éclairer la police, vous pourrez le répéter. Samedi soir, j'ai eu la visite d'un individu qui disait s'appeler Mac Cullum et venir de New-York. Il prétendait souffrir d'une bronchite, mais je dois ajouter que je ne découvris chez lui aucun symptôme de cette maladie. Il s'installa dans un des petits bungalows… pour quelque temps… je le crus du moins… Dimanche soir, un peu avant l'heure où fut tué le pauvre Louie, quelqu'un arriva devant ma porte dans une grande limousine et fit marcher le klaxon. Un de mes garçons sortit et l'inconnu demanda Mac Cullum. Celui-ci descendit aussitôt, parla avec le personnage, monta dans l'auto, et ils se dirigèrent vers votre ranch. Depuis, je n'ai pas revu mon pensionnaire. Il a laissé chez moi une valise bourrée de vêtements.

— Et vous supposez que cet homme a tué Louie Wong ?

— Je ne suppose rien du tout. Il me semble, toutefois, que le fait mérite d'être rapporté à la police. Comme vous aurez certainement l'occasion de revoir le constable, je vous prie de lui dire que s'il désire examiner la valise de Mac Cullum, je la tiens à sa disposition.

— Bien, dit Madden en se levant. Cependant, si vous voulez connaître mon opinion, je ne pense pas à…

— Je vous remercie. Je ne vous demande pas votre avis, monsieur Madden. Notre entrevu, à ce que je vois, est terminée. Excusez mon insistance.

— Mais pas du tout, protesta Madden. Votre renseignement peut être utile. Qui sait ?

— Vous êtes bien aimable. (La doctoresse jeta un coup d'œil vers le perchoir du perroquet). Et Tony ? Il doit beaucoup regretter son ami Louie ?

— Tony est mort, lui annonça brusquement Madden.

— Comment ! Tony aussi ? Votre séjour au ranch aura été plein de tristes événements, monsieur Madden… présentez mes salutations à votre fille. Elle n'est pas avec vous ?

— Non, elle n'est pas avec moi.

Ce fut toute sa réponse.

— Quel dommage ! Elle est si charmante.

— Merci. Attendez un instant. Mon serviteur va vous conduira à votre voiture.

— Permettez, fit Bob. J'accompagne la doctoresse.

Il passa avec la visiteuse dans la salle brillamment éclairée où M. Gamble était plongé dans la lecture d'un gros volume.

Dans la cour, la doctoresse se retourna vers lui.

— Quel homme ! fit-elle. Un cœur de pierre. La mort de Louie ne semble nullement l'affecter. Alors, je compte sur vous. S'il ne communique pas mon renseignement à la police, veuillez vous en charger personnellement.

Le jeune homme hésita.

— Croyez-moi, docteur, on mettra tout en œuvre pour découvrir l'assassin de Louie… pas Madden… mais… d'autres.

— Je crois comprendre et, de tout cœur, je vous souhaite bonne chance, monsieur Eden.

Bob lui serra la main.

— Si je ne vous revois pas, docteur, laissez-moi vous exprimer toute ma joie de vous connaître.

— Ce compliment me touche. Bonne nuit.

■■

La voiture roula sous le ciel criblé d'étoiles. Lorsque Bob Eden retourna dans la salle, il y trouva Madden en compagnie de Gamble.

— Au diable cette vieille fée ! s'écria Madden.

— Permettez ! riposta Eden. Cette femme, rien qu'avec ses dix doigts, a fait plus dans le monde que vous avec tout votre or. Ne l'oubliez pas.

— Cela lui confère-t-il le droit de fourrer le nez dans mes affaires ?

Bob Eden fit un effort pour contenir les paroles courroucées prêtes à jaillir de ses lèvres. Il sentait qu'il ne pourrait supporter davantage l'arrogance de ce millionnaire au cœur insensible.

Il jeta un coup d'œil vers la pendule. Elle marquait neuf heures moins le quart : Thorn et Evelyn Madden n'étaient pas arrivés. Le train avait-il du retard ?

Il se rendait parfaitement compte que sa présence n'était nullement désirée dans le salon, mais il voulait attendre le retour du secrétaire. À dix heures, M. Gamble se leva et, après quelques commentaires favorables concernant l'atmosphère du pays, il se rendit à sa chambre.

Àdix heures cinq, le ronflement d'un moteur rompit le calme nocturne. Bob Eden se leva et ses yeux allèrent d'une ouverture à l'autre : bientôt la porte vitrée donnant sur le patio s'ouvrit et Martin Thorn entra seul.

Sans dire un mot à son patron, le secrétaire posa son chapeau et, l'air fatigué, se laissa choir dans un fauteuil. Le silence devenait oppressif.

— Eh bien ! demanda enfin Eden d'un ton jovial, vous avez fait vos affaires, monsieur Thorn ?

— Oui, répondit l'autre, sans ajouter un mot de plus.

— Ma foi, je vais me coucher, fit Bob Eden en se levant.

En ouvrant la porte, il entendit le bruit de l'eau dans la salle de bains qui séparait sa chambre de celle du professeur. Désormais,

il n'était plus en sûreté et devait s'entourer de précautions.

Au bout d'un instant, Ah Kim apparut à la porte. Eden, un doigt sur la bouche, lui indiqua la salle de bains. Le Chinois répondit d'un signe de tête. Ils se rendirent dans le coin le plus éloigné de la pièce et s'entretinrent à voix basse.

— Chan, où est la jeune Evelyn ?

— Mystère !

— Je me demande ce qu'a bien pu faire l'ami Thorn pendant ces quatre dernières heures ?

— Sans doute une promenade au clair de lune, fit Chan. Quand on a sorti la limousine, j'ai jeté un coup d'œil sur l'indicateur de vitesse ; il marquait douze mille huit cent quarante kilomètres. D'ici en ville, il y a quatre kilomètres, ce qui fait huit kilomètres aller et retour. Or, en arrivant ici, l'indicateur annonce douze mille huit cent soixante dix-neuf.

— Charlie, je vous admire, vous pensez à tout.

— Thorn s'est rendu dans un endroit… au sol d'argile rouge. Chan montra un morceau de terre. Voici ce que j'ai gratté sur l'accélérateur, expliqua-t-il. Connaissez-vous, dans les environs, un coin semblable ?

— Du tout. Croyez-vous qu'il aurait fait du mal à la jeune fille ? Non, c'est impossible : Madden et lui semblent être de connivence et le millionnaire adore sa fille.

— Encore un nouveau problème à résoudre.

— Sapristi ! Depuis que j'ai délaissé l'étude de l'algèbre, je n'ai pas encore trouvé autant d'énigmes. C'est demain mardi. Le vieux P. J. s'imagine que les perles sont en route. Il se montrera intraitable, cette fois.

Un léger coup se fit entendre à la porte donnant de la chambre de Bob au patio, et Chan eut juste le temps de courir à la cheminée où il s'occupa à ranimer le feu. Sans faire de bruit, Madden entra.

— Chut ! fit Madden, regardant du côté de la salle de bains. Sortez, Ah Kim.

— Bien, Mossié, dit Chan en s'éloignant.

Madden alla vers la porte de la salle de bains et tendit l'oreille. Doucement, il tourna la poignée, entra et ferma à clef la porte qui donnait dans la chambre de Gamble. Puis il revint chez Bob et referma la porte derrière lui.

— J'ai un mot à vous dire, fit-il. N'élevez point la voix. J'ai réussi à avoir votre père au téléphone et il m'a annoncé qu'un nommé Draycott arrivera à Barstow demain à midi avec les perles.

Le cœur de Bob se serra.

— Ah !... Heu !... il devrait être ici demain soir...

Madden se pencha et parla d'un ton rauque.

— Quoi qu'il arrive, je ne veux pas que cet individu vienne au ranch.

Eden le regarda, étonné.

— Eh bien, monsieur Madden… que je sois…

— Chut ! Ne prononcez pas un mot.

— Mais, après tous nos préparatifs…

— Je vous dis que j'ai changé d'avis. Je ne veux pas voir les perles au ranch. Demain vous vous rendrez à Barstow à la rencontre de ce Draycott et vous lui demanderez de partir pour Pasadena, où j'irai le rejoindre mercredi. Je lui donne rendez-vous à midi tapant à la porte de la Garfield National Bank, mercredi. Il me livrera les perles que je mettrai en sûreté.

Bob sourit.

— Vos ordres seront exécutés.

— Je l'entends bien ainsi. Ah Kim vous conduira à la gare demain à l'arrivée du train de Barstow. Ne répétez notre conversation à personne… pas à Gamble, ni même à Thorn.

— Entendu, monsieur Madden.

— Bien. Voilà l'affaire réglée. Bonne nuit.

Madden sortit à pas légers. Plus perplexe que jamais, Eden demeura longtemps le regard fixé sur la porte par où venait de disparaître son interlocuteur.

— En tout cas, c'est un jour de grâce. Quel soulagement !

XII — Le Vieux Tramway

Le soleil levant dardait impitoyablement ses rayons sur la végétation bizarre et rabougrie de cette étendue stérile. Bob Eden était debout de bon matin ; il commençait à en prendre l'habitude. Avant le déjeuner il avait devant lui une heure de réflexion et les sujets ne lui manquaient guère. Un par un se déroulaient dans son esprit les événements survenus depuis son arrivée au ranch. Le sort d'Evelyn Madden le préoccupait particulièrement. Où se trouvait cette fière jeune fille ?

Après le déjeuner, Bob se leva de table et alluma une cigarette. Madden, il le savait, attendait impatiemment qu'il parlât.

— Monsieur Madden, dit-il, je dois me rendre ce matin à Barstow pour une affaire importante. Excusez mon indiscrétion, mais si Ah Kim pouvait m'emmener en auto jusqu'à la gare pour le train de dix heures et quart…

Les yeux verts de Thorn lancèrent des regards curieux vers Eden, tandis que Madden répondait avec une approbation mal dissimulée.

— Mais certainement, avec plaisir. Ah Kim, vous conduirez M. Eden en ville dans une demi-heure. N'est-ce pas ?

— Toujouls tlavail, gémit Ah Kim. Lever avec soleil, tlavail jusqu'à soleil couché. Vous besoin chauffeul taxi, poulquoi pas dile moi ?

— Que dites-vous ? s'écria Madden.

— Bien, bien, Mossié, moi li conduile.

Une fois l'auto sur la route, Chan jeta un regard interrogateur à Bob Eden assis au fond de la voiture.

— Vous m'intriguez au plus haut point. Que signifie ce voyage d'affaires à Barstow ?

Eden éclata de rire.

— Ordre du grand chef ! déclara-t-il. Je vais à la rencontre d'Al Draycott… et du collier de perles.

La main libre de Chan se posa aussitôt sur le fardeau « indigeste » placé sur son estomac.

— Madden a encore changé d'idée ? demanda-t-il.

— Comme vous pouvez le constater.

Eden raconta au détective l'objet de la visite que lui avait faite le millionnaire la veille au soir.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Chan.

— Ma foi, cela nous donne un jour de plus pour le bon vieux hou malimali. À part cela, c'est une nouvelle énigme à déchiffrer. À propos, je ne vous ai pas dit pourquoi la doctoresse Whitcomb est venue nous voir hier soir.

— Inutile. J'ai tout entendu ; je flânais derrière la porte.

— Ah ! Ainsi vous savez que c'est peut-être Shaky Phil Maydorf et non Thorn qui a tué Louie ?

— Maydorf… ou peut-être l'étranger qui conduisait la voiture et qui l'appela sur la route. J'avoue que cet inconnu excite passablement ma curiosité. Qui était-il ?

— Si vous me posez des questions, autant abandonner ce mystère et retourner chez nous.

Les toits d'Eldorado apparaissaient à leurs yeux, étincelants sous le soleil matinal.

— Allons saluer Holley avant l'heure du train. Il faut tout de même que je parte en voyage : on pourrait m'espionner. Holley a peut-être des nouvelles.

Le journaliste travaillait, assis à sa machine à écrire.

— Bonjour, vous êtes bien matinal ! Je rédigeais justement l'article nécrologique de ce pauvre vieux Louie. Quoi de neuf au ranch du Mystère ?

Bob Eden lui raconta la visite de la doctoresse, la dernière décision de Madden concernant les perles et son propre départ pour Barstow.

— Consolez-vous, dit Holley en souriant. Que pensez-vous de miss Evelyn ? Ah, mais ! vous la connaissiez déjà, ce me semble ?

— Miss Evelyn ? Que dites-vous là ?

— Elle est arrivée hier soir…

— Personne ne l'a vue au ranch.

— Comment ? Voilà qui est bizarre. Elle a débarqué du train de six heures quarante.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument. Je l'ai vue. Hier soir, j'étais libre toute la soirée… cela m'arrive trois cent soixante-cinq jours par an… Je me

dirigeais donc vers la gare à l'arrivée du train de six hier quarante. Thorn s'y trouvait également. Une grande et belle jeune fille descendait du train et j'entendis Thorn l'appeler « Miss Evelyn ». « Comment va papa ? demanda-t-elle. — Montez et je vous donnerai de ses nouvelles. Il n'a pu venir vous chercher ». La jeune personne monta en voiture et ils partirent. Je croyais qu'elle embellissait votre séjour au ranch.

— Étrange… remarqua Eden. Thorn est revenu au ranch peu après dix heures et tout seul. Charlie a découvert, grâce à sa perspicacité habituelle, que la voiture avait parcouru environ trente-neuf kilomètres.

« De plus, des morceaux d'argile rouge demeuraient collées à l'accélérateur, provenant certainement des chaussures de Thorn. Vous connaissez la région, monsieur Holley ; peut-être savez-vous où l'on trouve cette terre rouge ?

— Ma foi… il y a plusieurs endroits… Oh ! j'oubliais ! Eden, il est arrivé une lettre pour vous.

Il tendit à Bob une enveloppe dont la suscription était tracée d'une écriture à l'ancienne mode. Elle émanait de M Jordan. La pauvre femme suppliait le fils du joaillier de conclure rapidement la vente des perles. Eden lut la lettre à haute voix. M Jordan ne pouvait comprendre le délai puisque Madden, l'acheteur, se trouvait là. Le perte de cet argent lui causerait de graves ennuis.

En terminant cette lecture, Eden regarda Chan d'un air de reproche, puis déchira la lettre en menus morceaux qu'il jeta dans la corbeille à papiers.

— Quant à moi, dit-il, je suis prêt à remettre le collier. Je trouve que nous agissons très mal envers cette chère vieille femme. Après tout, ce qui se passe au ranch ne nous regarde pas. Notre devoir…

— Excusez… intervint Chan. Moi aussi j'ai le sens du devoir et la loyauté fleurit toujours dans mon cœur.

— Eh bien ! que devons-nous faire ?

— Observer et attendre.

— Il me semble que nous ne faisons pas autre chose. J'y songeai encore ce matin. Un événement énigmatique en suit un autre et rien ne se précise. Une telle situation peut durer éternellement. Je commence à en avoir par-dessus la tête.

— Patience ! Les Chinois, depuis des siècles, cultivent cette qualité admirable avec l'amour du jardinier soignant ses fleurs, tandis que les blancs font fi d'une si modeste vertu… Quelle est la meilleure méthode ?

— Écoutez, Charlie. Tout ce que nous avons découvert au ranch regarde seulement la police.

— Le capitaine Bliss… ce crétin aux pieds énormes ?

— Qu'importe la longueur de ses pieds ? Remettons les perles à Madden, empochons le reçu, faisons venir le shériff et racontons-lui toute l'histoire. À lui de trouver les criminels.

— S'il est aussi malin que le capitaine Bliss, nul doute qu'il ne résolve tous ces problèmes, observa Chan d'un ton ironique. Je ne partage pas du tout votre avis.

— Je songe en ce moment aux intérêts de M Jordan.

Chan lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— Je n'en doute pas, jeune homme. M. Holley, n'est-ce pas qu'il faut écouter les conseils des anciens ?

— Eden, Charlie Chan a raison. Le shériff est un brave homme, mais il ne saurait à lui seul démêler tant de mystères. Attendez encore un peu.

— Attendre quoi ?

— Demain Madden se rend à Pasadena, remarqua Chan. Sans doute Thorn l'accompagnera. Nous tâcherons d'éloigner Gamble et nous poursuivrons nos recherches tranquillement. Jusqu'ici nous avons agi en hâte comme un homme qui court après le tramway. Demain, nous creuserons profondément.

— Creusez, si le cœur vous en dit. Pour moi, je n'y tiens nullement. J'avoue cependant que je serais curieux de connaître le fin mot de l'affaire. Charlie, vous êtes un vieil ami des Jordan et vous pouvez endosser la responsabilité de ce retard.

— J'ai le dos large. Pour l'instant le collier de perles des Phillimore repose en sûreté sur mon estomac. Humblement, je vous conseille de faire ce voyage sans but jusqu'à Barstow.

Sur le quai de la gare, Bob Eden aperçut Paula Wendell qui, selon toute apparence, prenait le même train que lui. Ravissante dans un élégant costume de cheval, elle vint vers lui, les yeux pétillants de gaieté.

— Bonjour, M. Eden. Où allez-vous ?

— À Barstow… pour affaires.

— Est-ce important ?

— Bien sûr : je ne gaspille pas ma haute intelligence pour des bagatelles.

Un coquet petit train s'avança dans la gare et ils prirent place dans un des deux wagons.

— Dommage que vous vous arrêtiez à Barstow ; je vais quelques stations plus loin. Je louerai un cheval pour faire une longue promenade dans le Défilé de la Solitude… qui eût semblé moins solitaire si vous m'aviez accompagnée.

— À quelle gare descendez-vous ?

— Non ?… Je croyais que…

— Ces jours-ci je ne fais que mentir. La nécessité de ma présence à Barstow est tout à fait discutable. Après aujourd'hui, le Défilé de la Solitude devra changer de nom.

— Voilà qui est gentil. Nous descendrons aux Sept Palmiers. Le vieux bonhomme qui doit me louer un cheval en trouvera bien un autre pour vous.

— Je ne suis pas précisément habillé pour faire de l'équitation. J'espère que le cheval ne s'en formalisera point.

La pauvre bête, dépourvue d'élégance, ne s'en inquiéta nullement, en effet. Ils quittèrent le petit lotissement des Sept Palmiers et s'éloignèrent en plein désert.

— Avant mon arrivée dans ce pays, j'ignorais que le monde fût si vaste, déclara Bob.

— Vous commencez à aimer le désert ?

— Il me semble que oui.

— Je vous envie de le contempler d'un œil libre et désintéressé. Pour moi, je n'y vois que des paysages où évoluent des cowboys et des caballeros d'Hollywood. Tragédies et exploits audacieux… fuites éperdues et enlèvements… de quels scénarios n'ont pas été témoins ces dunes de sables et ces défilés ?

— Cherchez-vous des sites cinématographiques aujourd'hui ?

— Comme toujours, soupira-t-elle. Je viens de recevoir un manuscrit dont le sujet est aussi nouveau que ces montagnes. Sans cesse le même thème : un rude cowboy et l'élégante fille d'un milliardaire de New-York… vous connaissez l'histoire ?

— Certainement. La jeune fille est dégoûtée de l'existence mondaine et des orgies de la haute société, n'est-ce pas ?

— Cela se conçoit. Toujours est-il qu'on ne nous épargne rien de la grande noce. Mais cette partie du film ne me concerne point. Ma tâche commence au moment où l'héroïne vient à la recherche d'un homme, d'un vrai. Dois-je dire qu'elle le rencontre ? Son cheval s'emballe et elle tombe dans un buisson. Le gardien de bestiaux arrive au moment propice. En dépit de leurs différences sociales, l'amour fleurit en eux dans l'immense solitude. Parfois je me console à la pensée que ma profession tend à disparaître.

— Comment cela ?

— Voilà quelques années, le chercheur de sites était un personnage important. Actuellement, presque tout le pays a été ex-

ploré, et chaque studio possède de volumineux albums pleins de photographies. De plus en plus on supprime notre emploi.

Paula Wendell arrêta son cheval.

— Un instant, s'il vous plaît. Je veux prendre quelques vues. Il me semble que je n'ai pas encore utilisé ce coin… voilà exactement ce que je cherche pour donner le frisson aux calicots et aux comptables de New-York.

Une fois remontée en selle, elle ajouta :

— Rien d'étonnant que ce paysage leur plaise ! Chacun se dit en regardant l'écran : « Si seulement je pouvais aller dans ce pays-là ?

— Oui, et s'ils y venaient, dès la première nuit ils mourraient d'ennui et réclameraient le chemin de fer souterrain et les journaux humoristiques du soir.

— Je le sais bien. Heureusement, nous ne les y rencontrerons jamais.

Tout en chevauchant, la jeune fille énuméra à Eden les noms des différentes plantes du désert, à l'aspect rébarbatif.

— Voici un cholla, annonça-t-elle, une variété de cactus ; on en compte dix-sept mille.

— Je vous crois sur parole, mais je vous dispense de les réciter, dit Eden, affolé devant cette érudition.

■■

Bientôt ils quittèrent le désert brûlant pour passer dans l'air frais des montagnes. Leurs chevaux suivaient des pistes à peine visibles. Sur les pentes croissaient des pruniers sauvages et au fond de la gorge, sous des palmiers, un petit ruisseau chantait.

La vie paraissait simple et agréable dans le Défilé de la Solitude et Bob Eden se sentait soudain une affinité étrange avec cette jeune fille aux yeux pétillants. Les villes surpeuplées n'existaient plus. Ils étaient seuls dans un monde neuf et pur.

Par un sentier rapide ils descendirent le flanc de la montagne et gagnèrent l'ombre des palmiers qui bordaient le cours d'eau minuscule. Ils mirent pied à terre pour savourer un lunch que Paula portait dans son havresac.

— Quel endroit reposant ! s'exclama Bob.

— Vous prétendiez que vous n'étiez jamais las ?

— Non… mais j'aime ce paysage. Peu importe le lieu où l'on se trouve quand on est en charmante société. Ayant formulé cette remarque très originale, je m'empresse d'ajouter que je n'ai pas faim du tout.

— Vous avez raison de dire que vous mentez ces jours-ci. Je comprends… vous croyez sans doute que je n'ai pas apporté suffisamment de provisions pour nous deux : détrompez-vous. Les sandwichs de l'Oasis sont destinés aux habitants des ranches et je n'en puis avaler plus d'un. Il y en a quatre… voyez comme je suis prévoyante. Nous partagerons le lait.

— Non ! C'est votre déjeuner… j'aurais dû songer à me procurer une collation à Sept Palmiers.

— Tenez, voici un sandwich au rôti de bœuf. Goûtez-le et vous bavarderez un peu moins.

— Hum !...

— Je vous le disais bien. Oh ! à l'Oasis on ne jeûne pas. Du lait ?

— Vraiment, je suis confus...

Mais il se laissa vite convaincre.

— Vous n'avez rien mangé, dit-il enfin à Paula.

— Oh ! que si ! plus que d'habitude. Je possède un appétit modéré.

— Wilbur n'aura qu'à s'en féliciter. Si bizarre que cela paraisse, j'éprouve une certaine jalousie envers ce Wilbur... il m'exaspère, si vous voulez savoir...

— Ne disiez-vous pas ?

— Oui, je sais : la jeunesse commet souvent des erreurs. Plus je vous vois, plus...

— On me l'a déjà dit. Remettons-nous au travail, sans quoi votre cheval va manger trop d'herbe de Bermude.

Durant le long après-midi, ils parcoururent les dunes de sable jaune balayées par un vent brûlant. Lorsqu'ils arrivèrent en vue du village des Sept Palmiers, le soleil descendait à l'horizon et teintait le ciel de rose et d'or.

— Si seulement je découvrais un coin original pour la scène d'amour finale, soupira la jeune fille.

— Une scène d'amour finale ?

— Oui, la scène d'amour entre le cowboy et la pauvre petite millionnaire. Ils se sont tellement promenés la main dans la main au coucher de soleil ; il me faut absolument quelque chose d'inédit.

Eden entendit le bruit métallique d'un sabot de cheval frappant de l'acier. Sa monture trébucha et il freina fortement.

— Que diable est-ce cela ? demanda-t-il.

— Oh !... c'est un des rails à demi-enfouis de l'ancienne voie ferrée... le souvenir d'un rêve. Voilà des années, on a essayé de bâtir une ville là-bas, sous ces peupliers, et une vingtaine de kilomètres de rails devaient rejoindre la grande ligne ferroviaire à cette métropole du désert... dont il ne reste plus debout qu'une maison en ruines. À l'époque, des foules se précipitaient vers ce lieu et en une après-midi mémorable on vendit six cents lots de terrain.

— Et le train ?

— Un fiasco ! Une locomotive et deux vieilles voitures de tramway furent amenées de San Francisco et roulèrent juste une fois sur ces rails. Une des voitures a été démolie et l'autre se trouve non loin d'ici.

Bientôt ils gravirent une colline et Bob s'écria :

— Ah ! par exemple ! si je m'attendais à celle-là !

Devant eux, à demi enfouie dans le sable, on distinguait la vieille voiture du tram, toute inclinée sur le flanc. La poussière

jaunissait ses fenêtres, sur le devant, encore lisible, on lisait l'inscription : « Market Street ».

Un sentiment de tristesse serra le cœur de Bob Eden devant cette témoignage du triomphe de la nature sur les desseins orgueilleux de l'humanité. L'homme était venu pour conquérir le désert avec ses projets et ses machines ; maintenant une vieille roulotte demeurait seule comme un avertissement et une menace.

— Voici l'endroit choisi pour vos amoureux. Faites-les asseoir sur le marchepied du vieux tramway.

— Superbe, votre idée ! Après ceci, je vais engager un figurant.

Ils coururent vers la voiture et descendirent de cheval, puis la jeune fille se disposa à prendre la vue.

— Voulez-vous que je pose dans le tableau, simplement comme spécimen d'amoureux ?

— On ne m'en demande pas tant ! répondit-elle en riant.

On entendit le déclic de l'appareil. Au même instant les deux jeunes gens furent saisis d'étonnement : un vieillard venait de sortir de la voiture… un vieux tout courbé, à la barbe d'un noir de geai.

Les yeux d'Eden interrogèrent ceux de Paula.

— C'est le type que vous avez vu mercredi soir chez Madden ? interrogea-t-il tout bas.

— Oui, le vieux mineur.

L'homme à la barbe noire demeura fort surpris, debout sur la plateforme du tramway, au-dessous de l'inscription : « Market Street ».

XIII — Ce que vit M. Cherry

— Bonsoir, dit Bob Eden. J'espère qu'on ne vous dérange pas ?

D'un pas lourd, l'homme descendit de la plate-forme.

— Bonsoir, Monsieur et Mademoiselle. Il serra gravement la main de Bob et celle de Paula. Vous ne me dérangez nullement. J'approche de la quarantaine… je ne suis plus leste comme autrefois.

— Nous passions par ici… commença Bob.

— Les visiteurs sont plutôt rares, interrompit le bonhomme. Je m'appelle Cherry… William Cherry… Mettez-vous donc à l'aise. Les fauteuils manquent de confort, Mademoiselle.

— Cela n'a pas d'importance, dit Paula en s'asseyant sur le marchepied de la voiture.

— Nous nous reposerons une minute avec plaisir, fit Eden.

— Voici l'heure du dîner, observa M. Cherry, soucieux de se montrer hospitalier. Si on cassait la croûte ? J'ai une boîte de haricots et un bout de lard…

— Impossible, lui répondit Eden. Nous vous remercions de votre amabilité, mais nous devons retourner sans tarder aux Sept Palmiers.

Bob Eden s'assit sur le sable chaud. Le brave homme alla à l'arrière de la voiture et en rapporta bientôt une caisse à savon vide. L'ayant en vain offerte à son hôte, il la prit lui-même en guise de siège.

— Vous habitez une jolie maison de campagne ! observa Bob.

— Une maison ? L'autre le regarda d'un œil critique. Voilà trente ans que je n'ai couché dans une maison. Dites plutôt un abri temporaire.

— Vous y êtes depuis longtemps ?

— Trois ou quatre jours. Mes rhumatismes me tourmentent, mais je repars demain.

— Où allez-vous ?

— Plus loin.

— Où cela se trouve-t-il donc, plus loin ?

— Quelque part, là-bas…

— Qu'espérez-vous trouver là-bas ? demanda Paula.

— Une fois, j'ai découvert une mine de cuivre, mais on m'en a dépouillé. Cependant, je ne me lasse pas de chercher.

— Y a-t-il longtemps que vous vivez dans le désert ?

— Vingt ou vingt-cinq ans.

— Et avant cela ?

— J'ai prospecté en Australie et travaillé dans les soutes des grands transats.

— Vous êtes né en Australie ?

— Moi, non… dans l'Afrique du Sud. Je suis Anglais.

— Comment diable avez-vous échoué en Australie ?

— Oh ! je ne m'en souviens plus, jeune homme. Pendant quelque temps, j'ai fait le boucanier dans l'Amérique du Sud et au Mexique. Sans doute quelque chose m'attira en Australie… J'y suis allé… comme je suis venu ici. C'était… là-bas, et je suis parti.

— Vous avez dû en voir des choses !

— Certes. Un docteur me recommandait ces jours derniers de porter des lunettes. Pas la peine, docteur, j'ai vu tout, répondis-je en me sauvant.

Un silence. Bob Eden se demandait comment arriver à son affaire.

— Vous… vous dites que vous êtes ici depuis trois ou quatre jours ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous de l'endroit où vous vous trouviez mercredi soir ?

M. Cherry dévisagea sévèrement le jeune homme.

— Et si je vous dis que je ne m'en souviens plus ?

— Je puis vous rafraîchir la mémoire. Vous étiez au ranch de Madden, près d'Eldorado.

Lentement M. Cherry enleva son chapeau mou et de ses doigts noueux retira un cure-dents de la bande de cuir intérieure. D'un

air de défi, il commença de se curer les dents.

— Je m'y trouvais peut-être. Et après ?

— Je désirerais parler avec vous de ce qui se passa au ranch cette nuit-là.

Cherry le regarda de près.

— C'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir. Je crois pourtant connaître tous les shériffs et représentants de la police à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

— Ainsi vous admettez implicitement qu'il s'est produit au ranch de Madden un événement susceptible d'intéresser la police ? répliqua vivement Eden.

— Je n'admets rien du tout.

— Vous êtes au courant du drame qui eut lieu au ranch de Madden mercredi soir et je tiens à le savoir.

— Je ne parlerai pas, répondit Cherry avec entêtement.

Eden changea de tactique.

— Que faisiez-vous au ranch de Madden ?

— Rien du tout. Comme je vous l'ai dit, j'erre dans le désert et, de temps à autre, je m'aventure de ce côté-là. Moi et le vieux domestique Louie Wong, nous sommes de bons amis. Quand je m'arrête au ranch, il me donne à manger et me laisse coucher dans la grange. Il s'ennuie dans cette grande maison et les visites le distraient.

— Un bon vieux, ce Louie Wong, suggéra Eden.

— Une pâte d'homme.

Eden ajouta d'une voix lente :

— Eh bien ! apprenez que Louie Wong a été assassiné.

— Assassiné ?

— Frappé dans le côté, dimanche dernier, près de la grille du ranch… On ne connaît pas l'assassin.

— Une canaille ! grommela Cherry indigné.

— C'est bien mon avis. Je ne suis pas un policier, mais je fais tout mon possible pour découvrir le meurtrier. Ce dont vous avez été témoin mercredi soir a certainement décidé du sort de Louie Wong. J'ai besoin de votre aide. Parlerez-vous à présent ?

M. Cherry retira son cure-dents de sa bouche et l'examina pensivement.

— Oui, je parlerai. J'espérais me tenir éloigné des tribunaux et des juges. Très peu pour moi de ce monde-là ! Cependant, je suis un honnête homme et n'ai rien à cacher. Je parlerai donc, mais je ne sais par où commencer.

— Voulez-vous que je vous aide ? proposa Eden, avec empressement. L'autre soir, au ranch de Madden, vous avez peut-être entendu un homme crier : « Au secours ! Au secours ! À l'assassin ! Lâchez ce revolver ! Au secours ! », enfin des appels de ce genre…

— Oui, je n'ai rien à dissimuler. Voilà exactement les paroles que j'ai entendues.

— Et après cela… vous vîtes quelque chose ?

Le bonhomme acquiesça d'un signe de tête.

— Je fus témoin d'un drame. Louie Wong n'a pas été le seul homme assassiné au ranch de Madden.

Eden remarqua que Paula ouvrait de grands yeux effrayés.

M. Cherry replaça le cure-dents dans sa bouche, mais n'en parla pas moins clairement.

— La vie joue parfois des tours pendables. Je considérais ce meurtre comme un secret de plus entre moi et le désert. Je me disais : « Personne ne te connaît, on ne te questionnera point. » Erreur ! Bon gré, mal gré, il me faudra raconter ce que j'ai vu. Cela ne m'inquiète pas outre mesure ; cependant, je préférerais ne pas me présenter devant le tribunal.

— Je puis vous épargner cet ennui. Vous disiez avoir été témoin d'un meurtre…

— Mercredi dernier, dans la soirée, je me suis rendu au ranch de Madden. En pénétrant dans la cour, je constate qu'il n'y a rien à faire : de la lumière à toutes les fenêtres, une grande limousine devant la grange, à côté du vieux tacot de Louie : le patron est là. Harassé de fatigue, je me dispose tout de même à attendre Louie. Peut-être obtiendrai-je un petit repas et un coin pour coucher sans laisser soupçonner ma présence au millionnaire.

« Je dépose donc mon baluchon dans la grange et me dirige vers la cuisine. Louie ne s'y trouve point. Sur le point de m'éloigner, j'entends un cri venant de la maison, une forte voix d'homme très distincte : « Au secours ! Lâchez ce revolver ! Je vous reconnais ! Au secours ! Au secours ! » Jugeant inutile de me créer des ennuis, je demeure quelques instants indécis… De

nouveau les cris retentissent… cette fois, ce n'est pas une voix humaine, mais la voix de Tony, le perroquet chinois. Ces paroles, prononcées par l'oiseau, prenaient un accent plus horrible encore. Puis j'entends une détonation… on a tiré un coup de revolver. Le coup semble venir d'une chambre éclairée, à l'une des ailes de la maison… une fenêtre est ouverte. Je m'approche et un nouveau coup retentit, suivi d'un gémissement. Sûrement le coup a porté. Je m'avance tout près de la fenêtre et je regarde à l'intérieur.

Cherry fit une pause.

— Alors ? demanda Bob Eden, haletant.

— Alors je vois une chambre à coucher, et l'homme, debout, tient encore à la main le revolver fumant. Malgré son air farouche, il semble effrayé de son acte. Un corps gît sur le parquet, de l'autre côté du lit, mais je ne distingue que ses souliers. L'homme se tourne vers la fenêtre, l'arme toujours à la main.

— Qui donc ? demanda Bob Eden. Qui tenait un revolver ? Martin Thorn ?

— Thorn ? Vous voulez dire le petit secrétaire à l'air sournois ? Non. Je parle de son patron, Madden, P. J. Madden en personne.

Il y eut un instant de silence angoissant.

— Diable ! s'écria Eden. Madden ? Vous prétendez que Madden… Impossible ! Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

— Absolument sûr. Je le connais fort bien. Je l'ai vu au ranch il y a trois ans. Un homme fort, à la figure rouge et aux fins cheveux gris… je ne pourrais me tromper à son sujet. Il resta debout,

l'arme à la main, et se tourna du côté de la fenêtre. Je me reculai dans l'ombre. À cet instant précis, Thorn, l'homme dont vous parlez, se précipita dans la pièce en s'écriant : — Qu'avez-vous fait là ? — Je viens de le tuer ! — Espèce d'imbécile ! fit Thorn. Ce n'était point nécessaire ! — Madden laissa tomber le revolver. — Et pourquoi pas ? Il me faisait peur. — Vous avez toujours eu la frousse de ce type-là, ricana Thorn. Vous n'êtes qu'un lâche. L'autre fois, à New-York... — Madden le foudroya du regard. — Ne me parlez plus de cela. À présent, réfléchissez à ce qu'il convient de faire.

Le bonhomme s'arrêta et regarda ses auditeurs.

— Alors, Mademoiselle et Monsieur, je déguerpis. Que pouvais-je faire de mieux ? Cette affaire ne me concernait point et je ne tenais nullement à témoigner devant les juges. Retire-toi dans la nuit, me dis-je, la nuit bienveillante qui te protège depuis tant d'années. Décampe : à d'autres les soucis ! Je courus à la grange reprendre mon baluchon et, au moment où j'en sortais, une automobile pénétrait dans la cour. Je me faufilai par la grille et, une fois sur la route, je me crût en sûreté. Comment vous êtes parvenus à me dénicher ? pour moi, c'est un mystère. Mais je suis honnête et n'ai rien à me reprocher sur la conscience. Voilà toute l'histoire... toute la vérité. À vous de m'épargnez la barre des témoins !

Bob se leva et fit quelques pas sur le sable.

— Bigre ! Cette affaire est grave... Vous savez que Madden est un des personnages les plus éminents d'Amérique...

— Aussi ne le ferez-vous jamais pincer pour le crime qu'il a commis. Il trouvera toujours le moyen de se défiler... Il invoquera

le cas de légitime défense.

— Que non ! Du moins si vous répétez votre histoire. Il faut que vous m'accompagniez à Eldorado…

— Attendez un peu. Je n'ai nullement l'intention d'aller étouffer en ville… à moins que ce ne soit indispensable. Je vous ai dit ce que j'ai vu et je le répéterai devant quiconque voudra l'entendre. Mais je ne vous accompagne point à Eldorado… Ne comptez pas là-dessus.

— Voyons…

— Dites-moi, connaissez-vous l'identité de l'homme étendu derrière le lit ? Avez-vous retrouvé son cadavre ?

— Non, mais…

— Je m'en doutais. Dans ce cas, vous commencez seulement votre besogne. Que vaut mon témoignage contre la parole de P. J. Madden, si vous ne fournissez aucune preuve à l'appui de mes affirmations ? Opérez d'abord vos recherches.

— Vous avez peut-être raison.

— J'ai certainement raison, rectifia M. Cherry. Je vous ai rendu service ; à présent, si vous voulez m'obliger, utilisez les renseignements que je viens de vous donner, mais ne me mêlez point à cette histoire. En cas de besoin, vous me trouverez dans une semaine aux Aiguilles… où je vais me reposer un peu chez mon vieil ami, Slim Jones. Ma proposition est raisonnable. Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ?

— Je n'y trouve rien à redire, répondit la jeune fille en souriant.

— Je vous remercie de votre amabilité, M. Cherry, et je ne veux point vous voir suffoquer en ville. Vos confidences peuvent m'être très précieuses et, si possible, je vous éviterai de venir témoigner au tribunal.

Le brave homme se leva péniblement et tendit la main à Bob.

— Topez-là ! Vous êtes un homme d'honneur. Je n'essaie point de sauver Madden… Je me présenterais à la barre s'il le fallait… J'espère toutefois n'y être point appelé.

— M. Cherry, au revoir. Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Moi de même. J'aime bavarder de temps à autre. De plus, le plaisir de regarder une jolie demoiselle… Je n'ai pas besoin de lunettes pour cela.

Ils prirent congé du mineur qui demeura debout près du tram. Un moment, ils marchèrent en silence.

— Vous avez entendu les paroles de ce brave homme ? demanda bientôt Eden.

— Je ne puis y ajouter foi.

— Vous y croirez plus aisément lorsque je vous aurai dévoilé certains faits. Vous connaissez déjà une partie du mystère du ranch de Madden ; il n'y a pas de raison que vous n'en sachiez autant que moi.

— Je vous écoute.

— Voici je suis venu ici pour conclure une affaire avec P. J. Madden. Inutile d'entrer dans les détails. La première nuit

que je passai au ranch…

Un par un, il relata les événements survenus dans la demeure du millionnaire, en commençant par le cri du perroquet dans la nuit.

— À présent, vous voilà renseignée. Quelqu'un a été tué avant Louie. Qui ? Nous l'ignorons. Par qui ? Aujourd'hui, nous tenons la réponse à cette question.

— Tout cela me paraît incroyable.

— Vous n'ajoutez pas encore foi au récit de Cherry ?

— Ces individus qui vagabondent dans le désert deviennent parfois un peu bizarres. Et puis… il a la vue mauvaise ; il parlait de ce docteur de Redlands…

— Je sais. Cependant je crois que Cherry a dit la vérité. Après ces quelques jours passés auprès de Madden, je le soupçonne capable de tout. Il est cruel, et si quelqu'un le gêne… bonne nuit ! Un homme se trouvait sur son chemin… il n'y resta pas longtemps. Qui ? À nous de le découvrir.

— Nous ?

— Eh oui… vous êtes mêlée à cette affaire à présent, que vous le vouliez ou non.

Je crois bien que cela me plaira, répondit Paula Wendell.

Ils remisèrent leurs chevaux harassés aux Sept Palmiers et, après un léger repas à l'auberge du pays, ils prirent le train pour Eldorado. Charlie et Will Holley attendaient dans la gare.

— Allo ! fit le journaliste. D'où venez-vous, Paula ? Eden, voici Ah Kim. Madden l'a envoyé vous chercher.

— Bonsoir, Messieurs, s'écria joyeusement Eden. Avant de retourner au ranch, arrêtons-nous au bureau du grand journal l'Eldorado Times. Je vous apprendrai du nouveau.

Lorsqu'ils entrèrent dans le bureau, où Ah Kim pénétra avec une répugnance visible, Eden referma la porte et annonça :

— Mes amis, les nuages se dissipent. Je tiens enfin des certitudes. Miss Wendell, avant d'aller plus loin, je vous présente Ah Kim. Nous l'appelons ainsi depuis quelques jours. En réalité, vous avez l'inestimable honneur de faire la connaissance du détective sergent Charlie Chan, de la police d'Honolulu.

Le Chinois s'inclina.

— Enchantée, sergent, dit la jeune fille.

Elle s'assit sur le coin de la table de Holley.

— Ne me regardez pas de cet œil, Charlie, fit Eden en plaisantant. Vous me fendez le cœur. Nous pouvons avoir confiance en Miss Wendell. Elle en sait, du reste, plus long que vous en ce qui concerne l'affaire du ranch. Messieurs, veuillez vous asseoir.

Intrigués au plus haut point, Chan et Holley trouvèrent des sièges.

— Ce matin, je réclamais un peu de lumière, continua Eden. Je l'ai enfin trouvée. Mon voyage à Barstow est des plus fructueux, Charlie. Miss Wendell et moi, au cours d'une promenade à cheval au Défilé de la Solitude, avons rencontré et interviewé le petit bonhomme à barbe noire… notre rat du désert.

— Cela devient intéressant, fit Holley.

Les yeux de Chan étincelèrent.

— Vous aviez deviné juste, Charlie, un meurtre avait été commis au ranch avant notre arrivée… et je connais l'assassin.

— Thorn ! suggéra Holley.

— Non, Messieurs. Mercredi soir, le grand patron, Madden en personne, a tué un homme : nouvelle distraction des gros magnats !

— Impossible ! déclara Holley.

— Vous en doutez ? Eh bien, écoutez-moi.

Eden répéta le récit de Cherry, le vieux vagabond.

Chan et Holley prêtèrent l'oreille dans un silence plein d'étonnement.

— Où se trouve ce vieux mineur ? demanda Chan, quand Eden eut terminé.

— Voilà le défaut de la cuirasse, Charlie. J'ai laissé échapper le témoin. Il suit son chemin, toujours plus loin. Mais je sais de quel côté il dirige ses pas et nous pouvons le rejoindre en cas de besoin. Nous avons d'autres affaires à régler avant cela.

— Je crois bien, acquiesça Holley. Tout de même, cela m'étonne de Madden.

— Voici un des cas les plus bizarres de ma carrière, avoua Chan. Dans la plupart des crimes, on vous montre un cadavre étendu sur le parquet ; le policier à l'aide de témoignages fournis

par l'enquête s'efforce de découvrir l'assassin. Ici il se passe quelque chose d'anormal : je connais le nom du meurtrier et j'ignore le nom de la victime. Quel est le mobile du crime ? Autre question sans réponse.

— Peut-être devrions-nous en référer au shériff, proposa Bob.

— Que se passera-t-il alors ? dit Charlie Chan en fronçant le sourcil. Le capitaine Bliss arrive sur ses grands pieds, commettant une bévue à chaque pas. Le shériff se trouve en présence d'une situation inextricable. La puissance de Madden épouvante ces hommes et le millionnaire s'en tire indemne. Je vous en prie, Messieurs, laissez le shériff de côté, à moins que vous n'ayez perdu confiance dans le détective sergent Chan.

— Pas un instant, Charlie, nous n'avons douté de votre compétence, protesta Bob. Nous vous laissons la direction de l'affaire.

— Merci. Une énigme aussi embrouillée stimule la fierté professionnelle. J'irai au fond des choses ou je perdrai la face. Ayez seulement la bonté d'observer mes mouvements.

— Je n'y manquerai point. Voulez-vous que nous retournions au ranch maintenant ?

Devant l'Hôtel du Désert, Bob Eden tendit la main à Paula Wendell.

— Mademoiselle, je viens de passer une journée délicieuse… un seul nuage au tableau…

— Lequel ?

— Wilbur. Je commence à trouver ce garçon insupportable.

— Pauvre Jacques ! Vous le jugez mal. Bonne nuit !… et…

— Et quoi ?

— Soyez prudent… là-bas, au ranch…

— Je prends toujours soin de ma petite personne. Bonne nuit !

Sur la route sombre, Chan demeura silencieux. Dans la cour du ranch, Eden et lui se séparèrent. Quand le jeune homme pénétra dans le patio, il y trouva Madden, vêtu d'un pardessus, assis devant un feu mourant.

Le millionaire sursauta, puis se leva d'un bond.

— Bonsoir. Eh bien ?

— Eh bien ? répéta Eden, qui avait entièrement oublié le but de sa mission à Barstow.

— Avez-vous vu Draycott ? murmura Madden.

— Oh…

Le jeune homme hésita à ce souvenir. Il devait proférer un nouveau mensonge. Quand cela se terminerait-il ?

— Il se trouvera demain à la porte de la Banque de Pasadena… à midi juste.

— Entendu. Demain, je serai parti avant que vous ne soyez debout. Vous n'allez pas vous coucher tout de suite ?

— Si, je me sens très las.

Madden entra dans la grande salle. Bob Eden regarda les épaules larges et la stature colossale de cet homme… de ce mil-

lionnaire qui semblait tenir le monde dans sa main et qui, poussé par la crainte, avait tué un de ses semblables.

XIV — Le Troisième Homme

Le lendemain matin, au réveil, l'esprit de Bob Eden reprit le problème qui le préoccupait la veille au moment de s'endormir : Madden avait tué un homme. Bien que le millionnaire semblât toujours calme, hautain et plein d'une entière confiance en soi-même, pour une fois il avait perdu la tête. Oubliant l'effet possible d'un tel acte sur sa renommée et sa haute situation sociale, il avait, dans l'intention de tuer, pressé la détente du revolver que lui avait offert Bill Hart.

Qui avait-il tué ? On l'ignorait encore. Pour quel motif ? D'après son propre aveu, parce qu'il était effrayé. Madden, dont le seul nom semait la terreur chez beaucoup de gens et devant qui tremblaient les petits, Madden connaissait lui-même les affres de la peur. « Vous avez toujours eu peur de lui ! » avait dit Thorn.

Une porte secrète sur le passé du millionnaire venait sans doute de s'entr'ouvrir. Il fallait, tout d'abord, découvrir l'identité de l'homme qui, mercredi soir, avait trouvé la mort dans ce ranch isolé.

Chan, le visage réjoui, attendait Bob dans le patio.

— Le déjeuner est servi, annonça-t-il. Dépêchez-vous. Une longue journée de recherches s'offre à nous, sans que des regards indiscrets viennent entraver nos efforts.

— Vous voulez dire qu'il ne reste personne dans la maison. Et Gamble ?

Chan ouvrit la porte de la salle-à-manger et offrit une chaise à Bob Eden.

— Je vous en prie, Charlie. Aujourd'hui, Ah Kim n'existe plus. Ainsi, Gamble est parti ?

— Le petit professeur témoignait d'un vif désir de visiter Pasadena. Les autres l'accueillirent avec autant d'empressement qu'ils se seraient chargés de ses rats à longue queue.

— Madden ne désirait nullement sa compagnie, hein ?

— Je me suis levé avant l'aube pour préparer le déjeuner, suivant l'ordre reçu hier au soir. Madden et Thorn arrivent, se frottant les yeux. Soudain paraît Gamble, frais et dispos, proclamant la beauté du lever du soleil sur le désert.

« — Vous êtes matinal, observa Madden d'un ton hargneux.

« — J'ai décidé de vous accompagner dans votre petit tour à Pasadena, annonça l'autre.

« Madden rougit comme le sommet des montagnes au soleil couchant ; il me regarda et avala sa réponse. Quand lui et Thorn s'installèrent dans la limousine, Gamble monta à l'arrière. Si un regard pouvait foudroyer une personne. Gamble se fût à cet instant écroulé sur son siège. Mais lorsque la voiture s'ébranla et partit sur la route ensoleillée, j'admirai le sourire du professeur qui ne paraissait nullement se soucier du mauvais accueil de ses compagnons.

— Son départ nous soulage d'un grand poids. Je me demandais comment procéder à nos investigations sous l'œil inquisiteur de Gamble.

— En effet, acquiesça Chan. La place est libre et nous pouvons perquisitionner à notre aise. Comment trouvez-vous ce gruau d'avoine ? Une crème, si j'ose me permettre cette prétention.

— Charlie, le monde a perdu un grand chef, le jour où vous entrâtes dans la police. Qui diable arrive ici en automobile ?

Chan courut à la porte.

— Ne vous inquiétez point. C'est M. Holley.

— Me voici, debout au chant de l'alouette et prêt à l'ouvrage, annonça le journaliste. Si cela ne vous ennuie point, je désire prendre part à la grande chasse…

— Au contraire, vous nous voyez ravis de votre arrivée. La chance nous sourit depuis ce matin.

Il expliqua à Will Holley l'absence de Gamble.

— Cela ne m'étonne point. Gamble se rend à Pasadena pour ne pas perdre Madden de vue. Je commence à deviner ce qui se passe ici.

— Éclairez-nous de vos lumières, supplia Bob.

— Patience ! Je vous éblouirai au moment voulu. Autrefois, j'ai fait de nombreux reportages. Mes collègues me surnommaient : « Petits Yeux brillants ».

— Un bien joli nom observa Eden.

— Je mets à votre service mes petits yeux brillants, continua Holley. Tout d'abord, décidons de l'objet de nos recherches. Commençons par le commencement… Voilà la vraie méthode, n'est-ce pas, Chan ?

Le Chinois haussa les épaules.

— Oui, dans les romans… Dans la vie réelle, il en va rarement ainsi…

Holley sourit.

— Vous avez raison. Rabattez mon jeune enthousiasme. Toutefois, permettez-moi de rappelez les grandes lignes de l'affaire : la vente du collier de perles, les agissements de Shaky Phil à San Francisco, le meurtre de Louie, la disparition de la fille du millionnaire… tous ces événements s'expliqueront d'eux-mêmes lorsque nous aurons trouvé la solution de l'énigme principale. Aujourd'hui, occupons-nous des révélations du vieux mineur…

— …qui peut avoir menti ou s'être trompé, observa Eden.

— J'admets que son histoire paraît invraisemblable. Si nous n'avions pas de preuves à l'appui, je n'y prêterais aucune attention. Mais n'oublions pas les cris de Tony, son empoisonnement, le revolver de Bill Hart aux deux chambres vides et, enfin, le trou laissé dans le mur par une des balles. Que vous faut-il de plus ?

— Pour moi, cela suffit amplement, déclara Eden.

— Il n'en faut point douter, un homme a été assassiné ici mercredi soir. Nous soupçonnions Thorn au premier abord, maintenant nous accusons Madden. Madden a attiré quelqu'un dans la chambre de son secrétaire ou l'a poursuivi jusque-là, puis l'a tué.

Pourquoi ? Parce qu'il en avait peur. Qui était ce troisième personnage ?

— Un troisième personnage ? répéta Eden.

— Parfaitement. Une autre personne se trouvait au ranch en même temps que Madden et Thorn. Cet homme, voyant sa vie en danger, a appelé au secours et un instant plus tard, s'est écroulé sur le parquet derrière le lit. De dehors, le mineur ne vit que ses souliers. Qui était-il ? D'où venait-il ? Pourquoi Madden le craignait-il ? Voilà les questions auxquelles nous devons répondre. Ai-je raison, sergent Chan ?

— Indubitablement. Et comment trouver les réponses ? En cherchant. Je suggère humblement que nous nous mettions à l'œuvre.

— Fouillons chaque coin et recoin de ce ranch, approuva Holley. Commençons par le bureau de Madden ; une simple lettre égarée peut nous fournir un renseignement précieux. Naturellement le bureau est fermé à clef. Je l'avais prévu et j'ai apporté un trousseau de vieilles clefs empruntées à un serrurier d'Eldorado.

— Vous êtes un as, remarqua Chan.

— Merci du compliment

Holley se dirigea vers le bureau du millionnaire et essaya plusieurs clefs. Au bout de quelques minutes, il trouva la bonne et tous les tiroirs s'ouvrirent.

— Voilà du beau travail, mais je crains bien que nous ne découvrions pas grand'chose ici.

Il retira les papiers du premier tiroir de gauche et les posa sur le sous-main.

Bob Eden alluma une cigarette et s'éloigna de quelques pas. L'idée de fourrer le nez dans la correspondance de Madden lui répugnait.

Les représentants de la police et de la presse éprouvaient moins de scrupules. Pendant plus d'une demi-heure, le journaliste et Chan examinèrent le contenu des tiroirs. Leurs recherches ne donnèrent pas le moindre résultat. Dépités, ils refermèrent le bureau.

— Pas de chance, fit Holley. Continuons.

— Si vous le permettez, nous pourrions diviser le travail. À vous, messieurs, l'intérieur de la maison. Quant à moi, je préfère le grand air, dit Chan en s'éclipsant.

Eden et Holley fouillèrent les pièces l'une après l'autre. Dans la chambre à coucher occupée par le secrétaire, ils virent au mur le trou de la balle dissimulé derrière un tableau. L'inspection de l'armoire leur apprit que le revolver de Bill Hart ne s'y trouvait plus. Ce fut leur seule découverte intéressante.

— Nous faisons fausse route, observa Holley, dont le superbe enthousiasme s'émoussait. Ce retors n'a laissé aucune trace de son crime. Pourtant, quelque part…

Ils regagnèrent la salle commune. Chan couvert de sueur et essoufflé, entra soudain et se laissa choir sur un fauteuil.

— Quoi de nouveau, Charlie ? interrogea Eden.

— Rien. D'amères déceptions me brisent le cœur. Je ne suis point joueur, mais j'aurais parié gros que le cadavre se trouvait enterré dans le ranch. Madden, son crime accompli, dit à son secrétaire : « N'en parlons plus. Il m'effrayait, je l'ai tué. Réfléchissez maintenant au meilleur parti à prendre. » Je m'attendais à ce que la première idée fût d'enterrer le corps. Que fait-on d'un cadavre ?... J'ai donc examiné avec espoir chaque pouce de terrain... en vain ! Si le cadavre a été enterré, ce n'est pas ici. Je devine à vos mines atterrées que vous n'avez pas remporté un plus gros succès que moi.

— Nous n'avons, en effet, rien découvert, soupira Holley.

Tous trois demeuraient silencieux.

— Ne perdons pas si tôt courage, dit enfin Bob Eden.

Il se renversa dans son fauteuil et envoya un anneau de fumée vers le plafond lambrissé.

— Ne vous est-il pas venu à l'esprit qu'il doit y avoir là-haut une sorte de grenier ?

Chan fut debout en un clin d'œil.

— Bonne idée ! s'exclama-t-il. Une soupente... Mais comment y accéder ?

Pendant un long moment il examina le plafond, puis il se précipita vers un grand placard situé au fond de la pièce.

Les deux jeunes gens coururent vers le sombre placard que venait d'ouvrir Chan et levant la tête, discernèrent une trappe dans le plafond.

Bob Eden fut choisi pour grimper à l'échelle que Chan alla chercher dans la grange. Le dos courbé, pour éviter les toiles d'araignée qui lui caressaient le visage. Eden cherchait à s'accoutumer à la faible clarté de la soupente. Holley et le détective attendaient au pied de l'échelle.

— Je ne distingue rien… Oh ! si… attendez une minute.

Ils l'entendirent marcher et des nuages de poussière descendirent sur leurs têtes. Bientôt Bob Eden émergeait au haut de la trappe et descendait quelques marches portant un objet volumineux : un vieux sac de voyage.

— On dirait qu'il y a quelque chose là-dedans, annonça Eden.

Les deux autres empoignèrent avidement le sac et le posèrent sur le bureau de la salle ensoleillée.

Bob Eden les rejoignit.

— Ma parole ! Il n'y a pas beaucoup de poussière dessus. Il ne doit pas être là-haut depuis longtemps. Holley, vos clefs vont nous être utiles.

Très facilement le journaliste fit fonctionner la serrure. Les têtes des trois hommes se rapprochèrent.

Chan tira du sac une trousse de toilette bon marché, contenant les articles habituels : un peigne, une brosse, un rasoir, du savon, de la poudre dentifrice, puis, quelques chemises, des chaussettes, des mouchoirs. Il examina la marque du blanchisseur.

— D. Trente-quatre, annonça-t-il.

— Cela ne me dit rien, observa Eden.

Le Chinois soulevait du fond du sac un costume marron.

— Fait sur mesures, par un tailleur de New-York, dit-il après avoir examiné la poche intérieure du veston. Toutefois, le nom du tailleur s'est effacé par l'usage.

Il tira des poches de côté une boîte d'allumettes et un demi-paquet de cigarettes ordinaires.

Son attention se tourna ensuite sur le gilet. Cette fois la chance le favorisa d'un de ses sourires de la poche inférieure de droite il retira une vieille montre retenue par une lourde chaîne. Les aiguilles étaient arrêtées, la montre n'ayant pas été remontée évidemment depuis plusieurs jours. Vivement il ouvrit le dos du boîtier et laissa échapper un petit grognement de satisfaction, puis tendit la montre à Eden.

Celui-ci lut d'une voix triomphante :

— Offert à Jerry Delaney, par son ami, l'honnête Jack Mac Guire, le vingt-six août 1913.

— Jerry Delaney ! s'exclama Holley. Nous progressons : le troisième personnage s'appelait Jerry Delaney.

— Reste à le prouver. En tout cas, nous sommes sur la piste, déclara Chan.

Il montra à ses deux compagnons un morceau de papier de couleur tout sale… un billet de location d'une place dans un pullman.

— Compartiment B, voiture 198. Chicago à Barstow. Valable pour le huit janvier de l'année en cours.

Bob Eden consulta un calendrier de poche.

— Merveilleux ! Jerry Delaney quitta Chicago le 8 janvier, il y a eu une semaine dimanche soir, ce qui l'amena à Barstow le mercredi matin, soit le onze février, jour même où il fut tué. Ah ! Nous sommes des détectives fameux !

Chan fouillait toujours le gilet. Il en tira quelques clefs réunies par un anneau et une vieille coupure de journal, qu'il tendit à Bob Eden.

— Voulez-vous la lire ?

Le jeune homme lut à haute voix :

« Les amateurs de théâtre de Los Angeles apprendront avec plaisir que miss Norma Fitzgerald jouera dans : Une Nuit de Juin, au théâtre Mason, lundi soir. Elle tiendra le rôle de Marcia qui demande une riche voix de soprano. Son armée d'admirateurs sait d'avance de quelle façon magistrale elle s'en acquittera. Miss Fitzgerald est au théâtre depuis vingt ans elle a débuté tout enfant et a joué dans des pièces telles que La Cure d'amour. » Eden fit une pause. « Il y en a toute une longue liste, je passe. Des matinées de Une nuit de Juin seront données les mercredis et samedis à des prix spéciaux.

Eden posa le bout de journal sur la table.

— Voilà du nouveau sur Jerry Delaney. Il s'intéresse à une chanteuse… comme beaucoup d'autres. Notons cependant ce fait.

— Pauvre Jerry, soupira Holley, regardant le pitoyable étalage des objets de Delaney. Il ne se servira plus de brosse à dents ni de rasoir, ni de sa montre en or dans le monde où il est parti. (Il prit la montre et l'observa pensivement). L'honnête Jack Mac Guire… Il me semble avoir déjà entendu ce nom.

Chan retourna les poches du pantalon l'une après l'autre, mais n'y découvrit rien.

— L'examen est terminé, annonça-t-il. Je suggère en toute modestie que nous remettions toutes ces choses dans l'état où nous les avons trouvées. Nous avons fait des progrès étonnants.

— Je vous crois ! s'écria Eden avec enthousiasme. Nous avançons plus vite que je n'aurais osé l'espérer. Hier soir nous savions simplement que Madden avait tué un homme, aujourd'hui nous connaissons le nom de cet homme. Cela ne peut faire l'objet d'aucun doute.

— En effet, dit Holley, un homme ne se sépare pas d'objets aussi personnels qu'une brosse à dents et un rasoir, à moins de n'en avoir plus besoin. S'il a fini de s'en servir, c'est qu'il a cessé de vivre, le malheureux !

— Avant de refermer ce sac, récapitulons, si vous le voulez bien, le bilan de nos découvertes, proposa Eden. Nous savons que l'individu qui effrayait Madden se nommait Jerry Delaney. Ce Delaney ne devait pas être très fortuné, en dépit de ses vêtements faits par un tailleur… un tailleur modeste, à en juger par l'adresse. Il fumait des cigarettes ordinaires. L'honnête Mac Guire, quel qu'il fût était de ses amis et l'estimait au point de lui offrir une montre en or. Delaney s'intéressait à une actrice nommée Norma Fitzgerald. Il y a une semaine dimanche dernier, il

quitta Chicago à huit heures du soir pour Barstow, dans le compartiment B. de la voiture 198. Voilà, ce me semble, tout ce que nous savons de Jerry Delaney.

Charlie Chan sourit.

— Parfait. Voilà une longue énumération riche de promesses. Mais vous oubliez une chose.

— Quoi donc ?

— Un fait très simple. Prenez le gilet de Delaney et examinez-le de près.

Eden regarda le gilet sur toutes les coutures. L'air intrigué il hocha la tête et passa le gilet à Holley, qui ne fut guère plus heureux.

— Rien ? demanda Chan, d'un ton ironique. Vous n'êtes pas aussi bons détectives que je le pensais. Tenez… mettez votre main dans cette poche.

Bob Eden fourra ses doigts dans la poche indiquée par Chan.

— Elle est doublée de chamois. C'est la poche de la montre.

— En effet et… placée à gauche habituellement, n'est-ce pas ?

Eden le regarda d'un air hébété.

— Oh ! je vois où vous voulez en venir. La poche de montre de ce gilet se trouve placée à droite.

— Oui. Pourquoi ? Certaines personnes, une fois leur veston boutonné, ne peuvent atteindre aisément leur montre lorsqu'elle est placée à gauche. Elles recommandent à leur tailleur de faire la

poche de montre à droite. Chan replia les vêtements pour les remettre dans le sac. Voilà un détail qui peut nous aider à reconstituer les actes de Jerry Delaney le jour où il vint au ranch : cet homme était gaucher.

— Bonté du ciel ! s'écria soudain Holley qui, de nouveau, examinait la montre.

Les deux autres se tournèrent vers lui.

— L'honnête Mac Guire… J'y suis à présent.

— Vous connaissez ce Mac Guire ? demanda Chan.

— Je l'ai rencontré, il y a longtemps. L'autre soir en conduisant Bob Eden pour la première fois, il me demanda si je n'avais déjà vu Madden. Je lui répondis que si. Il y a de cela douze ans, dans une maison de jeux de la Quarante-quatrième Rue, je vis Madden en grande tenue, pariant des sommes folles… Madden s'en souvint lui-même lorsque je lui en parlai.

— Et votre Mac Guire ? interrogea vivement Chan.

— Je me rappelle que le type qui tenait cette maison de jeux se nommait Jack Mac Guire. Il avait le culot de se faire appeler « L'honnête Jack ». Plus tard, on découvrit que sa boîte n'était qu'un infâme tripot. Ce Jack Mac Guire offrit à Jerry Delaney une montre comme témoignage de leur amitié. Messieurs, cela paraît intéressant. La maison de jeux de Mac Guire dans la Quarante-quatrième Rue reparaît dans la vie de P. J. Madden. !

XV — L'Hypothèse de Holley

Quand le sac fût rempli et dûment refermé à clef. Bob Eden le reporta dans le grenier poussiéreux. Il redescendit en rabaissant la trappe et Chan remit l'échelle à sa place. Les trois hommes se regardèrent, satisfaits de leur besogne.

— Il est près de midi, observa Holley. Je retourne en ville.

— J'allais vous inviter cordialement à déjeuner avec nous, dit Chan.

— Je vous remercie de votre amabilité, Charlie, mais je n'accepte pas. Vous devez en avoir plein le dos de cuisiner et je ne veux point gâter cette première occasion de vous reposer. Écoutez-moi : chargez Eden de faire bouillir sa soupe aujourd'hui.

— Ma foi, acquiesça Chan, je compte simplifier le travail. La cuisine commence à me devenir aussi insupportable que la compagnie d'un Japonais. C'est le juste châtiment du facteur qui fait la tournée d'un autre. Si M. Eden veut bien m'excuser, je propose que nous déjeunions de sandwichs et de thé.

— Parfait, dit Eden. Nous allons bien dénicher quelque chose à manger. Holley, vous devriez rester.

— Non. Je retourne en ville pour procéder à une petite enquête personnelle, afin de confirmer nos récentes découvertes. Si Jerry est venu ici mercredi dernier, on doit l'avoir aperçu en ville. Je vais m'adresser aux employés, au propriétaire de l'hôtel.

— Permettez-moi de vous conseiller un peu de discrétion, dit Chan.

— Ne craignez rien. Madden ne fréquente personne en ville ; il n'apprendra donc jamais rien de ce côté. Je reviendrai ici dans la soirée. Comptez sur moi.

Après le départ de Holley, Chan et Eden mangèrent un lunch froid à l'office, puis continuèrent leurs recherches. Rien ne vint récompenser leurs efforts. À quatre heures de l'après-midi, l'automobile de Holley reparut dans la cour. Il amenait avec lui un jeune homme maigre, à l'air triste, qu'Eden reconnut pour le marchand de terrains de Date City.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, Chan se retira, laissant à Eden le soin d'accueillir les arrivants. Holley présenta son compagnon sous le nom de M. Delisle.

— Je connais déjà monsieur, fit Bob Eden en souriant. Il a essayé de me vendre un lopin de terre au beau milieu du désert.

— Plus tard vous regretterez de ne m'avoir pas écouté, lorsque les grands magasins d'alimentation et de nouveautés, se disputeront, à coups de dollars, les coins de cette ville future.

— J'ai amené M. Delisle avec moi pour qu'il vous répète ce qu'il vient de me dire au sujet de mercredi soir.

— M. Delisle, vous n'ignorez pas que cette entrevue doit demeurer confidentielle.

— Will m'a expliqué tout cela en route. Rassurez-vous : je ne suis pas en termes très amicaux avec Madden… après la façon dont il m'a parlé.

— Vous le vîtes donc mercredi soir ? demanda Eden.

— Non. Ce soir-là je vis quelqu'un d'autre. Je m'étais attardé au lotissement, dans l'espoir d'un client éventuel… qui ne se présenta point. Vers sept heures, au moment où je me disposais à fermer, une grande automobile s'arrêta devant le bureau. Je sortis. Un petit homme se trouvait au volant de la voiture et un autre individu était assis à l'arrière.

« — Bonsoir, me dit le type au volant, pourriez-vous m'indiquer le chemin du ranch de Madden ? »

« Je lui répondis de continuer tout droit. L'homme assis au fond de la voiture éleva la voix : il voulait savoir à quelle distance se trouvait le ranch.

« — Tais-toi, Jerry, fit le petit bonhomme. Est-ce toi ou moi qui conduis ? »

« Ensuite, il se servit d'un langage énigmatique.

« — Vous trouverez une grand'route, puis une route ! Voilà qui n'est pas clair, Isaïe ! »

« Et il partit. Pourquoi m'a-t-il appelé Isaïe ?

— Avez-vous observé la figure de cet individu ? demanda Eden en souriant.

— Assez bien, étant donné l'obscurité. Un visage maigre et pâle, aux lèvres décolorées Il parlait l'anglais avec netteté et précision, un anglais très pur, à la manière d'un professeur ou d'un homme d'importance.

— Et l'homme qui se trouvait à l'arrière ?

— Je n'ai guère pu distinguer ses traits.

— Et quand avez-vous rencontré Madden ?

— Attendez ! De retour chez moi, je songeai : Madden se trouve en ce moment dans sa propriété. Les affaires n'ont guère été brillantes ces temps derniers. Si je m'adressais à Madden ? Il est riche. Peut-être réussirai-je à l'intéresser à Date City. Cela valait la peine de tenter une visite. Le jeudi matin je courus au ranch.

— Vers quelle heure ?

— Ma foi, peu après huit heures. À ce moment de la journée, je me sens beaucoup d'aplomb. Je frappai à la porte de la maison, personne ne répondit. J'essayai de l'ouvrir, elle était fermée à clef. Je fis le tour du ranch ; pas une âme en vue.

— Personne ici, fit Eden d'un air étonné.

— Pas un être vivant, à part les poulets et les dindons… et le perroquet chinois, Tony.

« — Bonjour, Tony, fis-je à l'oiseau.

« — Tu es un fieffé coquin, me répondit-il ».

« Je vous demande un peu si c'est ainsi que l'on traite un honorable marchand de fonds ? Au même instant, l'auto de Madden pénètre dans la cour. Le millionnaire s'y trouvait en compagnie de son secrétaire. Je le reconnu immédiatement d'après ses photographies dans les journaux. Il avait l'air fatigué et n'était point rasé.

« — Que fabriquez-vous par ici ? me dit-il.

« — Monsieur Madden, lui répondis-je, avez-vous jamais songé à ce que peut devenir plus tard cette contrée ? »

« Et je me lançai dans mes boniments de vendeur. Mais je n'allai pas loin. Il m'arrêta et commença à m'injurier. Je ne pourrais vous répéter les insultes dont il m'accabla. Voyant que je n'arrivais à rien de bon, je me retirai.

— C'est tout ? demanda Eden.

— Voilà ce que j'ai vu et je n'en démordrai point, déclara M. Delisle.

— Je vous remercie infiniment, lui dit Eden. Ceci doit rester entre nous. Si jamais je me décide à acheter un terrain dans le désert…

— Vous penserez à moi, n'est-ce pas ?

— Je vous le promets. Pour l'instant, ce pays ne me dit rien qui vaille.

M. Delisle se pencha vers Bob Eden.

— Surtout ne répétez pas cela dans Eldorado. Moi aussi je voudrais bien retourner dans mon vieux Chicago. Si jamais je fais fortune, je m'y fixerai à jamais.

— Delisle, voulez-vous m'attendre dehors quelques minutes… fit Holley.

— Entendu. Je vais aller tout doucement jusqu'au lotissement voir si la fontaine marche. Vous me prendrez en passant.

Le jeune homme sortit.

Vivement Chan émergea de derrière une porte.

— Vous avez entendu ? s'enquit Eden.

— Certainement et ce qu'a dit ce monsieur me paraît fort intéressant.

— Nous avançons vers la lumière, dit Holley. Jerry Delaney vint au ranch mercredi vers sept heures du soir et il ne vint pas seul. Pour la première fois un quatrième individu entre en scène. Qui est-il ? Pour moi, je soupçonne que c'est Gamble.

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, répondit Eden. Gamble est un vieil ami du prophète Isaïe… Il l'a lui-même déclaré ici lundi après le déjeuner.

— Ainsi donc, fit Holley, le rôle de Gamble se précise. Autre chose : quelqu'un se présenta dimanche soir au ranch du docteur et a emmené Shaky Phil. Ne serait-ce pas encore Gamble ? Qu'en dites-vous, Charlie ?

— Possible. Cet individu connaissait sans doute le retour de Louie. Si nous pouvions savoir…

— Parbleu ! s'exclama Eden. Gamble se trouvait à la caisse de l'Oasis au moment où Louie pénétra dans le café. Vous en souvenez-vous, Holley ?

— Tout se précise à merveille. Gamble a couru ici annoncer le retour de Louie et il se trouvait avec Shaky Phil à la grille au moment où vous êtes arrivé avec le Chinois.

— Et Thorn ? Comment expliquer l'accroc de son veston ?

— Là nous nous sommes fourvoyés. Cette nouvelle théorie me paraît la bonne, dit Holley. Le récit de Delisle nous apprend aussi qu'après le meurtre de Delaney, Madden et Thorn passèrent la nuit dehors. Où ça ?

Chan soupira.

— Voilà une nouvelle fâcheuse. Le cadavre de Delaney a été emporté loin du ranch.

— Je le crains, fit Holley. Nous ne le retrouverons pas. Il existe dans les environs des centaines de gorges solitaires où le corps de la victime a pu être jeté sans que jamais personne ne s'en doute. Nous devrons poursuivre notre enquête sans cette preuve matérielle du crime : le cadavre de Delaney. Il y a un tas de gens mêlés à cette affaire ; tôt ou tard l'un d'eux parlera.

Chan, assis devant le bureau de Madden, tripotait machinalement le buvard à portée de sa main. Soudain ses yeux étincelèrent et il se mit à en feuilleter les pages.

— Qu'est-ce ceci ? fit-il.

Chan montrait aux jeunes gens une grande feuille de papier en partie écrite, puis la tendit à Eden. Cette écriture énergique avait été tracée par une main d'homme.

— Elle porte comme date : mercredi soir, observa Eden, qui lut à haute voix :

« Je veux te tenir au courant de ce qui se passe au ranch. Ainsi que je te l'ai déjà dit. Martin Thorn et moi nous vivons en très mauvais termes. Cela dure depuis un an. Cet après-midi, la coupe a débordé et je lui ai donné son congé. Demain matin, il m'ac-

compagnera à Pasadena et, arrivés là, nous nous séparerons à tout jamais. Évidemment, il connaît plus de choses que je ne l'aurais voulu, sans quoi je l'eusse chassé il y a un an. Peut-être essaiera-t-il de nous créer des ennuis, je te mets sur tes gardes pour le cas où il irait te trouver à Denver. Ce soir, je porterai moi-même cette lettre à la poste, afin que Thorn ne se doute de rien…

La lettre se terminait brusquement à cet endroit.

— De mieux en mieux, déclara Holley. Autre aspect des événements survenus ici mercredi soir. Imaginez la scène. Madden, assis à son bureau, écrit à sa fille. La porte s'ouvre, un homme entre. Mettons Delaney, l'homme que P. J. Madden redoutait depuis des années. Vivement, le millionnaire glisse sa lettre dans le sous-main et se lève. Une querelle s'engage et bientôt les deux ennemis se trouvent dans la chambre de Thorn et… Delaney s'écroule sur le parquet. Surgit alors le problème de la suppression du cadavre, résolu seulement au petit jour. Madden revient au ranch, las et abattu. Il comprend qu'à présent il ne peut renvoyer Thorn et fait la paix avec son secrétaire. Thorn en sait trop long, cette fois. Que pensez-vous de mon raisonnement. Charlie ?

— Admirable de logique, approuva Chan.

— L'histoire me paraît claire comme l'eau de roche. Reconstituons le drame. Madden a peur de Delaney. Pour quelle raison ? Que redoute ordinairement un homme riche ? Le chantage. Delaney connaît peut-être un secret qui remonte au temps où Madden fréquentait la maison de jeux de New-York. Le millionnaire ne peut compter sur son secrétaire. Ils ont eu des chicanes ensemble et Thorn hait son patron. Peut-être même Thorn est-il de connivence avec Delaney et sa bande.

« Madden achète le collier, les autres, aussitôt informés, décident d'agir. Le désert remplit les conditions désirées. Shaky Phil part pour San Francisco. Delaney et Gamble se rendent au désert. Shaky Phil use d'un subterfuge pour attirer Louie, le fidèle serviteur, à San Francisco. La mise en scène est prête.

« Delaney arrive au ranch. Proférant des menaces, il réclame les perles et de l'argent. Une discussion s'ensuit et, pour finir, le maître-chanteur Delaney est tué par Madden. Ai-je raison jusqu'ici ?

— Tout cela me paraît plausible, acquiesça Eden.

— Bien. Imaginons la suite. Lorsque Madden tua Delaney, il le croyait probablement seul. Bientôt, il s'aperçoit qu'il se trouve en présence d'une bande. Ces individus possèdent non seulement l'information que menaçait de divulguer Delaney, mais ils ont contre lui un nouveau chef d'accusation : le meurtre ! La meute est aux trousses du millionnaire. Il doit acheter leur silence. À cor et à cris, ils réclament les perles. Alors, Madden téléphone pour qu'on les lui envoie immédiatement ici. Quand téléphona-t-il à votre père pour demander qu'on les lui livre au ranch ?

— Jeudi matin.

— Que vous disais-je ? Jeudi matin, en revenant de leur sinistre randonnée. À ce moment, la bande de Shaky Phil le talonnait. Voilà la solution de l'énigme. À présent, ils le menacent encore de chantage. Tout d'abord, voulant en finir au plus vite, il se montra aussi empressé qu'eux de voir arriver les perles pour s'en aller au plus vite. Cela n'a rien d'agréable de s'éterniser dans l'endroit où l'on a commis un assassinat. Ces jours derniers, son courage reparaît, il temporise et cherche le moyen d'échapper à ses

ennemis. J'avoue qu'il me fait un peu pitié… Voilà ma théorie, déclara Holley après une pause. L'approuvez-vous, sergent Chan ?

— Elle me paraît assez juste ; cependant, elle pèche en deux ou trois endroits.

— Par exemple ?

— Comment le puissant Madden n'a-t-il pas usé de son influence pour se disculper du meurtre du maître-chanteur Delaney ? Il pouvait alléguer la légitime défense.

— Oui… si Thorn, animé de bons sentiments envers son patron, avait soutenu sa déclaration. Mais le secrétaire, poussé par la haine, le menaçait peut-être de témoigner du contraire. N'oublions pas que, outre le meurtre de Delaney, les bandits possédaient contre Madden le renseignement secret que Delaney avait tenu, suspendu au-dessus de la tête du millionnaire.

— C'est vrai. Avant de cesser mes odieuses critiques, je vous signale un autre point obscur : la mort de Louie Wong, le confident du perroquet chinois. Louie part pour San Francisco le mercredi matin, douze heures avant le drame. Son assassinat ne constitue-t-il pas un crime inutile ?

Holley réfléchit.

— Oui. Toutefois, Louie était le serviteur dévoué de Madden et il fallait que le millionnaire se trouvât seul et sans défenseur. Cette explication peut vous paraître faible, cependant je tiens à l'ensemble de ma théorie. Elle ne vous agrée point, monsieur Chan ?

Chan hocha la tête.

— Une longue expérience m'a appris à ne point m'attacher à une théorie déterminée. Tout semble concourir à prouver la justesse d'une hypothèse, quand soudain tout s'écroule avec fracas. À mon sens, mieux vaut conserver l'esprit libre et ouvert à l'acceptation des faits nouveaux que découvre l'enquête.

— Ainsi, vous n'avez pas une idée à opposer à la mienne ?

— Pas une seule. J'avoue humblement que je tâtonne dans l'obscurité. Observons et attendons, peut-être découvrons-nous du nouveau sans tarder.

— Tout cela est parfait, dit Eden. Mais j'ai l'intuition que nous ne demeurerons guère plus longtemps au ranch de Madden. Je lui ai promis que Draycott l'attendrait aujourd'hui à Pasadena. Tout à l'heure, il sera de retour et me demandera des comptes.

— Un incident regrettable, voilà tout, fit Chan, en haussant les épaules. Draycott et Madden ne se sont pas trouvés. C'est une chose qui arrive souvent lorsque deux inconnus se donnent rendez-vous.

Eden soupira.

— J'espère que P. J. Madden ne sera pas de trop mauvaise humeur en rentrant de Pasadena ce soir. Sans doute porte-t-il de nouveau sur lui le revolver de Bill Hart et je répugne à l'idée de m'abattre derrière le lit, sans autre chose de visible que mes souliers. Voilà une semaine qu'ils n'ont pas été cirés.

XVI — On tourne

Le soleil se couchait derrière les pics neigeux et empourprait le désert. Le mercure du thermomètre suspendu dans le patio descendait lentement et un vent frais soufflait sur l'étendue désolée.

— Une nourriture chaude est nécessaire, observa Chan. Si vous le permettez, je vais ouvrir des boîtes de conserves.

— Tout ce que vous voudrez, sauf l'arsenic.

Holley était parti depuis un moment et Bob Eden, assis près de la fenêtre, contemplait la vaste solitude. Il reste encore pas mal de place en Amérique, songeait-il. S'en doutent-ils tous ces gens qui, à cette heure, s'entassent dans les chemins de fer souterrains, cherchent des tables dans les bruyants restaurants, attendent debout au coin des rues le passage d'un tramway, et, fatigués, grimpent péniblement à leurs pigeonniers qu'ils appellent des foyers. Dans le désert, on a les coudées franches, on respire lentement. Mais un sentiment d'inquiétude vous trouble. L'homme prend conscience de sa petitesse ridicule dans le plan universel.

Chan entra, portant un plateau où s'entassaient les plats. Il posa sur la table deux assiettes fumantes de soupe.

— Daignez vous asseoir, dit-il. Le premier service a été vite prêt grâce à l'outil qui sert à ouvrir les boîtes de conserves.

— Cela me paraît appétissant, déclara Bob en s'asseyant à table. Chan, vous êtes un magicien.

Ils commencèrent à manger.

— Charlie, tout à l'heure j'ai découvert la cause de ce malaise moral que je ressens depuis mon arrivée dans ce pays.

Je me trouve si petit au milieu de cette immensité. Regardez-moi un peu, puis jetez un coup d'œil à la fenêtre, et dites-moi si, après cela, je puis me rengorger et être fier de ma personne ?

— Voilà un sentiment rare chez un Blanc. Le Chinois se considère comme un grain de sable sur le rivage de l'éternité : d'où son calme et sa modestie. Pour lui, la vie n'est pas une épreuve comme pour le Caucasien nerveux et sans cesse agité.

— Il s'en trouve également plus heureux.

Chan posa sur la table un plat de conserve de saumon.

— À San Francisco, j'ai remarqué que les Blancs ne pouvaient tenir en place. On dirait des fiévreux dont l'état empire de jour en jour. Où cette existence les mène-t-elle ? Au même point que les Fils du Ciel.

■■

Le repas terminé, Eden voulut aider à laver la vaisselle. Chan l'écarta poliment. Le jeune homme s'assit devant l'appareil de T. S. F., le mit en marche, et bientôt la voix forte de l'annonceur résonna dans la pièce.

« Chers auditeurs, par cette soirée embaumée de Californie, vous allez avoir le plaisir d'entendre chanter Miss Norma Fitzgerald, qui joue dans la fameuse opérette Une nuit de Juin, au théâtre Mason. Elle va vous chanter… Hum ! Qu'allez-vous chanter, Norma ?… Elle va vous le dire elle-même.

En entendant prononcer le nom de l'artiste. Bob Eden appela le détective, qui entra dans la salle et attendit :

« Bonsoir. Mesdames et Messieurs, dit une voix féminine. Je suis enchantée de me retrouver dans mon cher Los Angeles. »

— Dis donc, Norma, fit Eden, pour l'instant, il ne s'agit pas de tes chansons. Il y a ici deux messieurs qui désireraient te dire un petit mot. Parle-nous de Jerry Delaney.

Elle ne pouvait l'entendre et se mit à chanter de sa voix merveilleuse de soprano. Chan et le jeune homme écoutaient en silence.

— Encore une découverte miraculeuse des Blancs, observa Chan quand la voix se tut. Si près d'elle et pourtant si loin. Je crois bien que bientôt nous devrons rendre visite à cette dame.

— Comment ?

— Nous verrons, dit Chan en s'éloignant.

Eden prit un livre. Une heure plus tard, la sonnerie du téléphone le tira de sa lecture et une voix joyeuse répondit à son « Allo ! »

— Vous soupirez toujours après les lumières éblouissantes ?

— Eh oui…

— La troupe de cinéma est arrivée en ville. Venez vite à l'hôtel.

Il courut dans sa chambre. Chan, assis dans le patio, devant le feu dont la flamme éclairait son visage joufflu et impassible, rêvassait.

Quand Eden reparut, le chapeau sur la tête, il s'arrêta auprès du détective.

— Vous cherchez de nouvelles idées ? demanda-t-il.

— Au sujet de notre affaire ? Non. En ce moment, mon esprit voyage au loin du ranch de Madden et me transporte à Honolulu où les nuits sont douces et embaumées. Le cœur serré d'émotion, je revois mon humble maison sur la colline de Punchbowl où brillent les lanternes et où se trouvent réunis mes dix enfants.

— Dix ! Sapristi ! Quelle famille !

— J'en suis fier, déclara Chan. Vous partez ?

— Je vais faire un tour en ville. Miss Wendell vient de me téléphoner. Il paraît qu'une troupe d'acteurs de cinéma est arrivée. À propos… c'est demain que Madden leur a permis de venir tourner ici. Je parie que le vieux n'y pense déjà plus…

— Mieux vaut ne pas lui en parler, peut-être refuserait-il son autorisation. Cela m'amuserait énormément de voir tourner un film. Rentré chez moi, lorsque je raconterai ce que j'ai vu à ma fille aînée, toujours plongée dans la lecture des ciné-magazines, les cendres de mes ancêtres frémiront.

— Espérons que demain, il vous sera donné d'assister à ce spectacle, dit Eden. Je rentrerai de bonne heure,

Bob Eden partit dans la petite automobile sous la clarté des étoiles de platine. Il pensa à Louie Wong, enterré dans le petit cimetière d'Eldorado, mais rapidement son esprit se tourna vers des sujets plus gais. L'auto passa entre les deux collines et bientôt les lumières joyeuses de la petite ville l'accueillirent.

Dès le seuil de l'hôtel, le jeune homme s'aperçut qu'il y régnait une animation extraordinaire. Du salon arrivaient des refrains, de la musique, des rires et des éclats de voix.

Paula Wendell vint à la rencontre de Bob et le fit entrer.

Le petit salon, à l'atmosphère étouffante, était plein d'une gaie société. Bob Eden vit les artistes de cinéma dans leur moment de loisir : gens charmants et puérils, ils paraissaient n'avoir aucun souci au monde. Une jolie jeune fille lui tendit une main qui le fit se souvenir du magasin de bijouterie de son père. Un grand jeune homme, que tous appelaient Rannie, vêtu avec une élégance consommée, cessa de torturer un saxophone pour le saluer :

— Bonjour, vieux. J'espère que vous avez apporté votre harpe.

Il souffla avec une ardeur redoublée dans un saxophone.

Un acteur d'âge mûr, au teint bronzé, tenait le piano. Dans un coin du salon, à l'ameublement démodé, une grande dame et un vieillard aux cheveux de neige, se trouvaient assis à l'écart. Eden alla près d'eux.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le vieux, la main en cornet derrière l'oreille. Ah ! Enchanté de faire la connaissance d'un ami de Paula. Nous sommes un peu bruyants ici, ce soir, M. Eden. Cela me rappelle ma jeunesse… quand je faisais partie d'une troupe théâtrale. Le cinéma n'existait pas encore, n'est-ce pas, ma chère ?

La dame s'inclina légèrement et parla haut pour se faire bien entendre de son voisin, affligé d'une légère surdité.

— Non… mais, Dieu merci, je ne partais pas en tournées. M. Babesco me demandait rarement de quitter New-York. Pendant quinze ans, j'ai fait partie de la troupe Babesco.

— Une troupe de choix, observa poliment Eden.

— La meilleure école dramatique du monde, fit la dame. M. Babesco estimait fort mon talent. Je me souviens qu'une fois, à une générale, il m'avoua que, sans moi, il ne serait pas arrivé à monter sa pièce et il me donna une grosse pomme rouge, Vous savez que c'était la façon dont M. Babesco…

La cacophonie cessa momentanément et l'un des musiciens s'écria :

— Le malheureux ! Il entre à peine et elle lui raconte déjà l'histoire de la pomme. Vas-y, Fanny ! Parle-nous du temps où tu jouais le rôle de Portia. Que te disait Charlie Frohman ?

Fanny haussa les épaules.

— De mon temps, les acteurs possédaient quelques principes. On se moquerait un peu moins du cinéma si… Grâce à ma bonne étoile…

— Une minute de silence, s'il vous plaît, ordonna Paula Wendell. Je vous présente Miss Diane Day, qui va vous jouer de la guitare hawaïenne, l'instrument en vogue à Hollywood.

Diane Day sourit et, au milieu d'un silence complet, entonna, en s'accompagnant, un refrain de music-hall londonien. Cette chanson, comme toutes les compositions de ce genre, ne pouvait convenir à un public d'enfants de Marie, mais elle la chanta fort bien d'une voix douce et prenante.

Ensuite, elle fit entendre la vieille mélodie : Way down upon the Swance River. On sentait des larmes dans sa voix et une tristesse poignante s'emparait de la salle. Rannie trouvait l'atmosphère trop grave à son goût et s'écria, dès que Diana eut fini le dernier couplet :

— M. Eddie Boston au piano et M. Randolph Renault au saxophone vont maintenant vous jouer la ballade sentimentale du Vieux Mandarin !

— Ne les croyez pas toujours aussi tapageurs, dit Paula Wendell à Eden. Ils se permettent ce divertissement lorsqu'ils ont tout un hôtel à leur disposition, comme cela leur arrive généralement à Eldorado.

Les deux instrumentistes ne rencontrèrent que peu d'applaudissements. Jalousie professionnelle, songea M. Renault.

— Le prochain numéro de notre généreux programme suivra immédiatement. À toi, Eddie.

— Ah ! non. Cela suffit, s'écria la jeune Diane, Je n'ai pas encore pris ma leçon de charleston et l'heure s'avance. Eddie, je te prie de n'excuser.

Bientôt, toute la salle entra en mouvement, sauf les deux vieux assis dans leur coin. Les photographies encadrées et autographiées, offertes au patron de l'hôtel par d'autres célébrités cinématographiques, remuèrent avec bruit sur les murs et les fenêtres tremblèrent.

Soudain apparut dans l'encadrement de la porte un homme chauve à l'œil courroucé.

— Bon Dieu ! rugit-il Comment voulez-vous qu'on se repose ?

— Et pourquoi vous reposer, Mike ? demanda Rannie.

— Si vous dirigiez une troupe comme celle-ci, vous verriez ce que c'est, répondit l'autre d'un ton amer. Il est dix heures. Allez vous coucher. Tout le monde doit se trouver costumé dans le hall de l'hôtel demain matin à huit heures et demie.

Des murmures de mécontentement saluèrent cette nouvelle.

— Vous voulez dire neuf heures et demie ? fit Rannie.

— Huit heures et demie. Ceux qui arriveront en retard paieront une forte amende. À présent, suivez mon conseil : allez vous coucher et laissez dormir les gens respectables.

— Les gens respectables ?... Il se vante, marmotta Rannie, en voyant s'éloigner le directeur.

Le bal interrompu, les acteurs montèrent dans leurs chambres. M. Renault rendit le saxophone au propriétaire.

— Dites, patron, il y a une fausse note dans cet instrument. Faites-le réparer avant que je revienne.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Renault.

— Il est trop tôt pour aller se coucher, fit Eden en conduisant Paula vers la porte. Voulez-vous que nous fassions une petite promenade ? La nuit est si belle !

Au clair de lune, ils descendirent la Grand'Rue et grimpèrent un étroit sentier sablonneux. La lumière jaune à une fenêtre s'éteignit brusquement.

— Regardez la lune, fit Eden. Ne dirait-on pas une tranche de melon que l'on sort de la glacière ?

— Vous êtes un gourmet. Je vous verrai toujours luttant avec votre tranche de bifteck.

— Un homme doit manger, et sans ce bifteck nous ne nous serions peut-être jamais adressé la parole.

— Et alors ?

— Je me serais trouvé bien seul pendant mon séjour dans ce pays. Sachez que bientôt nous aurons fini notre travail au ranch et il faudra que je retourne…

— …vers la liberté. Je vous félicite.

— Merci. Tout de même, je ne veux pas que vous m'oubliiez lorsque je ne serai plus là. Je désire rester votre… hum… votre ami.

— J'accepte. On a toujours besoin d'amis.

— Écrivez-moi de temps en temps pour me donner des nouvelles de Wilbur. Qui sait ? Est-il prudent en traversant les rues ?

— Ne vous tourmentez pas à son sujet.

Ils s'arrêtèrent devant l'hôtel.

— Bonne nuit ! dit Paula.

— Accordez-moi encore un instant. S'il n'y avait pas de Wilbur…

— Mais il y en a un. Inutile de vous compromettre. Sans doute est-ce l'effet de la lune semblable à une tranche de melon glacé…

— Non, non…

Le propriétaire de l'hôtel vint sur le seuil de la porte.

— Miss Wendell ! Seigneur Dieu ! Un peu plus, je vous laissais coucher dehors.

— Je rentre ! fit la jeune fille. Monsieur Eden, je vous verrai demain au ranch.

— À demain !

Eden salua le patron de l'hôtel et la porte se ferma bruyamment.

Seul dans l'automobile, Bob Eden se demanda quelle attitude prendre en rentrant. Madden devait être de retour de Pasadena, en proie à une colère compréhensible. Il y était allé dans l'espoir de rencontrer Draycott… et Draycott se trouvait à San Francisco, ne se doutant nullement du rôle que son nom jouait dans l'histoire des perles des Phillimore. Le millionnaire exigerait une explication.

Mais les craintes de Bob ne se réalisèrent pas. La maison du ranch était plongée dans l'obscurité et seul Ah Kim se montra.

— Madden et les deux autres sont couchés, dit le Chinois. Ils sont arrivés las et couverts de poussière ; ils ont immédiatement gagné leurs chambres.

— Bob, nous verrons bien ce que demain nous réserve. Moi aussi, je vais me coucher. Bonsoir, Charlie.

Le jeudi matin, lorsqu'il s'assit à table pour déjeuner, les trois autres s'y trouvaient déjà.

— Tout s'est bien passé hier à Pasadena ? demanda-t-il, l'air rayonnant.

Thorn et Gamble le dévisagèrent et Madden fronça le sourcil.

— Ma foi, oui, répondit-il, mais son regard disait clairement : « Taisez-vous ! »

Après le déjeuner, Madden rejoignit le jeune homme dans la cour.

— Gardez pour vous cette affaire de Draycott, ordonna-t-il.

— Je suppose que vous l'avez vu ? demanda Eden.

— Non.

— Comment ? C'est vraiment fâcheux. Ne vous connaissant pas l'un l'autre, sans doute…

— Je n'ai vu personne qui ressemblât au signalement que vous m'avez fourni de l'individu. J'avouerai même que je commence à vous soupçonner…

— Oh ! monsieur Madden ! Je vous assure que je lui ai dit de se trouver au rendez-vous.

— Enfin, il n'y était pas. À vrai dire, je n'y tenais pas spécialement. Les faits ne se sont pas présentés comme je m'y attendais. Vous devriez à présent aller retrouver cet homme à Pasadena et lui dire de venir à Eldorado. A-t-il téléphoné ?

— Peut-être, mais j'étais en ville toute la soirée.

— En tout cas, s'il ne téléphone pas aujourd'hui, allez à Pasadena et…

Une camionnette pleine de gens de la troupe cinématographique, metteurs en scène, photographes, acteurs en costumes bizarres, s'arrêta devant le ranch. Deux autres voitures suivaient. Un homme descendit pour ouvrir la grille.

— Qu'est-ce ceci ? demanda Madden.

— C'est aujourd'hui jeudi, répondit Eden. Avez-vous oublié ?

— Je ne m'en souvenais plus du tout. Thorn ! Où donc est Thorn ?

Le secrétaire sortit de la maison.

— Ce sont les acteurs de cinéma, monsieur. C'était convenu pour aujourd'hui…

— Peste ! grogna Madden. Il faudra bien y passer. Martin, occupez-vous de ces gens.

Madden entra.

Ce matin l'allure affairée des acteurs contrastait fort avec la gaieté insouciante de la ville. Les appareils de prise de vues furent déposés du côté où le patio s'ouvrait sur le désert. Les artistes, en costumes espagnols, s'apprêtaient à jouer leur rôle.

Bob Eden se dirigea vers Paula.

— Bonjour, fit-elle. Je les accompagne de crainte que Madden ne revienne sur sa parole. Je commence à le connaître à présent…

Le directeur passa.

— L'endroit est bien choisi, dit-il à la jeune fille.

— Pour une fois il paraît content, observa-t-elle à Bob.

D'après le scénario, l'histoire se passait en vieille Californie et, pour l'instant, on tournait dans le patio un des épisodes les plus pathétiques du film.

— Non, non, non ! rugissait le directeur. À quoi pensez-vous, ce matin, Rannie ? Vous dites adieu à la jeune fille que vous aimez… Vous l'aimez, voyons ! et vous ne la reverrez plus !

— Mais si… je la revois.

— Vous savez bien ce que je veux dire… Vous croyez ne plus la revoir. Son père vous a chassé à jamais de chez lui. Allez-y pour le baiser d'adieu ! Votre cœur se brise… Cessez de ricaner.

— Approchez, Diane, fit l'acteur. Je ne vous reverrai plus et je dois avoir l'air attristé de cette séparation. Que de sottises imaginent les écrivains de scénarios. Heureusement, mon talent y supplée.

Eden se dirigea vers le patriarche aux cheveux blancs qui conversait avec Eddie Boston, assis tous deux sur une pile de bois à côté de la grange. Non loin, Ah Kim rôdait, observant avec curiosité ces bouffonneries des Blancs.

Boston se pencha en arrière et alluma sa pipe.

— Madden me fait penser à Jerry Delaney. Vous connaissez Jerry, Pop ?

Étonné, Eden se rapprocha des deux hommes.

Le vieil acteur mit sa main en cornet derrière son oreille.

— Qui ça ? demanda-t-il.

— Jerry Delaney, cria Boston.

Du coup, Chan s'avança quelque peu.

— Jerry Delaney… un type qui gagnait de l'argent sans se biler. Si l'occasion se présente je demanderai à Madden s'il se souvient…

On appelait Boston dans le patio. Il posa sa pipe et entra en scène. Chan et Bob échangèrent un regard d'intelligence.

La compagnie travailla jusqu'à l'heure du déjeuner. Les acteurs disséminés dans la cour et le patio attaquèrent les généreux sandwiches de l'Oasis et burent du café apporté dans des bouteilles thermos.

Soudain Madden apparut à la porte du salon. Il paraissait de belle humeur.

— Je vous souhaite la bienvenue, dit-il.

Il serra la main du directeur et adressa un petit mot à chaque membre de la compagnie. La jeune artiste nommée Diane arrêta spécialement son attention.

Bientôt il arriva à Eddie Boston. Eden s'était arrangé pour se trouver à proximité d'eux.

— Je m'appelle Boston, annonça l'artiste. Monsieur Madden, je suis heureux que l'occasion me permette de vous demander si vous vous souvenez d'un de mes vieux amis de New-York, Jerry Delaney ?

Les yeux de Madden se rétrécirent, mais son visage ne trahit aucune émotion.

— Delaney… répéta-t-il.

— Oui, Jerry Delaney, qui jouait souvent chez Mac Guire, dans la Quarante-quatrième Rue.

— Je ne me le rappelle pas du tout, dit Madden en s'éloignant. Je vois tant de monde !

— Sans doute ne tenez-vous point à vous en souvenir, ajouta Boston d'une voix bizarre. Je comprends ça. Il vous a joué un tour pendable…

Madden jeta autour de lui un regard inquiet.

— Que savez-vous de Jerry Delaney ? demanda-t-il tout bas.

— Beaucoup de choses. Je suis au courant de tout ce qui concerne Delaney, monsieur Madden.

Les deux hommes se dévisagèrent longuement.

— Entrez, monsieur Boston, fit Madden.

Eden les regarda disparaître dans le salon.

Ah Kim vint dans le patio, portant un plateau garni de cigares et de cigarettes offerts aux artistes par le millionnaire. Lorsqu'il passa devant le directeur, celui-ci l'examina pensivement.

— Voilà un type qui ferait bien mon affaire ! s'écria-t-il. Hé, le Chinois, voulez-vous entrer au cinéma ?

— Vous, fou, Mossié, répondit Ah Kim en grimaçant.

— Pas du tout. On vous trouverait des rôles à Hollywood.

— Moi penser vous moquer moi.

— Il n'en est rien. Réfléchissez, mon garçon. Si vous vous décidez, venez me voir. Voici mon adresse.

Il tendit sa carte à Ah Kim.

— Peut-êtle autle joul, Mossié. Moi beaucoup content ici.

Et il continua sa distribution.

Bob Eden s'assit à côté de Paula Wendell. En dépit de son air calme, il avait l'esprit profondément troublé.

— Écoutez, Paula. Il se passe du nouveau et vous pouvez nous aider.

Il expliqua à la jeune fille la découverte de la valise de Delaney et répéta la conversation qu'il venait de surprendre entre Madden et Boston.

La jeune fille écarquillait de grands yeux.

— Chan et moi ne pouvons interroger l'acteur, ajouta Eden. Quel genre d'individu est ce Boston ?

— Plutôt déplaisant. Il ne me revient pas du tout.

— Et si vous lui posiez, à l'occasion. quelques questions ? Essayez de le faire parler de Jerry Delaney, mais de façon adroite, sans éveiller ses soupçons.

— J'essaierai, bien que je ne sois guère habile…

— C'est vous qui le dites. Vous êtes, au contraire, très capable… et très bonne. Téléphonez-moi dès que vous lui aurez parlé et je descendrai en ville aussitôt.

Le directeur se leva.

— Dépêchons-nous. Tout le monde est-il ici ? Eddie ? Où est Eddie ?

M. Boston sortit du salon, le visage impénétrable comme un masque.

« Ce ne sera pas chose facile de tirer les vers du nez de cet individu », pensa Bob Eden.

Une heure plus tard, la troupe cinématographique disparaissait sur la route, dans un nuage de poussière. Bob Eden alla trouver Charlie Chan. Dans un coin, derrière la cuisine, il raconta au petit détective, dont les yeux noirs étincelaient, l'entrevue de Madden et de l'acteur Eddie Boston.

— Nous avançons toujours, dit Chan. Comment faire parler Eddie Boston ?

— Paula Wendell va essayer.

— Voilà une excellente idée. En présence d'une jolie fille, quel homme pourrait garder un secret ? Nous fondons là-dessus nos plus vifs espoirs.

XVII — Sur les traces de Madden

Une heure plus tard, Bob Eden répondit au téléphone. Fort heureusement, il se trouvait seul au salon. Paula Wendell parlait à l'autre bout du fil.

— Quoi de nouveau ? demanda le jeune homme.

— Rien d'intéressant. Lorsque nous sommes rentrés en ville, Eddie, sans perdre une seconde, a fait ses paquets, payé sa note et quitté l'hôtel. Je l'ai rattrapé en courant. « Écoutez, Eddie, je voudrais vous dire un petit mot. — Impossible pour l'instant, me répondit-il en me montrant la gare. Je prends le train pour Los Angeles. » Et il eut juste le temps de grimper en wagon quand le train démarra.

— Bizarre, observa Eden. En temps ordinaire, il serait retourné avec la troupe en automobile, n'est-ce pas ?

— Certainement. Il est venu ici avec les autres. Je vous présente toutes mes excuses, patron : j'ai échoué dans ma mission. Il ne me reste qu'à dévorer ma honte.

— Vous avez fait pour le mieux.

— Oui, mais sans résultat. Dans une heure, je pars pour Hollywood en voiture. Serez-vous ici à mon retour ?

Eden soupira.

— Moi ? Je commence à croire que je resterai toujours ici.

— Quel malheur !

— Que dites-vous là ?

— Je dis que c'est fâcheux pour vous.

— Oh ! merci ! J'espère vous revoir bientôt.

Il raccrocha le récepteur et sortit dans la cour. Ah Kim flânait auprès de la cuisine. Ensemble, ils pénétrèrent dans la grange.

— Nous avons fondé nos espoirs sur du sable mouvant, dit Eden.

Il répéta sa conversation téléphonique avec Paula Wendell. Chan ne témoigna aucune surprise.

— J'aurais parié gros que ce départ devait avoir lieu. Eddie Boston connaît l'histoire de Delaney et il l'a exprimé devant Madden. À quoi bon essayer d'interroger l'acteur ? Madden lui a parlé le premier.

Bob Eden se laissa choir dans un vieux fauteuil et prit la tête entre ses mains.

— Je suis découragé, avoua-t-il. Charlie, un mur de pierre se dresse devant nous.

— Plus d'une fois dans ma carrière je me suis trouvé en pareil cas. Alors, je cogne ma vieille tête de tous côtés jusqu'à en avoir mal. Et soudain une idée jaillit de mon cerveau. Je contourne le mur…

— Que proposez-vous de faire ?

— Diriger nos recherches vers un autre but… Trois noms de ville me trottent par la tête… Pasadena, Los Angeles, Hollywood.

— Trois villes charmantes, mais comment nous y rendre ? Ah ! mais j'y pense ! Madden me disait ce matin que je devrais aller à Pasadena trouver Draycott. Il paraît que, par un étrange hasard, ils ne se sont pas rencontrés hier.

Chan sourit.

— Vous en a-t-il témoigné quelque rancune ?

— Non. Je crois qu'il ne désirait pas voir Draycott tant que Gamble était à ses trousses. Paula Wendell se rend ce soir à Los Angeles. Si je me presse, peut-être pourrai-je faire route avec elle jusqu'à Pasadena.

— À mon avis, ce serait une promenade ravissante. Hâtez-vous. Nous reprendrons notre entretien dans la petite bagnole tandis que je ferai le chauffeur de taxi jusqu'à Eldorado.

■■

Bob Eden courut à la chambre de Madden. Par la porte ouverte, il vit le millionnaire étendu sur son lit : ses ronflements troublaient le calme après-midi. Bob Eden frappa très fort.

Madden se dressa brusquement sur son séant, les yeux grands ouverts et fixes comme quelqu'un qui s'attend à de graves ennuis. À cet instant, Eden eut pitié du grand homme. Madden se trouvait pris dans une situation inextricable. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Il luttait, malgré sa lassitude… il n'était pas heureux avec tous ses millions.

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur Madden, mais voici : l'occasion se présente pour moi de voyager jusqu'à Pasadena en automobile, avec quelques artistes de cinéma. Il vaut peut-être mieux que j'en profite, car Draycott n'a pas téléphoné…

— Chut ! fit Madden en fermant la porte. La venue de Draycott ne regarde que vous et moi. Sans doute mes façons d'agir vous intriguent-elles ?… Entre nous, le professeur Gamble me paraît jouer un drôle de jeu. Retrouvez Draycott et dites-lui de venir à Eldorado. Qu'il descende à l'Hôtel du Désert et garde sa langue

dans sa poche. D'ici peu j'entrerai en communication avec lui. En attendant, qu'il se tienne tranquille, est-ce compris ?

— Parfaitement, M. Madden. Je regrette que les choses aient ainsi traîné en longueur…

— Oh ! cela va bien ! Dites à Ah Kim de vous conduire à Eldorado, à moins que vos amis ne viennent jusqu'ici vous prendre.

— Non, je devrai recourir à Ah Kim. Merci, monsieur.

— Bonne chance, répondit Madden.

Eden fourra quelques objets dans sa valise et attendit dans la cour que l'automobile fût avancée. Gamble parut bientôt.

— Vous nous quittez, M. Eden ? demanda-t-il de son air le plus aimable.

— Je ne vous donnerai pas ce plaisir… un simple petit voyage.

— Pour affaires, sans doute ?

— Sans doute, répéta Eden en souriant.

Àce moment, la voiture et son chauffeur chinois sortit du garage, et Bob Eden sauta à l'intérieur. De nouveau, les deux amis contemplèrent le soleil qui se couchait dans ses voiles d'or.

— Charlie, j'avoue mon ignorance dans le métier de détective. Comment dois-je opérer ?

— Ne vous inquiétez pas. Je rôderai à vos côtés et j'abattrai de la besogne.

— Vous ? Comment parviendrez-vous à quitter le ranch ?

— C'est très simple : demain matin je demanderai un jour de congé pour aller voir un frère malade à Los Angeles, prétexte très courant chez les domestiques chinois. Madden sera furieux, mais ne soupçonnera rien. Le train quitte Eldorado à 7 heures du matin et arrive à Pasadena à 11 heures. Pourrai-je vous demander de venir m'attendre à la gare ?

— J'irai avec plaisir. Ainsi nous commençons par Pasadena ?

— Voici mon plan de campagne : nous nous rendons à Pasadena pour surveiller les faits et gestes de Madden. Que se passe-t-il à la banque ? Madden a-t-il été mercredi à sa propriété ? Ensuite, nous partirons pour Hollywood et nous rendrons visite à Eddie Boston. Après quoi nous demanderons à la chanteuse de nous parler de Delaney.

— Fort bien. Mais de quel droit interrogerons-nous les gens ? Vous êtes un policier à Honolulu. Je doute que ce titre vous donne quelque autorité en Californie.

Chan haussa les épaules.

— Les difficultés s'aplaniront.

— Je le souhaite. Mais est-ce que nous ne jouons pas une partie dangereuse ? Si Madden avait vent de nos bizarres agissements…

— Nous risquons le tout pour le tout comme des joueurs aux abois.

— Pour moi, je perds tout espoir, soupira Eden. Je vous assure que si nous rentrons bredouille, je serai tenté de soulager votre estomac et mon esprit d'un poids considérable.

— La patience est une vertu sublime, déclara Chan, le sourire aux lèvres.

— Vous devez le savoir mieux que personne, car vous en possédez une dose formidable.

Quand ils arrivèrent aux abords de l'Hôtel du Désert, Eden fut tout heureux d'apercevoir l'auto de Paula Wendell devant la porte. Ils attendirent un moment et bientôt Will Holley vint vers eux. Ils le mirent au courant de leur plan d'action.

— Peut-être puis-je vous aider ? dit le journaliste. Madden a un gardien dans sa propriété de Pasadena… un bon vieux, appelé Peter Fogg. Il est venu ici plusieurs fois et je le connais bien. (Il griffonna quelques mots sur une carte.) Tenez, donnez-lui cela et dites que vous venez de ma part.

— Merci, répondit Eden. Nous en aurons sans doute besoin.

Paula arrivait.

— Bonne nouvelle, annonça Eden. Je vous accompagne jusqu'à Pasadena.

— Eh bien, montez, dit Paula.

Eden salua ses amis et l'auto se mit en marche.

— Vous devriez faire poser un taximètre sur votre voiture.

— Quelle sottise, je suis, au contraire, très contente de vous avoir. Votre poids donne plus d'aplomb à mon auto.

— Vous savez tourner un compliment. Voulez-vous que je conduise ?

— Non, merci ! je préfère garder le volant ; je connais la route.

— Vous êtes une personne très capable.

— Je ne l'ai pas prouvé lorsqu'il s'est agi de Eddie Boston. Vous m'en voyez navrée.

— Ne vous tourmentez pas. Eddie est un drôle d'oiseau. Chan et moi, nous allons essayer de mettre la main dessus.

— Où en est le grand mystère ? demanda la jeune fille.

— Toujours au même point.

Ils s'entretinrent du crime inexplicable commis par Madden, tandis que le crépuscule tombait autour d'eux. Bientôt ils traversèrent une vallée fertile tout embaumée du parfum des orangers en fleurs. Dans une petite auberge de Riverside, ils dînèrent et dansèrent et, trop tôt, au gré de Bob Eden, ils arrivèrent à Pasadena. La jeune fille arrêta l'automobile devant l'Hôtel Maryland où devait descendre son compagnon de voyage. Eden protesta.

— Continuons. Je veux d'abord vous voir en sûreté à Hollywood.

— Merci. Je me débrouillerai bien toute seule. Désirez-vous me retrouver demain ?

— Je désire toujours vous retrouver demain. Chan et moi, nous nous rendons demain à Hollywood. Où pourrons-nous vous rencontrer ?

— Elle lui répondit qu'elle serait vers une heure au studio de sa société. Avec un joyeux au revoir, elle disparut au bas de Colorado Street brillamment éclairée.

■■

Eden, après une bonne nuit de repos, se rappela, tout en prenant son petit déjeuner qu'un de ses amis de collège, nommé Spike Bristol, habitait Pasadena. L'annuaire des téléphones lui apprit l'adresse de son camarade et il sortit à sa recherche.

Bristol occupait une belle situation d'agent de change.

— Et comment marchent les affaires ? demanda Eden après les premières salutations.

— À merveille ! Tous les copains s'adressent à moi.

— Ah ! Maintenant je comprends pourquoi tu étais si heureux de me voir.

— Certes, je puis t'offrir quelques actions très avantageuses.

— Je m'en doute, mais nous en parlerons une autre fois. Aujourd'hui, je viens te trouver pour une affaire personnelle. Spike, connais-tu P. J. Madden ?

— Oui. Nous ne sommes pas intimes. Il ne m'invite pas à dîner, mais entre grands financiers on se connaît. Voici à peine deux jours, je lui ai rendu service. Ceci doit rester entre nous. Mercredi matin, il vint me trouver avec cent dix mille dollars de titres négociables. Nous les avons vendus le jour même et nous l'avons payé argent comptant.

— Voilà, mon vieux Spike, ce que je désirais savoir. Je voudrais maintenant parler à un employé de la banque de Madden pour savoir l'emploi du temps du millionnaire mercredi.

— Serais-tu Sherlock Holmes, par hasard ?

— Temporairement, je travaille de concert avec la police, répondit Eden en pensant à Chan. Depuis quelques jours, je loge au ranch de Madden et j'ai tout lieu de croire que le millionnaire se trouve en butte au chantage. C'est son affaire et aussi la mienne. Il s'agit d'une transaction entre mon père et Madden. Connaîtrais-tu un employé de la Garfield Bank ?

— Un de mes bons amis est caissier dans cet établissement, mais, tu sais, ces gens-là ne sont pas bavards. Essayons tout de même.

Ensemble, ils pénétrèrent dans le temple de marbre de la Garfield bank. Spike eut une longue conversation avec son ami le caissier et bientôt il appela Eden et le présenta.

— Que désirez-vous savoir ? demanda l'employé.

— Madden est venu ici mercredi. N'est-ce pas ?

— En effet, Madden vint ici mercredi. Nous ne l'avions pas vu depuis deux ans et sa visite nous a causé quelque émotion. Il passa un bon moment devant le coffre-fort.

— Était-il seul ?

— Non. Son secrétaire Thorn, que nous connaissons très bien, l'accompagnait, ainsi qu'un petit homme d'âge mûr dont je ne me souviens pas très bien.

— Ah ! Alors vous dites que Madden a passé un long instant devant son coffre-fort. Est-ce tout ?

Le caissier hésita.

— Il a télégraphié à son bureau de New-York de déposer une grosse somme à notre crédit à la Federal Reserve Bank… mais j'aimerais autant ne pas en dire davantage.

— Et vous lui avez remis cette forte somme ?

— Je n'ai pas à vous répondre : je n'ai déjà que trop parlé.

— Vous avez été très aimable et vous ne le regretterez pas. Merci.

Bob Eden et Spike Bristol sortirent.

— Spike, je te remercie du service que tu viens de me rendre, dit Bob à son ami. Je te quitte ; au revoir.

— Tu m'abandonnes comme une vieille pantoufle ? Viens au moins déjeuner avec moi ?

— Une autre fois, mon vieux. Je suis pressé aujourd'hui. La gare est de ce côté, n'est-ce pas ?

— Oui. Au revoir.

Du train de onze heures débarqua un Charlie Chan, habillé comme Eden l'avait vu pour la première fois à San Francisco.

— Tiens ! Bonjour Charlie !

— De nouveau je me sens un homme respectable, dit Chan en souriant. J'ai retrouvé mes vêtements à Barstow. Pas de cuisine à faire aujourd'hui. La vie est belle !

— Madden s'est fâché lorsque vous êtes parti ?

— Je n'ai pas attendu son réveil. De bonne heure j'ai glissé sous sa porte un petit billet drôlement rédigé. À présent, il se la-

mente sans doute à la pensée de ne plus me revoir. Il éprouvera une joyeuse surprise lorsque je rentrerai au bercail.

— Charlie, j'ai bien travaillé ce matin, dit Eden.

Et il le mit au courant de sa visite à Spike Bristol et à la banque.

— Quand Madden est rentré au ranch l'autre soir, il devait distribuer son or de tous les côtés. Holley a sans doute raison : on fait chanter le millionnaire.

— La chose semble possible. Toutefois, voici mon opinion : Madden ayant tué un homme, craint d'être découvert et se munit d'argent pour fuir en cas de besoin. Que pensez-vous de ce raisonnement ?

— Il me paraît juste, Chan.

— Si nous allions voir le gardien de la propriété de Madden ? proposa le détective.

Un taxi jaune les conduisit par les rues luxueuses de cette riche cité jusqu'à Orange Grove Avenue. Quand ils pénétrèrent dans l'ombre des poivriers bordant la rue habitée par les millionnaires, Charlie contempla, avec ébahissement, les superbes demeures.

— Quelle vision imposante pour un homme né au bord d'une rivière boueuse, dans une hutte au toit de chaume. Ici, les riches vivent comme des empereurs. Ce luxe leur procure-t-il le bonheur ?

— Charlie, je me demande si nous agissons prudemment en allant voir le gardien de Madden. Si cet homme racontait notre

visite à son maître ?

— Comptons sur notre bonne étoile.

— Cette entrevue est-elle réellement indispensable ?

— Je tiens à voir tous ceux qui connaissent Madden. Ce garde peut nous fournir des détails intéressants.

— Que lui dirons-nous ?

— Une chose tout à fait vraisemblable. Madden en butte au chantage… en notre qualité de policiers…

— Comment le prouver ?

— Je lui montre rapidement l'insigne de la police d'Honolulu que j'ai épinglé à l'intérieur de mon veston. Tous ces insignes se ressemblent… à moins que les personnes prises de soupçon ne veuillent y regarder de près.

— Vous pensez à tout, Chan.

Le taxi s'arrêta devant le grand immeuble de la rue. Chan et Eden gravirent la large avenue de la propriété et aperçurent un homme occupé à tailler les rosiers d'une pergola. En dépit de son costume de jardinier, on eût dit un professeur. Il avait l'œil vif et le sourire agréable.

— M. Fogg ? demanda Eden.

— Oui, Monsieur, pour vous servir.

Bob Eden lui remit la carte de Holley et le sourire de Fogg s'élargit.

— Venez vous asseoir sous la véranda. À quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

— M. Fogg, nous allons vous poser quelques questions qui, peut-être, vous paraîtront bizarres. Vous y répondrez si vous le jugez bon. M. Madden se trouvait-il à Pasadena mercredi dernier ?

— Oui, Monsieur.

— Vous l'avez vu ?

— Quelques minutes seulement. L'automobile l'a amené jusqu'à la porte. Il pouvait être six heures du soir. Il m'a dit deux mots, mais il est demeuré dans sa voiture.

— Que vous a-t-il dit ?

— Après s'être inquiété de savoir si tout allait bien, il ajouta qu'il reviendrait bientôt passer quelques jours ici avec sa fille.

— Sa fille ?

— Oui.

— Lui avez-vous demandé des nouvelles de sa fille ?

— Bien sûr. J'ai exprimé poliment l'espoir qu'elle se portait bien. Il me répondit qu'elle était en parfaite santé et ravie de venir ici.

— Madden était-il seul ?

— Non. M. Thorn, comme toujours, l'accompagnait. Il y avait dans la voiture un autre homme que je ne connais pas.

— Ils n'entrèrent donc pas dans la maison ?

— Non. J'ai eu l'impression que M. Madden voulait d'abord entrer, puis il changea d'idée.

Bob Eden regarda Chan.

— M. Fogg, avez-vous remarqué quelque chose d'anormal dans les manières de M. Madden. Était-il comme d'habitude ?

Fogg fronça le sourcil.

— Je dois vous dire que cette pensée m'est venue après son départ : il paraissait extrêmement nerveux et inquiet.

— M. Fogg, je vais vous confier quelque chose, mais je compte sur votre discrétion. Si nous n'étions pas des gens honnêtes, Will Holley ne nous aurait pas envoyés vers vous. Nous avons tout lieu de croire qu'il est victime d'une bande de maîtres-chanteurs. M. Chan…

Chan ouvrit son veston et pendant une fraction de seconde le soleil de Californie brilla sur la plaquette d'argent du policier.

— Cela ne me surprend guère, observa Peter Fogg. J'en suis tout de même bien fâché. M. Madden m'a rendu un grand service. Autrefois j'étais avocat à New-York et je dus abandonner ma profession pour raison de santé. Les docteurs me conseillaient le climat californien : j'acceptai donc le premier emploi qui s'offrit à moi. M. Madden m'a toujours témoigné une grande bonté, et si je puis vous aider à le tirer des griffes de ses ennemis, je le ferai volontiers.

— Vous venez de dire que cela ne vous surprend guère de voir M. Madden entouré d'aigrefins. Vous avez certainement quelques raisons pour parler ainsi ?

— Aucune, mais un homme si riche et si éminent doit inévitablement susciter des jalousies.

Pour la première fois, Chan parla à M. Fogg :

— Peut-être savez-vous pour quel motif M. Madden craint un individu nommé Jerry Delaney ?

Fogg leva les yeux vers Chan, mais ne répondit pas.

— Jerry Delaney ! répéta Bob Eden. Avez-vous déjà entendu ce nom, M. Fogg ?

— Voici ce que je puis vous dire. À certains moments, le patron se laisse aller devant moi à des confidences. Voilà quelques années, il fit installer des sonnettes d'alarme dans toute la maison. Je rencontrai M. Madden dans le vestibule pendant que les électriciens travaillaient aux fenêtres.

« — De cette façon, me dit-il, nous aurons le temps d'aviser si quelqu'un essaie de pénétrer chez moi.

« — Un grand homme comme vous doit avoir quantité d'ennemis, M. Madden ?

« Il me regarda d'un air bizarre.

« — Je ne crains qu'un seul être au monde… un seul.

« Je sentis croître mon aplomb et l'interrogeai :

« — Qui donc, M. Madden ?

« — Jerry Delaney. Souvenez-vous de ce nom si jamais il m'arrivait quelque chose.

« Je le promis. Comme il s'éloignait, je poussai l'audace jusqu'à lui demander :

« — Pourquoi redoutez-vous ce Delaney ?

« Il ne répondit pas tout de suite. Son regard se posa sur moi pendant quelques secondes et il ajouta :

« — Jerry Delaney pratique un métier inavouable et il y réussit trop bien.

« M. Madden passa dans la bibliothèque et je ne le questionnait pas davantage. »

XVIII — Le Train de Barstow

Quelques instants plus tard, ils quittèrent la propriété de P. J. Madden. Peter Fogg demeura tout rêveur, debout sur la pelouse devant la grande maison vide.

Bientôt, le taxi qui emmenait le détective et Bob Eden abandonna le quartier des demeures somptueuses pour pénétrer dans une partie plus mouvementée de la ville.

— Que nous reste-t-il de cette visite ? Pas grand chose, à mon avis, observa Eden.

— Des riens, en effet, mais d'où peut jaillir la vérité. Le métier de détective consiste à juxtaposer des détails insignifiants d'où sort la lumière.

— Dans ce cas, veuillez m'éclairer, Charlie. Nous savons que Madden est venu ici mercredi sans toutefois entrer à l'intérieur

de sa maison. Lorsque Fogg lui demanda des nouvelles de sa fille, il répondit qu'elle se portait bien et viendrait bientôt à Pasadena. Quoi encore ? Ah ! oui. Un fait que nous connaissons déjà : Madden craint Delaney.

— Nous savons aussi que Delaney exerce un drôle de métier. Si seulement je possédais une connaissance approfondie des mœurs de votre pays ! Voyons, vous devriez en savoir plus long que moi là-dessus ? Cherchez un peu.

— Mon pauvre cerveau s'engourdit…

Ils descendirent du taxi à la station d'autobus d'où les voitures partaient d'heure en heure pour Hollywood, juste à temps pour prendre l'autobus de deux heures. Le long du parcours, ils aperçurent de gais bungalows peints en rose, en vert ou en blanc, et, aux abords de la cité du cinéma, des maisons aux couleurs vives perchées sur des collines en miniature. Enfin, ils descendirent une rue qui s'étendait à perte de vue et pénétrèrent dans le tourbillon du quartier des affaires à Hollywood.

Lorsque l'autobus s'arrêta, des automobiles luxueuses cornaient au coin de la rue et sur le trottoir grouillait une foule affairée. La plupart de ces gens offraient un échantillon de la façon dont s'affubleraient les élégants des deux sexes livrés à leur fantaisie.

Bob Eden et son compagnon traversèrent la rue.

— Méfiez-vous, Charlie. Vous êtes dans le paradis des marchands d'autos, la ville la plus pittoresque du monde ! Tout s'y trouve, sauf les cheminées d'usines.

Paula Wendell les attendait dans la salle de réception du studio où elle travaillait.

— En ce moment on prend des vues dans le pavillon numéro douze, expliqua la jeune fille. N'y entre pas qui veut cependant si vous n'êtes pas bruyants, je vous ferai pénétrer à l'intérieur pour y jeter un coup d'œil.

Du plein jour éblouissant de clarté, ils pénétrèrent dans la pénombre d'une immense salle. Au fond se trouvait la scène qui représentait un restaurant à la mode : de riches tentures, de magnifiques tapis, et, rangées le long des murs, de petites tables aux lampes voilées de rose : un majestueux maître d'hôtel se tenait à l'entrée.

La suite d'un film qu'on tournait exigeait sans doute une figuration importante, car, de tous côtés, on voyait des gens qui attendaient patiemment debout. À l'expression de leur visage on comprenait que ces hommes et ces femmes connaissaient la vie… et pas seulement sous ces aspects riants. Les hommes portaient des uniformes : on tournait un film de guerre. Bob Eden entendit des bribes de français, d'allemand et d'espagnol et lut, dans les yeux de cette foule venue de tous les coins de la terre, des centaines d'histoires vécues plus tragiques que celles qu'ils mimeraient jamais sur un écran.

Les vedettes finissent par se standardiser plus ou moins, observa Paula Wendell. Il n'en est pas de même des figurants. Si vous parliez à quelques-uns, vous seriez étonnés de leur degré d'éducation et de leur esprit raffiné. Beaucoup d'entre eux ont un passé remarquable… et maintenant ils gagnent cinq dollars par jour.

Àun signal donné, les figurants se rangèrent sur la scène et s'assirent aux différentes tables. Chan écarquillait les yeux. Il ne pouvait se résigner à partir. Bob Eden, à qui manquait toujours la jolie vertu de patience, ne tenait plus en place.

— Tout cela est passionnant, dit-il, mais l'ouvrage presse. Où trouver Eddie Boston ?

— Je me suis procuré son adresse à votre intention, répondit Paula. J'ignore toutefois si vous le rencontrerez chez lui à cette heure.

Un vieillard apparut derrière les opérateurs. Eden reconnut l'acteur aux cheveux blancs qu'il avait vu la veille au ranch de Madden et qu'on appelait Pop.

— Tiens ! voici Pop ! fit la jeune fille. Peut-être pourra-t-il vous renseigner.

Elle appela le vieil acteur et lui demanda s'il avait vu Eddie Boston.

Àl'approche de Pop, Charlie Chan s'était dissimulé dans un coin obscur.

— Hé ! comment allez-vous, M. Eden, fit le vieillard. Vous désirez voir Eddie Boston ? Il n'est plus à Hollywood. Il est en route pour San Francisco. Voilà du moins ce qu'il m'a dit hier soir en me quittant.

— Et que va-t-il faire à San Francisco ? demanda Eden étonné.

Àl'entendre parler, il semblerait qu'un grand événement a changé son existence. Pour moi. Eddie vient d'hériter d'une pe-

tite fortune. En arrivant ici hier soir, je l'ai croisé dans la rue et lui ai demandé pour quelle raison il était parti par le train.

— J'avais une affaire pressante à régler, répliqua-t-il : demain je m'en vais à San Francisco. À moi la bonne vie désormais ! Fini le cinéma… je voyage maintenant pour ma santé.

— Je vous remercie beaucoup de vos renseignements. Au revoir.

Bob Eden et Paula se dirigèrent vers la porte. Chan, le chapeau rabattu sur les yeux, les suivit. Une fois au dehors, Eden s'arrêta :

— Et voilà ! Nouvel échec ! Eddie Boston nous a posé un lapin, Charlie.

— Évidemment. Madden l'a payé pour qu'il s'en aille au diable. Boston ne lui a-t-il pas déclaré qu'il savait tout au sujet de Delaney ?

— Autrement dit, il était au courant de la mort de Delaney ? Comment cela ? Était-il déjà au désert le mercredi soir ? À présent nous devons continuer notre enquête. Quand vous reverra-t-on à Eldorado, Paula ?

— J'y retourne cet après-midi. Je travaille à un nouveau scénario, mais cette fois il me faut trouver une cité-fantôme.

— Une cité-fantôme ?

— Oui. Une ville abandonnée… Alors je me rends à la Mine du Jupon, dans les montagnes, à une vingtaine de kilomètres d'Eldorado. Il y a dix ans, cette cité minière comptait trois mille habi-

tants et aujourd'hui on n'y rencontre plus une âme. Simplement des ruines, comme à Pompéi. Je vous la ferai visiter.

— Je vous rappellerai cette promesse lorsque nous nous reverrons dans votre cher désert.

— Mes plus vifs remerciements pour m'avoir permis d'assister à une prise de vues.

— Votre visite m'a fait également plaisir, Monsieur Chan. Je suis désolée que vous deviez partir si tôt.

Dans le tramway qui les amenait à Los Angeles, Eden se tourna vers le Chinois.

— Est-ce que vous ne vous découragerez jamais, Charlie !

— Non, tant qu'il reste de la besogne à abattre. Notre rossignol, miss Fitzgerald, ne se sera sans doute pas envolé comme Eddie Boston.

— Vous lui parlerez, Charlie.

— Non, je ne vous accompagnerai même pas. Je constate que ma présence intrigue les gens et les empêche de parler.

— Je n'en crois rien.

— Allez seul voir cette femme et tâchez de lui faire dire tout ce qu'elle sait sur l'homme qui a été tué, sur Delaney.

— Je ferai mon possible. Eden soupira. — Décidément, je perds confiance en moi-même.

Àla porte du théâtre, désert à cette heure, Eden glissa un dollar dans la main du portier et il fut permis de consulter le registre

des acteurs. Ainsi qu'il le prévoyait, les adresses des artistes s'y trouvaient consignées et il apprit que miss Fitzgerald logeait à l'hôtel Wynnwood.

— On voit que vous avez de l'expérience, observa Chan.

Eden se mit à rire.

J'ai connu autrefois quelques chanteurs.

Chan s'assit sur un banc du Square Pershing, tandis que le jeune homme se présentait seul à l'hôtel Wynnwood. Il fit remettre sa carte à l'actrice qui, après l'avoir fait attendre un moment dans le salon modeste de l'hôtel, vint l'y rejoindre.

Elle devait avoir trente ans, sinon davantage, mais ses yeux étaient jeunes et brillants. Elle gratifia Bob Eden d'un sourire plein de coquetterie.

— Vous êtes Monsieur Eden ? Je suis enchantée de vous voir, mais j'ignore le but de votre visite. Êtes-vous un acteur ?

— Pas précisément. Tout d'abord, permettez-moi de vous féliciter. Je vous ai entendue chanter à la T. S. F. Vous possédez une voix divine.

Miss Fitzgerald rayonnait de joie.

— Vous me faites bien plaisir. Mais j'étais enrhumée. Je prends froid chaque fois que j'arrive dans cette ville. Vous devriez m'entendre quand je suis bien en voix.

— Pour moi, c'était parfait. Avec une voix comme la vôtre vous devriez chanter à l'Opéra.

— Je le sais… tous mes amis me l'assurent…

— Miss Fitzgerald, je suis un vieux copain d'un de vos amis.

— Lequel ? J'en ai tant !

— Je n'en doute point. Je veux parler de Jerry Delaney. Vous le connaissez bien, celui-là ?

— Certainement… depuis des années.

Soudain son visage s'assombrit.

— Avez-vous des nouvelles de Jerry ?

— Non. C'est justement pour cela que je viens vous trouver. J'ai une communication importante à lui faire et j'espère que vous me donnerez son adresse.

— Vous êtes son ami, dites-vous ?

— Oui. Nous avons travaillé ensemble chez Jack Mac Guire, dans la Cinquante-quatrième rue.

— En ce cas, vous en savez autant que moi sur Jerry. Voilà des semaines il m'écrivit de Chicago… je reçus son mot à Seattle. Sa lettre était mystérieuse… il espérait me voir bientôt.

— Il ne vous parlait point de l'affaire qu'il avait en train ?

— Quelle affaire ?

— Ah ! vous ne savez pas Jerry devait toucher une somme rondelette.

— Vraiment ? Je suis ravie de l'apprendre. Sa situation n'était guère brillante ces derniers temps.

— C'est vrai. À propos. Jerry vous a-t-il parlé quelquefois de gens chics qu'il rencontrait chez Mac Guire ? Vous savez que nous avions là un certain genre d'industrie très prospère.

— Non, il ne me faisait guère de confidences. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Je voulais savoir s'il n'avait jamais cité devant vous le nom de P. J. Madden.

Elle tourna vers lui de grands yeux innocents d'enfant étonnée.

— Qui ça, P. J. Madden ?

— Un des plus riches banquiers du pays. Si vous lisez les journaux…

— Je n'en ai pas le temps. Mon travail m'absorbe pendant de longues heures.

— Je vous crois. Mais voici la question : Où est Jerry ? Je suis très inquiet à son sujet.

— Inquiet ? Pourquoi ?

— Oh ! Vous n'ignorez point les risques qu'on court dans la situation de Jerry.

— Je n'en sais rien du tout. Quels risques ?

— Laissons cela pour l'instant. Voici le fait : Jerry Delaney arriva à Barstow il y a eu une semaine mercredi matin et peu après il disparaissait de la surface du globe.

Une expression d'effroi parut dans le regard de la femme.

— Vous pensez qu'il a été victime… d'un accident ?

— Je le crains. Mademoiselle. Vous connaissez comme moi l'imprudence de Jerry.

La jeune femme garda un instant le silence, puis elle fit :

— Oh ! oui. Jerry, comme tous les Irlandais aux cheveux rouges…

— Précisément… fit Bob Eden, avec un peu trop de hâte.

Les yeux verts de miss Fitzgerald prirent une expression méchante.

— Ah ! vous avez connu Jerry chez Mac Guire ?

— Mais oui.

— Et depuis quand a-t-il les cheveux rouges ? J'y pense maintenant. Hier soir j'ai vu un policeman au coin de la Sixième rue… un joli garçon, ma foi. Vous avez de beaux types dans la police, par ici.

— Que me racontez-vous là ?

— Mêlez-vous de vos affaires. Si Jerry Delaney a des ennuis, je n'y suis pour rien, mais un ami reste un ami et je ne vous fournirai aucun renseignement sur son compte.

— Vous ne me comprenez point.

— Oh ! si ! Vous pouvez trouver Jerry sans mon aide. À la vérité, je ne sais point où il se trouve.

Eden se leva et dit en souriant :

— Quoi qu'il en soit. Mademoiselle, j'ai beaucoup aimé votre voix.

— Voyez-vous ces mouchards !... Quelle galanterie ! Après tout, je ne puis vous empêcher de m'écouter à la radio... le concert est gratuit pour tout le monde.

Décontenancé, Bob Eden revint au Square Pershing et se laissa choir sur le banc à côté de Chan.

— Pas de chance ! Je vois cela sur votre visage, remarqua le détective.

Bob raconta son entrevue avec l'actrice.

— Je suis honteux de ma déconfiture, dit-il en terminant. Elle m'a traité de mouchard... c'était encore un compliment.

— Cessez de vous chagriner. Vous avez eu affaire à une femme rouée, voilà tout.

— Après cet échec je vous laisse agir. Je ne vaux rien, comme détective.

Ils prirent le train de cinq heures et demie pour Barstow. Dans le wagon, Bob regarda son compagnon d'un air attristé.

— Charlie, nous voici à la fin de cette journée sur laquelle nous fondions de si grands espoirs. Quel résultat en tirons-nous ? Rien.

— Pas grand'chose, en effet.

— Nous ne pouvons continuer ainsi, Charlie. Notre situation est intenable. Nous devrions nous adresser au shériff.

— Que lui dirions-nous ? Excusez-moi de vous interrompre ainsi, mais je vous en prie, songez que nous ne pouvons fournir aucune preuve à l'appui de nos déclarations. Nous nous présentons devant le shériff et lui parlons d'un perroquet mort, d'un rat du désert à demi-aveugle et d'une valise bourrée de vieux papiers. Comment oserions-nous accuser de meurtre le millionnaire sur de si faibles indices ? Où est le cadavre ? Le premier policier se moquerait de nous si…

Chan s'arrêta net et Eden suivit son regard. Debout dans un coin de la voiture le capitaine Bliss, de la brigade criminelle, les observait.

Le cœur de Bob faillit lui manquer. Les petits yeux du capitaine scrutaient tous les détails du vêtement de Chan. Ils se reportèrent ensuite sur le jeune homme. Sans proférer un mot, le capitaine Bliss sortit et alla s'asseoir dans le compartiment voisin.

— Bonsoir ! fit Eden.

— Ne vous tourmentez plus, dit Chan. Inutile d'aller trouver le shériff, le shériff viendra lui-même nous voir. Nous ne traînerons plus au ranch de Madden. Le pauvre Ah Kim risque encore de se faire arrêter pour le meurtre de Louie Wong.

XIX — Une voix aérienne

Ils arrivèrent à Barstow à dix heures et demie. Bob annonça son intention de passer la nuit à l'hôtel de la gare. Après un bref dia-

logue avec l'employé au guichet, Chan vint rejoindre son compagnon.

— Je retiens la chambre voisine de la vôtre, déclara-t-il. Le prochain train pour Eldorado part à cinq heures demain matin. Je prendrai celui-là. Vous attendrez le train suivant, à onze heures dix. Mieux vaut que nous ne rentrions pas ensemble. comme des frères siamois. Cet idiot de Bliss racontera assez tôt qu'il nous a vus en conversation dans le train.

— Comme il vous plaira, Charlie. Si vous avez le courage de vous lever pour prendre le train de cinq heures, mes meilleurs vœux vous accompagneront pendant que je dormirai encore.

Chan prit sa valise à la consigne et ils montèrent se coucher. Mais Eden ne se mit pas au lit immédiatement. La tête entre les mains, il réfléchissait.

La porte de communication entre les deux chambres s'ouvrit brusquement et Chan apparut, tenant dans la main un collier de perles lumineuses.

— Voici simplement pour vous rassurer : la fortune des Phillimore est toujours en sûreté !

— Elles sont vraiment superbes, dit Bob Eden en prenant entre ses doigts les perles que Chan venait de poser sur la table… Voyons, Charlie, parlons franchement : dites-moi la vérité avez-vous la moindre idée de ce qui se passe au ranch de Madden ?

— Voilà quelques jours, j'espérais que…

— Quoi ?

— Je m'étais trompé.

— Précisément. Je sais qu'il est difficile à un détective de s'avouer vaincu, mais nous nous trouvons devant une énigme indéchiffrable et le plus sage serait d'abandonner la partie. Demain après-midi, je retourne au ranch… Je suis censé avoir vu Draycott… nouveau mensonge, nouvelles déceptions. J'en ai par-dessus la tête. De surcroît, j'ai l'impression que cela ne durera pas, Charlie. Voici le moment de remettre le collier.

Le visage de Chan s'assombrit.

— Je vous en prie ! Patientons encore un peu. D'un moment à l'autre…

— Assez de vos atermoiements. Votre orgueil professionnel entre en jeu. Je vous comprends et regrette de vous contrarier.

— Encore quelques heures ! supplia Chan.

Pendant un long moment Eden étudia le bon visage du Chinois.

— Il ne s'agit pas seulement de moi. Bientôt Bliss se présentera au ranch. Nous arrivons au bout de notre rouleau. Je vous fais une ultime concession… je vous accorde jusqu'à huit heures demain soir… à moins que Bliss ne me devance. Acceptez-vous ?

— Il le faut bien.

— À la bonne heure ! Toute la journée de demain vous appartient. À mon retour, je ne parlerai pas de Draycott ; je dirai simplement : « — Monsieur Madden, les perles arriveront à huit heures ! Si aucun événement ne se produit d'ici là, nous remettons les perles et nous partons. En route nous faisons notre dépo-

sition devant le shériff et, s'il se moque de nous, nous aurons du moins accompli notre devoir.

Eden poussa un soupir de soulagement et se leva.

— Dieu merci ! voilà une affaire réglée.

Comme à regret. Chan reprit le collier de perles.

— Et dire que j'ai quitté Honolulu pour essuyer un tel échec. Encore une journée de répit. Qui sait ce que nous réserve demain ?

Eden donna une tape amicale sur le large dos du Chinois.

— Bonne nuit, Charlie, et dormez bien !

■■

Lorsque Bob Eden s'éveilla le lendemain matin, le soleil brillait. Il prit le train pour Eldorado et se rendit au bureau de Holley.

— Bonjour, dit le journaliste. Vous voici enfin de retour. Votre petit Chinois a passé ici de bonne heure ce matin. Il s'acharne à la besogne, hein ?

— Oh ! Chan a de l'ambition. Vous l'avez vu ?

— Oui. — Holley désigna du doigt la valise de Chan posée dans un coin de la pièce. — Il m'a confié son costume de civilisé. Il espère le remettre dans un jour ou deux, ce me semble.

— Il le portera sans doute en prison, répondit Eden d'un air renfrogné. Vous a-t-il parlé de Bliss ?

— Oui. À mon avis, ce personnage va vous susciter des ennuis.

— Je le crains fort. Notre expédition n'a guère été fructueuse.

— D'après les dires de Chan, tout confirme mes soupçons en ce qui concerne le chantage. Un autre fait vient de se produire à la banque.

— De quoi s'agit-il ?

— Le bureau de Madden à New-York a transmis des ordres pour qu'on lui verse une nouvelle somme de cinquante mille dollars sur notre banque. Le directeur me disait encore tout à l'heure qu'il ne voyait pas la possibilité de réaliser ce montant avant demain, et Madden a consenti à attendre.

— Votre façon de voir me paraît logique. Toutefois, Chan se figure que Madden réunit ses fortes disponibilités en vue de…

— Oui, oui ! il me l'a raconté. Mais, dans ce cas, que viennent faire ici Shaky Phil Maydorf, et le professeur ? Je tiens à ma première version. Avouons cependant que le mystère demeure insoluble.

— Nous avons tenté tout ce qui est humainement possible. Ce soir je remets les perles à Madden. Chan vous a sûrement parlé de ma décision.

— Oui. Vous lui brisez le cœur. Moi, je vous approuve pleinement. Néanmoins, je souhaite qu'avant ce soir il se produise du nouveau.

— Moi aussi. Et si rien n'arrive, je ne me résoudrai qu'à regret à livrer le collier. Je ne dois pas oublier M Jordan. Ce n'est pas sa faute si Madden a tué un homme.

— Je vous félicite, cher ami, pour la manière dont vous avez mené cette affaire délicate.

Eden se leva.

— Je retourne au ranch. Avez-vous vu Paula Wendell aujourd'hui ?

— Nous avons déjeuné ensemble à l'Oasis. Elle se disposait à partir pour la mine du Jupon. Ne vous tracassez pas, je vous conduirai en auto.

— Non, je préfère louer un taxi.

— N'y songez point ! Le journal est sous presse et je me sens encore plus désœuvré que jamais.

Une fois de plus, la fameuse bagnole du journaliste les transporta sur la route escarpée entre les deux collines et à travers le désert brûlant. Holley bâilla.

— Je n'ai guère dormi cette nuit, expliqua-t-il.

— Vous pensiez sans doute à Jerry Delaney ?

— Non… mais à une affaire personnelle. Mon interview de Madden a inspiré à mon vieux copain de New-York, l'idée de n'offrir une situation, une belle situation là-bas. Hier après-midi j'ai consulté un docteur d'Eldorado qui, après m'avoir examiné, m'affirma que je pouvais partir.

— Voilà qui est magnifique ! Toutes mes félicitations.

— Les portes de la prison s'ouvrent devant moi. Depuis longtemps je soupire après cet instant et maintenant le prisonnier hésite. L'idée de quitter sa petite cellule l'effraie. New-York n'est

plus le vieux New-York que j'ai connu. Y réussirai-je à présent ? Je me le demande.

— Ce que vous me dites là est stupide, voyons ! Pourquoi ne réussiriez-vous pas ?

Un éclair de décision illumina le visage de Holley.

— Je partirai, déclara-t-il. Pourquoi diable gâcher le reste de mon existence dans ce désert ?

Il quitta Eden à l'entrée du ranch. Bob alla aussitôt à sa chambre et, lorsqu'il eut mis un peu d'ordre dans sa toilette, il sortit dans le patio. Ah Kim passa.

— Rien de nouveau ? chuchota Eden.

— Thorn et Gamble sont partis dans la grande auto pour le reste de la journée, répondit le Chinois.

Dans la grande salle, Eden trouva le millionnaire assis, l'air rêveur. À l'arrivée du jeune homme, Madden se redressa.

— Vous voici de retour. Avez-vous vu Draycott ? Vous pouvez parler. Nous sommes seuls.

Eden s'assit auprès de son hôte.

— Tout est arrangé. Je vous remettrai les perles des Phillimore ce soir à huit heures.

— Où ça ?

— Ici, au ranch.

Madden fronça le sourcil.

— Je préférerais que la transaction eût lieu à Eldorado.

— Draycott viendrait ici ?

— Non. J'aurai les perles à huit heures. Si vous le désirez, nous prendrons nos dispositions pour que je vous les remette sans témoins.

— Bien.

Madden le regarda fixement.

— Peut-être les avez-vous, à cet instant ?

— Non… à huit heures.

— Je suis fort aise de vous l'entendre répéter, mais je vous avertis dès maintenant que si vous me montez le coup encore une fois…

— Comment ? Vous monter le coup…

— Oui, oui ! vous m'avez très bien compris. Je ne suis pas fou. Depuis votre arrivée, vous ne faites que me leurrer avec ce collier.

Eden hésita. Le moment lui semblait venu de s'expliquer franchement avec le client de son père.

— En effet, je l'avoue, monsieur Madden.

— La raison, je vous prie ?

— Parce que je soupçonnais quelque chose de louche dans votre indécision. À San Francisco vous voulez qu'on vous envoie les perles à New-York. Ensuite vous demandez qu'on vous les livre au sud de la Californie…

— Pour la bonne raison que ma fille a changé d'idée. Elle devait me suivre à New-York, mais elle a décidé de terminer la saison à Pasadena. Alors, j'ai voulu mettre le collier en sûreté à la banque afin qu'elle pût s'en servir quand cela lui plairait.

— J'ai rencontré votre fille à San Francisco. Elle est charmante. Où donc est-elle à présent ?

— À Los Angeles, chez des amis, depuis mardi dernier. Je reçus ici un télégramme m'annonçant son arrivée. Pour des raisons personnelles, je préférerais qu'elle ne vînt pas ici. J'ai donc envoyé Thorn à sa rencontre pour qu'il la ramenât à Barstow et lui fit prendre le train de Los Angeles.

Eden se livra à un petit calcul rapide. Le trajet de Barstow devait, en effet, correspondre à la distance indiquée par le taximètre de l'automobile. Mais d'où provenait la terre rouge ?

— Vous êtes sûr qu'elle se trouve à Los Angeles ?

— Parfaitement. Je suis allé la voir mercredi. Maintenant que j'ai répondu à vos questions, me permettrez-vous de vous interroger à mon tour ? Pourquoi soupçonniez-vous qu'il se tramait quelque chose de louche au ranch ?

— Où a passé Shaky Phil Maydorf ?

— Qui ?

— Shaky Phil, l'individu qui se présenta sous le nom de Mac Cullum et qui, l'autre soir, gagna sur moi quarante-sept dollars au poker.

— Il s'appelait Shaky Phil Maydorf ? demanda Madden, l'air intéressé.

— Oui. J'ai déjà eu affaire à Maydorf à San Francisco. Il paraissait vouloir s'approprier les perles des Phillimore.

Le visage de Madden devint pourpre.

— Vraiment ? Racontez-moi cela.

Eden parla des agissements de Maydorf au quai d'arrivée du bateau d'Honolulu.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— Parce que je croyais que vous le saviez. Je le crois même encore.

— Vous êtes fou !

— Peut-être. Mais lorsque j'ai retrouvé Maydorf dans ce désert, je n'ai pu m'empêcher d'y voir de mauvais présages. Je ne suis pas encore rassuré. Pourquoi ne pas revenir à votre première idée et vous faire livrer les perles à New-York ?

— Non. J'ai décidé de les faire venir ici et je les attendrai ici.

— Apprenez-moi du moins le sujet de vos ennuis.

— Mes ennuis ? Si j'en ai, cela ne regarde que moi seul. J'ai acheté les perles et je les yeux. Je vous donne ma parole que vous serez payé. Cela vous suffit.

— Monsieur Madden, je ne suis pas aveugle. Vous vous êtes fourré dans un guêpier et je voudrais vous aider à en sortir.

Madden tourna vers Bob un visage aux traits fatigués.

— Ne vous inquiétez pas à mon sujet. Je m'en tirerai bien seul et je vous remercie de vos bonnes intentions. Ainsi, c'est bien en-

tendu : je compte sur vous pour huit heures. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je vais me reposer. Je prévois une soirée très occupée.

La chaleur devenait écrasante et Bob Eden, l'esprit fatigué par tant de réflexion, suivit l'exemple du millionnaire et dormit pendant tout l'après-midi. Quand il se leva, le soleil se couchait et déjà le crépuscule enveloppait la terre. Bob entendit Gamble remuer dans la salle de bain. Gamble… qui était Gamble ? Pourquoi demeurait-il au ranch de Madden ?

Dans le patio, le jeune homme échangea à voix basse quelques mots avec Ah Kim.

— Thorn et le professeur sont maintenant de retour, dit le détective. Le taximètre marque trente-neuf kilomètres, comme l'autre fois, et il y a encore des traces de terre rouge sur le parquet de la voiture.

— Le temps passe, observa Eden.

— Si je pouvais l'arrêter dans sa fuite ! soupira Chan.

Au dîner, le professeur Gamble fut l'amabilité personnifiée.

— Monsieur Eden, nous sommes heureux de vous revoir parmi nous. L'air du désert est si favorable à votre jeune santé ! Quel dommage que vous vous absentiez ! Vos affaires prospèrent, si je ne me trompe ?

— Oui, et les vôtres ? demanda Eden en souriant.

Le professeur leva vivement les yeux vers lui.

— Je… hum… j'ai le plaisir de vous annoncer que la journée a été des plus fructueuses. J'ai enfin déniché le rat, objet de mes recherches.

— Tant mieux pour vous : quant au rat…

Le dîner se poursuivit dans le silence. Lorsqu'ils se levèrent de table, Madden alluma un cigare et s'assit dans son fauteuil préféré près de la cheminée. Gamble s'installa sous la lampe et ouvrit un magazine. Thorn l'imita.

La grosse horloge sonna sept heures et un silence intolérable régnait dans la salle. Eden alluma une cigarette et se dirigea vers l'appareil de radiophonie.

— Avant de venir ici, je ne comprenais pas l'intérêt de la T. S. F. expliqua-t-il à Madden. Maintenant, je constate qu'il y a des moments où même une conférence sur les murs des vers solitaires peut vous passionner. Si nous écoutions un petit concert ?

Il manœuvra les boutons de l'appareil. Ah Kim entra et se mit en devoir de débarrasser la table. La voix nette d'un annonceur de Los Angeles emplit la pièce.

— …Suite de notre programme. Miss Norma Fitzgerald, qui joue ce soir au théâtre Mason, va vous chanter deux morceaux de son répertoire.

— Bonsoir, mes amis, dit la voix de la femme à qui Bob avait parlé la veille. Me voici de nouveau au micro, Tout d'abord, je tiens à remercier tous mes fidèles auditeurs pour les nombreuses lettres reçues depuis mon dernier concert radiophonique. À mon arrivée ce soir au studio, on m'en a remis tout un paquet. Je n'ai pas encore eu le temps matériel de les lire toutes, mais je veux

dire à Sadie French, si elle n'écoute ce soir, que je me réjouis d'apprendre son arrivée à Santa-Monica où j'irai la voir sans tarder. Une autre lettre de mon vieil ami Jerry Delaney m'a procuré une grande joie.

« — Je m'inquiétais du sort de Jerry et suis heureuse de le savoir sain et sauf. J'espère le voir bientôt. À présent je vais chanter, car je dois me rendre au théâtre dans une demi-heure. J'espère, mes chers auditeurs, que vous viendrez tous nous applaudir au théâtre Mason ; nous donnons ce soir un programme admirable. »

— Au diable ce maudit appareil grogna Madden. La T. S. F. m'horripile ; on n'y entend que de la réclame !

Norma Fitzgerald commençait à chanter et Bob Eden fit taire le « maudit appareil ». Ah Kim et le jeune homme échangèrent un long regard d'intelligence. Une voix s'était fait entendre dans le désert, par delà les collines brunes et les étendues de sable, une voix qui disait que Jerry Delaney était sain et sauf… sain et sauf… tous leurs beaux raisonnements s'écroulaient comme un château de cartes !

L'homme tué par Madden n'était point Jerry Delaney ! Qui donc avait appelé au secours en cette nuit tragique au ranch de Madden ! Qui avait poussé ce cri entendu et répété par Tony, le perroquet chinois ?

XX — La Mine du Jupon

Ah Kim, chargé d'un lourd plateau, quitta la salle. Madden, les yeux clos, se rejeta confortablement en arrière dans son fauteuil et lança au plafond de grands anneaux de fumée bleue. Le professeur et Thorn se replongèrent dans leur lecture. Scène touchante de paix domestique !

Bob Eden, lui, ne partageait point cette sérénité. Son cœur battait à coups accélérés et son esprit s'agitait. Tout doucement il se leva et sortit. Dans la cuisine. Ah Kim, penché sur l'évier, lavait la vaisselle. Devant l'impassibilité de ce fils du Ciel, personne n'eût soupçonné que ce n'était là son occupation habituelle.

— Charlie, dit tout bas Eden.

Chan s'essuya vivement les mains et vint à la porte.

— Excusez-moi, mais n'entrez pas, je vous prie.

Il conduisit le jeune homme dans un coin obscur derrière la grange et demanda à voix basse :

— Que se passe-t-il ?

— Vous le savez aussi bien que moi, Charlie. Nous nous sommes fourvoyés sur toute la ligne : Jerry Delaney est sain et sauf.

— En effet, acquiesça Chan, cette nouvelle est très intéressante.

Le calme du Chinois bouleversait Bob Eden.

— Ne comprenez-vous pas ? Toutes nos hypothèses s'écroulent !

— C'est le sort ordinaire des hypothèses. Ne m'en veuillez point si cela ne m'émeut guère.

— Qu'allons-nous faire à présent ?

— Remettre le collier. Vous l'avez promis ; vous devez tenir votre parole.

— Et dire adieu au ranch sans savoir ce qui s'y passe ? Mais c'est impossible, Chan !

— Ce qui doit arriver arrivera, selon les paroles du très sage Kong-Fou-Tse…

— Après tout, peut-être ne s'est-il produit rien d'anormal chez Madden et dès le début, nous suivons une fausse piste…

■■

Une petite voiture, arrivant à toute vitesse sur la route, s'arrêta devant le ranch avec un grincement furieux des freins. Le détective et Bob Eden se précipitèrent à la rencontre du nouvel arrivant qui, sans prendre le temps d'ouvrir la porte. sauta par-dessus la barrière. La lune, basse à l'horizon, éclairait faiblement la scène.

— Tiens ! Holley ! fit Eden.

Holley se retourna brusquement.

— Grand Dieu ! vous m'avez effrayé, mais je vous cherchais justement, dit-il, l'air troublé.

— Qu'y a-t-il ? demanda Eden.

— Je ne sais. Je suis inquiet au sujet de Paula Wendell. N'avez-vous pas eu de ses nouvelles ? Vous ne l'avez pas vue ?

— Non.

— Elle n'est pas encore revenue de la Mine du Jupon. Ces ruines ne sont pas très éloignées et Paula est partie sitôt après déjeuner. Elle devrait être de retour depuis longtemps. Elle m'avait promis de dîner avec moi et ensuite nous projetions d'aller au cinéma. Le film qu'on donne ce soir l'intéressait particulièrement.

Eden s'avança sur la route.

— Pressons-nous ! Pour l'amour de Dieu, ne perdons pas une minute !

Chan s'approcha du jeune homme ; quelque chose brillait dans sa main.

— Mon revolver, expliqua-t-il. Je l'ai tiré de ma valise ce matin. Prenez-le.

— Non, gardez-le plutôt, Charlie. Vous pourriez en avoir besoin. Partons, Holley.

— Et les perles ? murmura Chan.

— Je serai de retour pour huit heures. Ceci est plus important.

Tandis que Bob montait dans l'auto à côté de Holley, il aperçut Madden sur le seuil de la maison.

— Hé là ? appela le millionnaire.

— Je suis pressé ; à tout à l'heure !

Le journaliste recula sa voiture et, avec une rapidité étonnante, il lui fit faire demi-tour. Ils filèrent sur la route.

— Que peut-il être arrivé à Paula ? demanda Eden.

— Comment le saurais-je ? L'endroit est dangereux : de tous côtés s'ouvrent des puits béants sous les broussailles… des puits profonds de plusieurs centaines de mètres.

— Plus vite ! supplia Eden.

— Dites donc, Madden semblait intrigué par votre départ. Lui avez-vous enfin remis les perles ?

— Non. Nous avons appris du nouveau à la T. S. F.

Il raconta la communication faite par Norma Fitzgerald et continua.

— Quant à moi, je crains que nous ne nous soyons fourvoyés dès le premier jour. Pour l'instant, occupons-nous de Paula Wendell.

Une autre automobile venait vers eux à une vitesse folle. Holley se rangea de côté et les deux voitures se frôlèrent.

— Qui est-ce ? demanda Bob.

— Un taxi de la gare. J'ai reconnu le chauffeur. Il y avait quelqu'un au fond de la voiture.

— Sans doute un visiteur se rendant au ranch de Madden ?

Quittant la grand'route, Holley dirigea son auto sur le chemin dangereux et à moitié effacé qui menait à la mine abandonnée.

— Ici, je suis obligé de ralentir, remarqua-t-il.

— Filez, je vous en supplie ! Vous ne pourriez abîmer le vieil Horace Greeley.

L'auto reprit de la vitesse et à ce moment, la roue gauche avant heurta une grosse pierre ; les têtes des deux hommes faillirent défoncer le toit de la voiture.

— C'est inadmissible, Holley !

— Qu'est-ce qui est inadmissible ?

— Qu'une charmante jeune fille comme Paula Wendell s'aventure seule dans cette contrée inhabitée. Elle devrait se marier et lâcher ce métier.

— Rien à faire ! Pour elle le mariage est le dernier refuge des esprits faibles. Après une existence aussi libre que la sienne, elle ne tient nullement à s'enfermer dans une cuisine, m'a-t-elle avoué.

— Alors, pourquoi s'est-elle fiancée ?

— Fiancée ? Avec qui ?

— Avec Wilbur ou peu importe son nom… L'homme qui lui a donné la bague.

Holley éclata de rire, puis demeura un instant silencieux.

— Peut-être m'en voudra-t-elle, quoi qu'il en soit, il serait cruel, ce me semble, de vous cacher plus longtemps la vérité. Cette émeraude lui vient de sa mère ; elle l'a fait monter sur un bijou moderne et le porte comme sauvegarde.

— Comme sauvegarde ?

— Oui. Afin que tous les jeunes freluquets qu'elle rencontre ne l'importunent pas en lui parlant de mariage.

— Oh ! fit Bob.

Après une longue pause, il demanda :

— Alors, elle me classe dans cette catégorie ?

— Quelle catégorie ?

— Parmi les jeunes freluquets.

— Mais non ! Au contraire, elle me racontait que vous partagiez entièrement sa manière de voir au sujet du mariage et qu'elle se réjouissait d'avoir fait la connaissance d'un homme aussi sensé que vous. Où voulez-vous en venir, Eden ?

— Je me demande si, à mon âge, on peut encore refaire sa vie. Jusqu'ici je me suis conduit comme un sot. En rentrant à San Francisco je vais donner à mon père la grande joie de son existence. Je prendrai sa succession dans les affaires, comme il le désire tant, et me mettre résolument à l'ouvrage. Sommes-nous encore loin ?

— Nous y arrivons. Encore cinq kilomètres.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

La voiture approchait des basses collines de terre rouge éclairées par les rayons de la lune qui montait lentement dans le ciel. La route suivait une étroite gorge. Bientôt, elle s'effaça à demi, mais Horace Greeley la devinait d'instinct.

— Avez-vous une lampe électrique ? demanda Eden. Passez-la moi : j'ai une idée.

Il descendit et examina la route devant la voiture. Il annonça :

— Paula a passé ici : voici l'empreinte des pneus de sa voiture. Je les reconnais pour lui en avoir changé un. Elle est encore à la mine, car son automobile n'a passé qu'une fois sur ce chemin.

Il remonta à côté de Holley. Ils continuèrent le trajet au bord d'un précipice. À un tournant, Bob découvrit, nichée entre les montagnes, la ville-fantôme de la Mine du Jupon.

Sous la clarté de la lune gisaient les vestiges d'une cité : ici, une cheminée, là, un pan de mur ; les rues séparaient des rangées de maisons en ruines à moitié réduites en poussière. Autrefois, en cet endroit, on avait trouvé une mine d'argent et la foule s'y précipita. Les nouveaux arrivants bâtirent leurs demeures où la veine semblait le plus riche. L'argent ayant baissé de prix, les prospecteurs s'en allèrent, laissant la Mine du Jupon aux prises avec le pire des destructeurs : la désagrégation patiente et silencieuse des années d'abandon.

Ils parcoururent la rue principale ; l'auto faisait des embardées pour éviter des trous béants qui semblaient avoir été produits par des éclats d'obus. L'herbe envahissait les trottoirs. Deux constructions demeuraient encore debout et l'une d'elles se lézardait.

— C'est gai par ici ! observa Eden.

— Cette bâtisse sur le point de s'écrouler est l'hôtel, de l'Étoile d'Argent. Quant à l'autre, construite en pierre, elle ne dégringolera pas aussi vite : c'est l'ancienne prison.

— La prison ? répéta Eden.

— Il me semble que j'aperçois une lumière dans l'hôtel.

— En effet. Écoutez, Holley. Désarmés, nous serons certainement battus. Je vais me cacher dans le fond de la voiture et je me montrerai au bon moment. La surprise peut produire son effet sur notre adversaire.

Holley approuva cette excellente idée, Bob grimpa à l'arrière et se dissimula. Ils s'arrêtèrent à la porte de l'Hôtel d'Argent. Un homme sortit se dirigea vers l'automobile.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Bob et Holley reconnurent avec étonnement la voie aiguë de Shaky Phil Maydorf.

— Salut ! fit Holley. Je croyais que la Mine du Jupon était complètement déserte.

— La Compagnie songe à rouvrir la mine bientôt et je suis ici pour procéder à certains essais.

— Avez-vous découvert quelque chose ?

— La veine d'argent s'épuise, mais on trouve du cuivre dans ces montagnes là-bas à gauche. Vous vous êtes aventurés loin de la grand'route.

— Je le sais. Pour l'instant, je cherche une jeune fille venue ici ce matin. Peut-être l'avez-vous vue ?

— Depuis une semaine, personne n'est venu ici, sauf moi.

— Vous devez sûrement vous tromper. Si cela ne vous dérange pas, je vais moi-même jeter un coup d'œil dans les alentours.

— Et si cela me dérange ? grogna Maydorf.

— Hein ?

— Je suis seul ici et ne tiens nullement à courir de risques. Faites demi-tour !

— Une seconde ! fit Holley. Ramassez ce revolver. Je viens ici en ami…

— Eh bien ! tournez votre bagnole et partez en ami. Je vous assure qu'il n'y a personne ici, à part moi.

Il se trouvait tout près de l'automobile. À cet instant quelqu'un bondit du fond de la voiture et tomba sur lui. Un coup de feu partit, mais frappa la route, car Bob Eden abaissa sur le sol la main qui tenait le revolver.

Une lutte acharnée s'engagea entre les deux hommes. Shaky Phil Maydorf n'était plus jeune, mais il se défendait avec énergie. Cependant, avant que Holley fût descendu de voiture. Bob Eden triomphait et s'emparait de l'arme du bandit.

— Levez-vous et montrez-nous le chemin, commanda le jeune homme. Donnez-moi vos clefs. Il y a une serrure toute neuve sur la porte de la prison et je meurs d'envie de voir ce qu'il y a à l'intérieur.

Shaky Phil se leva et jeta autour de lui un regard désespéré.

— Et vite ! s'écria Eden. Je désirais beaucoup vous revoir et, ma foi, je ne me sens point porté à l'indulgence. J'ai sur le cœur

ces quarante-sept dollars… sans parler des ennuis que vous m'avez causés le soir de l'arrivée du Président Pierce à San Francisco.

— Cette prison est vide : je n'en possède point la clef.

— Fouillez-le, Holley.

Holley ne tarda pas à découvrir un trousseau de clefs dans une des poches de Maydorf. Il les tendit à Bob qui lui remit le revolver :

— Je vous confie la garde de Shaky Phil. S'il essaie de fuir, abattez-le comme un chien.

Il prit la lampe électrique et ouvrit la porte de la prison. Il entra dans une pièce qui autrefois servait de bureau. Les rayons de la lune éclairaient un mobilier poussiéreux, une table, une chaise, un vieux coffre-fort et une étagère où s'alignaient quelques vieux bouquins. Sur la table un journal était étalé… À la lumière de la lampe de poche, il lut la date de ce journal vieux d'une semaine.

Au fond de la pièce se trouvaient deux lourdes portes aux serrures neuves. Après quelques tâtonnements, il ouvrit la porte de gauche. Dans une petite chambre semblable à une cellule, aux fenêtres hautes et garnies de barreaux, le flot de lumière tomba sur une ravissante jeune fille. Il reconnut Evelyn Madden et n'en paru point surpris. Elle se précipita vers son sauveur.

— Bob Eden ! s'écria-t-elle.

Toute sa fierté dédaigneuse avait disparu ; elle éclatait en sanglots.

— Voyons, calmez-vous. Vous êtes libre à présent.

Une autre jeune personne, radieuse et souriante, se présenta immédiatement devant Bob.

— Vous voilà enfin ! s'exclama Paula Wendell. Ah ! je savais bien que vous ne tarderiez pas !

— Merci pour la confiance que vous me témoignez, répondit l'interpellé. Je vous préviens : il vous arrivera malheur de courir seule sur les routes désertes. Que s'est-il donc passé ?

— Pas grand'chose. Je suis venue ici voir les paysages d'un nouveau film et ce monsieur prétendait m'en empêcher. Après une courte discussion, il m'a enfermée ici et m'a dit que j'y passerais la nuit. Il a été inflexible, mais s'est montré poli.

— Heureusement pour lui, observa Eden.

Il prit le bras d'Evelyn Madden.

— Venez lui dit-il d'une voix douce. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Il se tut. Quelqu'un frappait à la seconde porte.

Étonné, le jeune homme regarda Paula Wendell.

— Ouvrez ! fit-elle…

Bientôt la porte s'ouvrit toute grande et Bob Eden scruta l'obscurité de la seconde cellule.

Il poussa un cri et recula dans le bureau.

— La cité-fantôme ! On ne pouvait lui trouver un nom mieux approprié !

XXI — Où l'on touche au but

Si Bob avait reconnu le voyageur se trouvant dans le taxi qui les croisa sur la route, sans doute que, en dépit de son inquiétude au sujet de Paula Wendell, serait-il immédiatement revenu au ranch de Madden. Ce voyageur regarda avec curiosité la petite automobile mais ne reconnu point Eden.

Le taxi de la gare d'Eldorado continua sa course jusqu'au ranch et stoppa devant la grille.

Le chauffeur descendit pour ouvrir la portière. Le client quitta également le véhicule.

— Laissez-moi ici. Combien vous dois-je ?

C'était un petit homme replet, d'environ trente-cinq ans, vêtu à la dernière mode et aux manières affectées.

Il paya le chauffeur et entra dans la cour. D'une démarche hautaine, il alla droit vers la porte principale et frappa.

Madden, en conversation avec Thorn et Gamble au coin du feu, leva la tête.

— Qui diable vient nous déranger ? commença-t-il.

Puis Thorn se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Aussitôt, le petit homme entra dans la pièce.

— Je voudrais voir P. J. Madden, annonça-t-il.

Le millionnaire se leva.

— C'est moi-même. Que me voulez-vous ?

— Enchanté de faire votre connaissance, M. Maden. Je suis Victor Jordan, un des propriétaires du collier que vous avez acheté à San Francisco.

Un sourire éclaira le visage de Madden.

— Je suis, moi aussi, content de vous voir. Eden m'avait annoncé votre arrivée.

— C'est impossible. Il ignorait ma venue !

— À vrai dire, il n'a pas prononcé votre nom, mais il m'a prévenu que les perles seraient ici à huit heures.

Victor ouvrit de grands yeux.

— À huit heures ! Qu'est donc venu faire Bob Eden ? Les perles ont quitté San Francisco il y a une semaine, en même temps que Bob Eden.

Madden s'empourpra de colère.

— Comment ? Il les avait sur lui pendant tout ce temps ! Le scélérat ! Il me le paiera. Je lui tordrai le cou… Mais il est parti… je l'ai vu filer en automobile.

— Ce n'est peut-être pas aussi grave que cela paraît. Quand je disais que les perles avaient quitté San Francisco en même temps que Bob Eden, je ne voulais pas insinuer qu'il les portait sur lui. Charlie s'en était chargé lui-même.

— Qui ça, Charlie ?

— Charlie Chan, de la police d'Honolulu, l'homme qui les a apportées d'Hawaï.

Madden réfléchit quelques secondes.

— Chan… un Chinois ?

— C'est cela même. Il est ici également, n'est-ce pas ? Je croyais le trouver chez vous.

Un éclair passa dans le regard mauvais de Madden.

— Oui, oui ! Il est ici. Vous pensez qu'il a encore les perles ?

— J'en suis certain. Il les porte dans une ceinture spéciale. Faites-le venir et je lui ordonnerai de vous les remettre immédiatement.

— Parfait ! s'exclama Madden. Si vous voulez bien attendre dans cette chambre, M. Jordan, je vous appellerai dans une minute.

— Bien, Monsieur, acquiesça Victor, toujours très courtois envers les riches.

Madden le fit passer dans sa chambre à coucher.

— Quelle veine ! fit le millionnaire en se frottant les mains. Dire que ce sacré cuisinier !…

Il alla à la porte du patio et appela :

— Ah Kim !

Le Chinois entra, traînant les pieds.

— Quoi y a, Mossié ?

— Il y a que je voudrais vous dire un mot, dit Madden d'un ton aimable. Où avez-vous travaillé avant de venir ici ?

— Moi tlavailler paltout, Mossié. Mettle molceau de bois sur la telle poul tlain.

— Où ? Dans quelle ville travailliez-vous en dernier lieu ?

— Pas dans ville, Mossié. Moi tlavailler dans campagne.

— Vous voulez dire que vous posiez des traverses de bois sur la voie ferrée du désert ?

— Oui. Mossié.

Madden se rejeta en arrière dans son fauteuil et introduisit ses pouces dans les entournures de son gilet.

— Ah Kim, tu es un fichu menteur ! Je ne connais pas ton rôle dans cette affaire, mais assez ton petit jeu. — Madden se leva et alla vers la porte. — Entrez Monsieur, fit-il, et Victor Jordan pénétra dans la salle. Chan fronça le sourcil.

— Charlie, que signifie cette histoire ? demanda Victor. Que fichez-vous dans cet accoutrement mélodramatique ?

Chan ne répondit point. Madden éclata de rire.

— Voyons. Charlie, puisque c'est ainsi qu'on t'appelle, cesse de jouer la comédie. Voici M. Jordan, un des propriétaires du collier que tu portes dans ta ceinture.

Chan haussa les épaules.

— M. Jordan escamote la vérité, dit-il, abandonnant son horrible jargon, avec un soupir de soulagement. Il n'a aucun droit sur ces perles. Elles appartiennent à sa mère, à qui j'ai promis de les défendre au risque de ma vie.

— Voyons, Charlie ! s'écria Victor, rouge de colère. Ne dites point que je mens ! Je suis écœuré de la façon dont vous faites traîner les choses ici et je viens avec une procuration de ma mère pour mettre un terme à ces retards. Si vous ne me croyez point, lisez ceci.

Il tendit au Chinois un mot tracé de la main de M Jordan. Chan en prit connaissance.

— En ce cas, il ne me reste qu'à remettre les perles.

Il jeta un coup d'œil vers l'horloge.

— Toutefois, je préférerais attendre le retour de M. Eden.

— Ne vous inquiétez pas d'Eden, dit Victor. Montrez-nous le collier.

Chan s'inclina et se détournant, fouilla un moment dans sa ceinture. Il tenait le collier des Phillimore dans sa main.

Madden s'en empara avidement.

— Enfin ! dit-il.

Gamble le regardait par-dessus son épaule.

— Magnifique ! murmura le professeur.

— Une minute ! dit Chan. Veuillez être assez aimable pour me donner un reçu.

Madden alla s'asseoir à son bureau.

— J'en ai fait préparer un cet après-midi. Je n'ai qu'à le signer.

Il posa les perles sur le sous-main et prit une feuille écrite à la machine d'un des tiroirs. Lentement, il apposa sa signature au bas du document.

— Monsieur Jordan, je vous suis infiniment reconnaissant d'être venu jusqu'ici terminer cet affaire. Maintenant qu'elle est réglée, je m'en vais immédiatement.

Il tendit le reçu à Chan.

Une expression étrange apparut sur le visage ordinairement impassible du Chinois. Il avança la main vers la feuille de papier, puis avec la vivacité d'un tigre il bondit sur les perles. Madden avait également bondi… mais un peu tard. Le collier disparut dans la vaste manche de Chan.

— Que signifie ceci ? hurla Madden. Espèce de fou !

— Ça suffit. Je garde les perles.

— Quoi ! tu gardes les perles ? Nous allons voir ça !

Madden brandit un revolver.

Une détonation… un éclair… le coup ne venait pas de l'arme du millionnaire. mais de la manche de Charlie Chan. Le revolver de Madden tomba sur le sol avec bruit et le sang coulait de sa main.

— Ne vous baissez pas avertit Charlie d'une voix aiguë. Le facteur se réjouit d'atteindre enfin le terme de son voyage. Si vous vous baissez… je vous loge une balle dans la tête.

— Charlie… mais vous êtes fou ! s'écria Victor.

— Pas précisément. M. Madden, veuillez reculer un peu. — Il ramassa l'arme sur le parquet. — On dirait, ma foi, le cadeau de Bill Hart. Un magnifique revolver dont je vais me servir.

Faisant tournoyer Madden sur lui-même, il le fouilla, puis plaça une chaise au milieu de la pièce.

— Asseyez-vous là, si vous voulez bien condescendre…

— Fichez-moi la paix !

— Je vous ordonne de vous asseoir !

Le grand Madden le regarda une seconde, puis se laissa choir sur la chaise.

— Monsieur Gamble ! appela Chan.

Il tata le corps maigre du professeur.

— Vous avez laissé votre petit revolver dans votre chambre. Parfait. Voici votre chaise. M. Thorn, vous n'avez pas d'arme sur vous ; veuillez prendre place sur ce confortable siège.

Il recula de quelques pas, sans se retourner.

— Victor, dit-il ensuite, permettez-moi de vous prier humblement de vous joindre à ce petit groupe. Vous avez toujours été un peu écervelé. Je me souviens… à Honolulu. — Il ajouta, d'un ton sévère : — Asseyez-vous vite, ou je vous flanque une balle dans la peau. Cela soulagerait d'un lourd fardeau l'esprit de votre mère !

Il plaça une chaise entre eux et la panoplie accrochée au mur.

— Moi aussi je vais m'asseoir, annonça-t-il. — Il consulta de nouveau l'horloge — L'attente sera peut-être longue. M. Thorn,

prenez votre mouchoir et bandez la main de votre maître.

■■

La porte s'ouvrit brusquement et un homme entra d'un pas décidé : c'était le capitaine Bliss, de la Brigade judiciaire. L'expression de Chan s'assombrit. Derrière Bliss venait un individu maigre comme un clou. Ils demeurèrent stupéfaits devant la scène qui s'offrait à leurs yeux.

Madden se leva.

— Capitaine Bliss, dit-il. Je suis heureux de vous voir. Vous arrivez à temps.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le shériff.

— M. Madden, expliqua Bliss, j'amène avec moi M. Harley Cox, shériff du comté. Je vois, en effet, que vous avez besoin de nous.

— Certes répondit Madden. Ce damné Chinois devient fou. Enlevez-lui cette arme des mains et arrêtez-le.

Le shériff fit un pas vers Charlie Chan.

— Remettez-moi votre revolver. Vous savez où cela peut vous conduire… un Chinois porteur d'arme à feu en Californie, cela équivaut à la déportation. Bon sang ! Mais il a deux revolvers !

— Shériff, dit Charlie d'un air digne. permettez-moi de me présenter : Charlie Chan, sergent-détective de la Police d'Honolulu.

Le magistrat éclata de rire.

— Sans blague ? Alors, moi je suis la reine de Saba. Donnez-moi cet autre revolver, ou je vous fais arrêter pour résistance devant un officier de police.

Charlie jeta un coup d'œil vers l'horloge.

— Permettez-moi de vous donner un conseil, shériff. Agissez avec prudence. Vous vous repentirez amèrement si vous commettez la moindre sottise en ce moment.

— Possible, mais croyez-vous que je vais hésiter entre la parole d'un homme comme P. J. Madden et la vôtre ? M. Madden, voici vos perles.

— Un instant ! s'écria Chan. Ce Madden prétend être le même que celui qui acheta le collier à San Francisco. Demandez-lui où se trouve la boutique du joaillier.

— Dans Post Street, dit Madden.

— Dans quelle partie de la rue ? En face du magasin se dresse un important building. Lequel ?

— Shériff, je refuse de répondre aux questions posées par ce cuisinier chinois. Ces perles m'appartiennent.

Victor Jordan écarquillait les yeux.

— Attendez. Laissez-moi dire, un mot. M. Madden, mon père m'a parlé de l'époque où vous le vîtes pour la première fois. Vous étiez employé où ça… quelle était votre situation ?…

— Cela me regarde ! répondit Madden, rouge de colère.

Le shériff enleva son ample couvre-chef et se gratta la tête.

— Ma foi, je ferais peut-être bien de garder une minute encore ce précieux petit bijou. Dites donc… heu… sergent Chan… tel est votre nom, n'est-ce pas ?… où diable voulez-vous en venir ?

Il se retourna vivement à un cri de Madden. L'homme avait réussi à s'approcher de la panoplie et se tenait debout avec, dans sa main blessée, un des revolvers.

— Cette fois, j'en ai assez ! cria-t-il. Haut les mains ! Shériff, c'est à vous que je m'adresse. Gamble, enlevez le collier ! Thorn, courrez prendre mon sac dans ma chambre !

Avec un superbe dédain de sa propre sécurité, Chan bondit vers lui et saisit la main qui tenait l'arme. Il tordit le bras et le revolver tomba à terre.

— C'est le seul truc que m'ont appris les Japonais, dit-il. Capitaine Bliss, montrez que vous êtes un vrai policeman et mettez les menottes aux mains de Thorn et du professeur. Si le shériff veut avoir l'obligeance de me rendre mon revolver, je me chargerai de Madden.

— Je vous le rends volontiers fit Cox, et je vous félicite. Jamais je n'ai vu pareille preuve de courage.

Chan esquissa un sourire.

— Excusez-moi de mettre les choses au point. Un de ces derniers matins, de très bonne heure, je me suis avisé de vider toutes ces armes. À présent, je ne regrette pas cette longue et fastidieuse besogne.

Soudain, il se tourna vers l'homme debout à côté de lui.

— Haut les mains. Delaney !

— Delaney ? répéta le shériff.

— Sans le moindre doute, répondit Chan. Tout à l'heure, vous suspectiez la véracité de ma parole pour croire à celle de P. J. Madden. Ce gaillard n'est pas P. J. Madden. Il s'appelle Jerry Delaney.

Àcet instant, Bob entrait par la porte du patio.

— Parfait, Charlie. Vous l'avez dit. Mais comment, diantre, le savez-vous ?

— Tout à l'heure, j'ai tiré sur sa main pour faire tomber l'arme qu'il tenait. Voyez le pansement que lui a mis Thorn, et remarquez qu'il s'agit de la main gauche. Dans cette même salle, je vous ai déjà dit que Delaney était gaucher.

Par la porte restée ouverte entra un homme à la haute stature, aux puissantes épaules, mais à l'air fatigué. Il avait un bras en écharpe et une barbe de huit jours envahissait sa figure pâle. Mais tout dans sa personne respirait l'autorité et la pondération ; il dominait les autres comme une tour de granit, bien que son costume fût en un piteux état.

Son regard se posa sur Delaney.

— Ma foi, Jerry, je reconnais que vous êtes un malin. On me l'avait toujours assuré… Ceux qui vous virent chez Mac Guire. Oui, vous avez joué admirablement votre rôle… installé chez moi, portant mes propres vêtements, vous avez fini par me ressembler plus que je me ressemble moi-même.

XXII — Le Chemin d'Eldorado

L'homme avança dans la salle et regarda autour de lui. Ses yeux tombèrent sur Martin Thorn.

— Bonjour, Martin, dit-il. Je vous avais averti que vous ne gagneriez rien à ce petit jeu-là. Messieurs, lequel de vous est le shériff ?

— Moi, Monsieur. Je suppose que vous êtes M. Madden ?

— Oui. Je l'ai toujours cru. Nous avons téléphoné au constable en passant dans un ranch sur la route et il nous répondu que vous étiez déjà ici. Nous en avons profité pour ajouter un nouveau spécimen à votre collection.

Il indiqua la porte du patio par où Holley venait d'entrer, conduisant par le bras Shaky Phil Maydorf, dont les mains étaient liées derrière le dos. Paula Wendell et Evelyn Madden apparurent également.

— Vous devriez attacher ce nouveau bandit à Delaney, shériff. Ensuite, je vous dicterai une petite liste d'accusations contre cette bande et pour un bon moment ils seront hors d'état de nuire.

— Bien, M. Madden, acquiesça le shériff.

— Une minute, dit Chan. Vous avez le collier de perles…

— Ah ! oui, c'est juste.

Il tendit le fameux collier à Chan, qui le remit à Madden.

— Vous désiriez qu'on vous le livrât à New-York, observa-t-il, mais vous seriez très aimable de l'accepter en cet instant même. Je l'ai gardé jusqu'à la dernière limite. Je vous serai reconnaissant de me signer un reçu pour ma décharge.

Madden sourit et glissa le collier dans sa poche.

— Très bien, je le prends. Vous êtes sans doute M. Chan ? M. Eden me parlait de vous en revenant de la mine. J'ai eu de la chance que vous soyez ici.

— Je suis heureux d'avoir pu me rendre utile, répondit Chan, en s'inclinant.

— Eh bien, Monsieur, dit le shériff. Vous accusez cette bande de tentative de vol…

— Et de beaucoup d'autres choses, ajouta Madden, sans compter une tentative de meurtre sur ma personne. (Il montra son bras blessé.) Je vous raconterai l'histoire aussi rapidement que possible. mais d'abord, je veux m'asseoir. (Il alla vers son bureau.) Je me sens très faible ; on m'a traité un peu, durement. Vous savez d'une façon générale ce qui s'est passé, mais vous ignorez les dessous de l'affaire. Je dois d'abord vous parler d'une certaine maison de jeux de New-York. Shériff, connaissez-vous les tripots de New-York et les mœurs des joueurs ?

— J'ai été à New-York une seule fois dans ma vie et je m'y suis déplu, répondit Cox.

— Cela ne m'étonne pas. Madden jeta un regard sur le bureau. Où sont mes cigares ? Ah ! les voici. Delaney, je vous remercie de m'en avoir laissé un ou deux. Shériff, pour que vous puissiez comprendre ce qui vient de se passer dans ce ranch, il faut que je

vous mette au courant d'un des expédients en usage dans quelques tripots de New-York, il y a une douzaine d'années. À cette époque, pour attirer la riche clientèle provinciale, des tenanciers louches s'installaient dans des maisons luxueusement meublées. Aux tables de jeux, d'autres escrocs de leur espèce devaient personnifier des millionnaires très connus, tels que Frank Gould, Cornelius Vanderbilt, M. Astor, moi-même… Ils s'y appliquaient avec le plus grand soin, étudiaient les photographies de ces personnages et, chaque fois qu'ils se trouvaient en leur présence, ils observaient minutieusement chacun de leurs traits, leurs gestes, leurs façons de s'habiller, de se coiffer, le genre de lunettes qu'ils portaient… Aucun détail n'échappait à leur attention. Le client devait s'y méprendre et avoir l'impression de se trouver en compagnie de gens du meilleur monde, où toute tricherie au jeu était impossible.

Madden fit une pause.

« Naturellement, plusieurs de ces personnifications étaient médiocres. Le malheur voulut que M. Delaney, un ancien acteur, doué d'un réel talent d'imitation, possédât une certaine ressemblance avec moi. Il la développa si bien, que des rumeurs me parvinrent. On me voyait, paraît-il, chaque soir jouer gros jeu chez un nommé Jack Mac Guire, de la Quarante-quatrième Rue. J'envoyai mon secrétaire, Martin Thorn, pour qu'il s'en rendit compte. Il me rapporta que Delaney réussissait à m'imiter, au point de duper les gens qui ne me connaissaient que d'après les photographies reproduites dans la presse. J'en référai à mon homme de loi, qui prit l'affaire en mains et m'apprit bientôt que Delaney, sous menace d'être arrêté, avait promis de cesser cette duperie.

« Je crois qu'il y renonça effectivement, du moins dans la maison de jeux. Pour ce qui arriva par la suite, je ne sais rien de précis, mais j'ai des raisons de croire que mes conjectures côtoient de près la vérité. Les deux Maydorf, Shaky Phil, et — il désigna Gamble — son frère, plus connu de la police sous le titre de « Professeur », furent les cerveaux de la bande qui opérait chez Mac Guire. Depuis longtemps, ils devaient avoir échafaudé le projet de se servir de Delaney pour me personnifier dans une affaire. Ils ne pouvaient rien entreprendre sans l'aide de mon secrétaire, Thorn, et, de toute évidence, ils le trouvèrent disposé à accepter leurs conditions. Ils choisirent cette habitation du désert pour exécuter leur dessein. J'y viens rarement et je ne reçois presque personne dans ce ranch. Une fois que je m'y trouverais seul, sans ma famille, il suffirait de me faire disparaître en temps voulu. Alors, le faux P. J. Madden entre en scène avec le secrétaire, mieux connu des gens du pays... Personne ne conteste l'identité du monsieur, d'autant plus qu'il ressemble exactement à ses photographies. »

D'un air pensif, Madden tira quelques bouffées de son cigare.

« Voilà des années que je m'y attendais. Je ne craignais personne au monde, sauf Delaney. Il pouvait me faire un tort immense. La bande attendit longtemps, mais les gens de cette espèce font souvent preuve d'une grande patience. Voilà deux semaines, j'arrivai ici avec Thorn, et je flairai immédiatement quelque chose dans l'air. Il y a une semaine mercredi soir, assis à ce bureau, j'écrivais une lettre à ma fille Evelyn... Cette lettre se trouve sans doute encore entre les feuillets de ce buvard où je la glissai lorsque j'entendis Thorn pousser un cri dans sa chambre. « M. Madden, venez vite, vite ! » Il tapait mon courrier à la ma-

chine et je me demandais ce qui lui arrivait. Je me levai et me dirigeai vers sa chambre. Je le vis debout, tenant en main un de mes vieux revolvers, celui dont Bill Hart me fit cadeau. « Haut les mains ! » cria-t-il. Quelqu'un entra. C'était Delaney. « Ne vous troublez pas, Monsieur », me dit Thorn et je compris que ce petit gredin était de connivence avec Jerry. « Nous allons vous conduire dans un endroit où vous pourrez vous reposer à loisir. Je vais faire votre valise. Tiens, Jerry, surveille-le ! » et il tendit le revolver à Delaney.

« Delaney et moi, nous nous trouvions en face l'un de l'autre. Il paraissait nerveux… J'appelai au secours de toutes mes forces. Qui viendrait à mon aide ? Je ne le savais pas, mais un ami pouvait m'entendre ; peut-être Louie était-il de retour ? Delaney m'ordonna de me taire. Sa main tremblait comme une feuille. Dans le patio, une voix poussa des cris : ce n'était que Tony, le perroquet chinois. Je savais ce qui m'attendait et résolus de tenter ma chance. Je m'élançai vers Delaney ; il tira et me manqua. Il tira une seconde fois, je sentis une douleur dans mon épaule et tombai par terre.

« Je dus demeurer quelques secondes sans connaissance et lorsque je revins à moi. Thorn était dans la pièce. J'entendis Jerry dire qu'il m'avait tué. Naturellement, au bout d'une minute, ils découvrirent que j'étais encore vivant et mon bon ami Delaney voulait à tout prix achever la besogne commencée. Thorn s'y opposa… il voulait s'en tenir à leur première idée. Le petit traître me sauva la vie, sans doute par lâcheté. Enfin, ils me mirent dans une automobile et m'emmenèrent à la prison de la Mine du Jupon. Au matin, ils s'en allèrent et le professeur, qui avait rejoint notre petit groupe, demeura seul près de moi. Il pansa ma bles-

sure et me fit manger. Le samedi après-midi, il me quitta et revint le soir en compagnie de Shaky Phil. Lundi matin, le professeur disparut et Shaky Phil devint mon geôlier… il se montra moins gentil que son frère.

« Messieurs, vous savez mieux que moi ce qui se passait au ranch pendant ce temps. Mardi, ma fille m'annonçait son arrivée par télégramme. Si elle venait résider au ranch, tout était découvert. Thorn alla donc à sa rencontre à Eldorado et lui dit que j'étais blessé et que je me trouvais à la mine, où elle se laissa emmener en toute confiance. Depuis, elle y demeura séquestrée avec moi et nous y serions encore si M. Eden et M. Holley n'étaient venus à la recherche de cette autre jeune personne qui, malheureusement pour elle, tomba sur notre geôlier au milieu de l'après-midi. »

Madden se leva.

— Et voilà l'histoire. Vous étonnerez-vous, après cela, si je désire voir cette bande sous les verrous ? Je dormirai plus tranquille.

— Je crois que vous serez satisfait, répondit le shériff. Nous allons rédiger des mandats d'arrêt et, pour plus de sûreté, je vais les faire conduire tout de suite à la prison du comté. Eldorado ne saurait leur offrir tout le confort d'une cellule de première classe.

— Encore un mot, dit Madden. Thorn, l'autre soir, je vous ai entendu dire à Delaney : « Vous avez toujours eu peur de lui… Rappelez-vous, l'autre fois, à New-York ! » Que vouliez-vous dire par là ? Auriez-vous déjà essayé de me jouer le tour ?

Thorn leva vers son maître un visage atterré.

— Monsieur, je regrette d'avoir participé à cette affaire. Je vais tout avouer. Nous avions déjà eu l'intention d'opérer un coup dans votre bureau à New-York, pendant que vous étiez à la chasse. Je puis vous assurer que si vous aviez peur de Delaney, vous lui causiez une frousse encore plus terrible. À la dernière minute, il eut les foies…

— Comment n'aurais-je pas reculé ? grogna Delaney. Je ne pouvais compter sur aucun de vous, tas de lâcheurs !

— Ah vraiment ? Est-ce de moi qu'il s'agit ? demanda Shaky Phil.

— Certainement. N'as-tu pas essayé d'accaparer les perles à San Francisco, lorsque nous t'avons envoyé pour éloigner Louie Wong ? Oh ! je suis au courant…

— N'avais-je pas raison ? Est-ce que toi-même tu n'as pas fait ton possible pour te les adjuger… lorsque Draycott les apporta… Oh ! mon frère a vu clair dans tes manigances.

— Parfaitement ! déclara le professeur. Tu voulais rencontrer Draycott seul à seul. Si tu crois que je ne l'ai pas deviné, détrompe-toi. Tu n'es qu'un pauvre imbécile… qui écrit des lettres d'amour aux artistes.

— Tais-toi ! hurla Delaney. Qui avait le plus de droits à ces perles ? Qu'auriez-vous pu faire sans moi ? Ah ! toi, le professeur, tu m'aidais beaucoup en déclamant tes belles phrases à la lune. Et toi, — il se tourna vers Shaky Phil — tu peux te vanter de tes exploits : assassiner Louie Wong sur le pas de la porte…

— Qui a tué, Louie Wong ? cria Shaky Phil.

— Toi, vaurien ! Nous étions ensemble et je t'ai vu tirer, déclara Thorn. Je le jure…

Le shériff ne put s'empêcher de sourire.

— En fait de fripouilles, on ne trouve pas mieux… Allons, Bliss, emmenons ces gaillards-là. Monsieur Madden, je vous reverrai demain.

Bob Eden s'avança vers Delaney :

— Au revoir, Jerry. Vous avez été mon hôte dans cette maison et ma mère m'a toujours recommandé de montrer ma gratitude envers…

— Oh ! Fichez-moi la paix, bougre d'imbécile !

Le shériff et Bliss escortèrent leurs prisonniers dehors.

— Voilà la sortie du quatuor Delaney, observa Eden à Paula Wendell. Mon séjour au ranch est terminé. Je prends le train de dix heures et demie à Eldorado, et…

— Appelez un taxi, suggéra-t-elle.

— Non, tant que vous serez là avec votre petite voiture ! Si vous voulez bien m'attendre, je vais boucler ma valise… J'ai besoin de vous dire un mot à propos de Wilbur.

— Monsieur Madden, un heureux souvenir se présente à mon esprit, dit Will Holley. Je suis l'auteur d'une fameuse interview… une interview que vous ne m'avez jamais accordée…

— Vraiment ? Ne vous tracassez pas. Je me tiendrai à vos côtés pour vous défendre.

— Merci, répondit le journaliste. Mais je me demande pourquoi le faux Madden m'a laissé publier cet article ?

— La chose s'explique aisément, fit Chan. Ils télégraphient à New-York pour demander qu'on envoie une grosse somme d'argent. Le meilleur moyen de faire croire que Madden se trouve au ranch est d'en diffuser la nouvelle par la voix de la presse. Personne ne doute d'un fait imprimé.

— Vous avez raison, approuva Holley. À propos, Charlie, nous pensions vous réserver une grande surprise en revenant de la mine. Mais vous nous avez devancés.

— De l'épaisseur d'un cheveu. Maintenant que j'en ai le loisir, je baisse la tête et rougis de honte. J'avoue mon incapacité à saisir tout de suite les indices les plus visibles. La clarté n'a jailli que ce soir. Pour plaire à Victor, je remets les perles… Madden signe le reçu… il écrit avec lenteur et difficulté. Soudain, je réfléchis il est malhabile de sa main droite. Pourquoi ? Je me souviens du gilet de Delaney confectionné pour un gaucher. Je me précipite sur les perles. Le faux Madden en fait autant. Il ne se tient plus sur ses gardes. Il tend la main gauche. Il prend son revolver… encore de la main gauche. Je possède la preuve !

— Votre raisonnement a été rapide, fit Holley.

Chan hocha la tête.

— Il n'était que temps ! Mon pauvre vieux cerveau s'est trop reposé pendant plusieurs jours. Assis devant ce groupe de filous, en vous attendant, ce que j'ai pu m'adresser de reproches ! La vérité se dévoilait à moi de toute sa clarté : un homme écrit une lettre importante, la dissimule dans un sous-main et s'en va. À

son retour, il n'y touche pas. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il n'est pas revenu. Autres preuves : Le faux Madden — appelons-le encore ainsi — reçoit la doctoresse Whitcomb dans la pénombre du patio. Pourquoi ? Parce qu'elle l'a déjà vu. À Pasadena, il parle au gardien de sa propriété. À quelle heure ? À six heures, au crépuscule. De plus, il ne descend pas de voiture. Oh ! je m'en suis voulu de ma stupidité et j'en rejette le blâme sur le climat de la Californie méridionale. Il est grand temps que je retourne à Honolulu ! D'ailleurs, je prends le prochain train. Je passerai à votre bureau pour me vêtir de façon plus convenable. Ne m'attendez pas. Miss Wendell m'a aimablement offert de monter dans sa voiture.

— Moi aussi, j'attends Paula, dit Eden. Je vous retrouverai à la gare.

Holley et Victor s'en allèrent après avoir fait leurs adieux à Madden et à sa fille.

Bob consulta sa montre.

— Dites-moi, Charlie : lorsque Madden entra ici hier soir, vous n'avez pas paru surpris. Pourtant, en reconnaissant Delaney, vous avez dû penser que Madden avait été assassiné ?

Chan éclata de rire.

— Vous ne connaissez rien à notre métier. Un détective qui laisse deviner son étonnement ne vaut rien. Mieux vaut qu'il s'attache une meule au cou et se jette à l'eau ! La vue du vrai Madden produisit sur moi une impression formidable, mais pour rien au monde je ne l'aurais trahie devant mon collègue. Miss Wendell

nous attends sans doute. Une minute… j'ai quelques petites choses à prendre dans la cuisine.

— La cuisine ! s'écria P. J. Madden. Grand Dieu ! Mais je meurs de faim ! Voilà des siècles que je ne mange que des conserves !

Chan parut un instant embarrassé.

— Quel dommage ! fit-il. Le cuisinier du ranch reprend son ancienne profession ! Miss Wendell, je suis à vous dans cinq secondes !

Il sortit précipitamment.

■■

Bob Eden, muni de sa valise, revint prendre congé de Madden. Charlie conversait avec le millionnaire et tenait dans sa main une liasse de billets froissés.

— M. Madden m'a remis un reçu du collier, dit Charlie Chan. Il veut absolument que je prenne cette somme d'argent et j'éprouve quelque scrupule à l'accepter.

— Vous êtes ridicule. Charlie. Prenez-la ; vous l'avez bien méritée.

— C'est ce que je lui disais, déclara Madden.

Chan ramassa soigneusement les billets de banque.

— Permettez-moi de vous faire remarquer que cette somme représente deux années et demie de mes appointements à Hono-

lulu. Après tout, le climat de Californie n'est pas tellement mauvais !

— Au revoir, monsieur Eden, dit le millionnaire. J'ai remercié M. Chan, mais comment vous exprimer ma gratitude ? Vous avez éprouvé de terribles émotions, dans ce désert…

— J'y ai passé les moments les plus délicieux de ma vie, répondit Bob.

Madden hocha la tête.

— Cette fois, je n'y comprends plus rien…

— Il me semble que je devine, intervint sa fille. Bonne chance, monsieur Eden, et mille fois merci !

Un vent froid et vivifiant soufflait au dehors. Ils approchèrent de la petite automobile. Paula se précipita au volant.

— Montez, monsieur Chan, invita miss Wendell.

Chan s'assit à côté d'elle.

Bob lança sa valise à l'arrière dans le porte-bagages et revint à la porte de la voiture.

— Serrez-vous un peu, Charlie. Ne vous laissez pas berner par le prospectus : cette automobile est à trois places.

— Mon embonpoint me met dans un doux embarras, observa Chan en se rapprochant de miss Wendell.

Ils filaient sur la route. Les arbres de Judée, au clair de lune, agitaient leurs branches en signe d'adieu.

— Charlie, dit Eden, vous ignorez sans doute pourquoi vous vous trouvez entre nous ?

— Je le dois à l'obligeance de miss Wendell.

— Son obligeance… dites aussi sa prudence, dit Eden en riant. Vous jouez le rôle de Wilbur : une sorte de tampon entre cette charmante personne et la redoutable institution du mariage. Elle ne croit pas à la beauté du conjugo, Charlie. Où a-t-elle pris ces idées stupides ?

— Je me fais l'effet d'un trouble-fête, remarqua Chan.

— Pas à moi. Rassurez-vous, Charlie. Évidemment, Paula ne s'attendait pas à me voir entamer ce sujet. Charlie… j'aime cette jeune fille !

— Je le comprends, approuva le Chinois.

— Et je veux l'épouser.

— Votre désir est louable, mais elle ne…

Paula Wendell éclata de rire.

— Le mariage !… le dernier refuge des esprits faibles. Ma liberté m'est chère et je m'y cramponne à tout prix.

— Votre raisonnement m'afflige, dit Chan.

Au loin, le sifflet du train de Barstow déchirait l'air. Charlie apparut : le gilet et le veston du détective Chan remplaçaient à présent la blouse de soie noire d'Ah Kim.

— La voix criarde de la locomotive annonce le terme de notre aventure, remarqua-t-il.

Il prit la main de Paula Wendell.

— Acceptez les vœux d'un vieux facteur fatigué. Qu'aujourd'hui soit pour vous le début de la plus grande aventure de votre vie… et aussi de la plus heureuse…

Ils traversèrent la rue.

— Au revoir, dit Bob Eden, au moment où il se trouvait auprès de Paula dans l'ombre de la gare.

Quelque chose dans la douce pression des doigts de la jeune fille apprirent à Bob tout ce qu'il désirait savoir. Son cœur battit plus fort. Il attira Paula vers lui.

— Je reviendrai bientôt, promit-il.

Ôtant la bague au chaton d'émeraude du doigt de Paula, il la lui remit à la main droite.

— Simplement pour vous y faire penser, ajouta-t-il. La prochaine fois, je vous en apporterai une autre… le plus beau joyau de notre collection.

— Notre collection ?

— Oui. Vous ne le savez pas encore, mais pour vous se réalise le rêve de toute femme. Vous allez épouser un bijoutier.

Le train était en gare et Chan, debout sur le marchepied d'un compartiment, saluait son jeune compagnon de voyage.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Perroquet_chinois. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.